



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

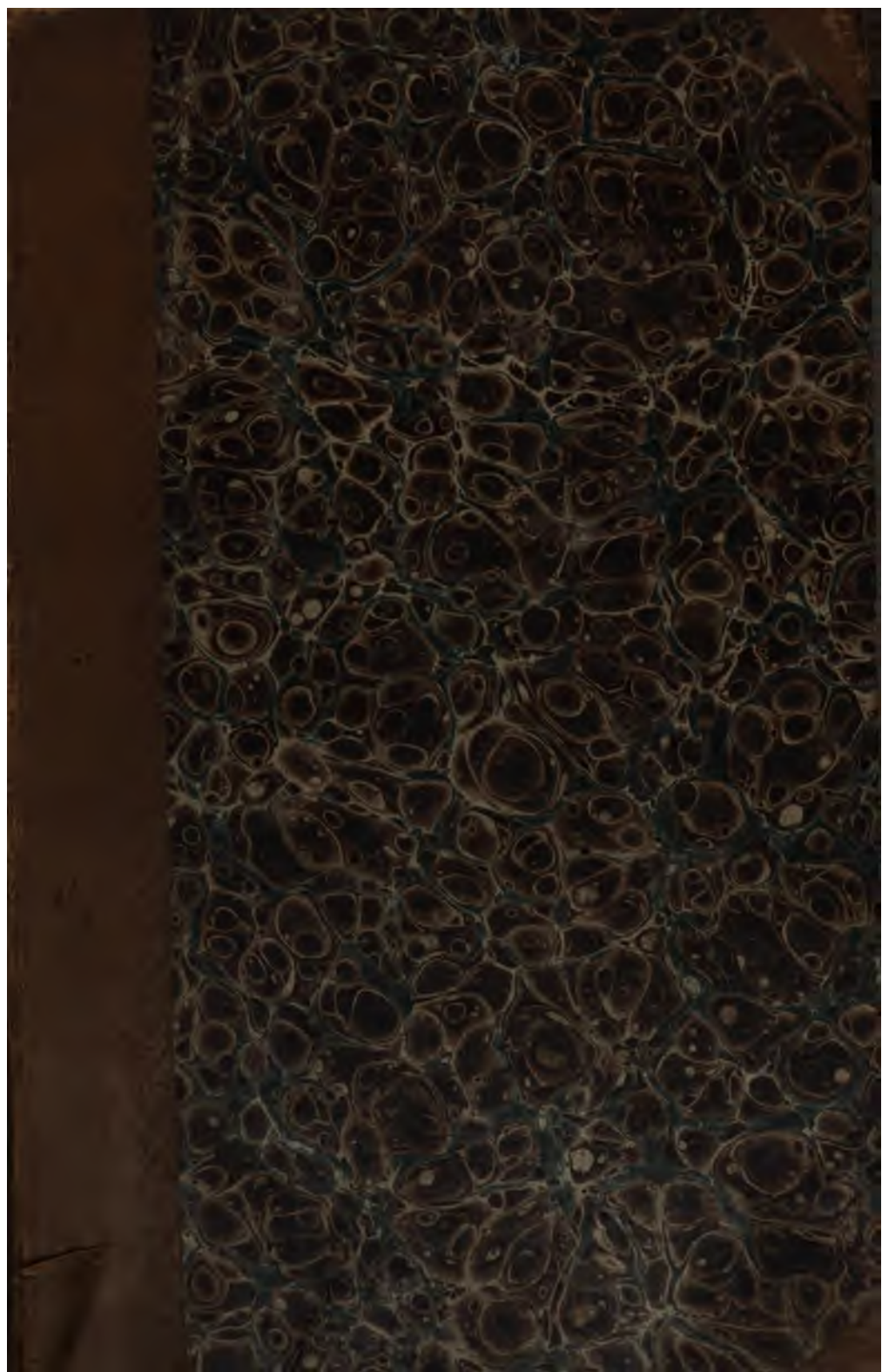
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





BIBLIOPOLIO
van A. Mendelssohn
Amsterdam
1841











THÉÂTRE
D'ARISTOPHANE,

AVEC

LES FRAGMENS DE MÉNANDRE

ET DE PHILÉMON ;

TRADUIT EN FRANÇAIS,

Par M. POINSINET DE SIVRY.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez DESNAY, Libraire, quai des Augustins ;
N^o. 35.

M. DCC. XC.

THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
OXFORD



OXFORD

OXFORD

10

AVANT-PROPOS

DU

TRADUCTEUR.

UNE pièce dont aucun des âges suivans n'a parlé avec indifférence ; une pièce qui a constamment excité l'enthousiasme de l'admiration, ou l'effervescence de l'indignation ; une pièce, enfin, dont le héros & la victime est un personnage de la plus grande célébrité qui a été presque divinisé par les Idolâtres, & peu s'en faut, canonisé par les Chrétiens ; un tel ouvrage, dis-je, mérite sans doute qu'on n'en juge point à la hâte & témérairement ; mais que mettant de côté tout esprit de parti, on l'envisage

Tome I.

A

2 AVANT-PROPOS

selon les vues de l'Art toujours indépendantes des passions ; & que d'autre part , on apporte tout le soin possible à se garantir du tourbillon contagieux de ces mêmes passions , pour prononcer entre Aristophane & Socrate.

Ce n'est pas tout-à-fait en alléguant *que la guerre étoit ouverte entre les Poètes comiques & les Philosophes* , qu'on pourroit justifier l'Auteur des *Nuées* d'avoir intenté sur le théâtre la première accusation , & déployé les premières imputations odieuses , qui firent , dit-on , depuis périr un Sage , qu'on se persuade avoir été innocent. L'essentiel est d'examiner si , d'après les aveux mêmes de la Secte Platonique , Socrate a été un homme dangereux dans Athènes ; si l'Aréopage l'a justement condamné à mort ; & si Aristophane , en Citoyen zélé

pour sa patrie , n'a pas fait une action louable d'ouvrir les yeux aux Athéniens , sur le danger d'une nouvelle Secte , sur la subversion prochaine dont l'Institution publique de la jeunesse étoit menacée ; sur les innovations que cette même secte apportoit journellement dans les dogmes de la Religion , & dans toutes les idées reçues ; enfin , sur cet art , si particulier à Socrate , d'analyser tous les raisonnemens , & de maîtriser tous les esprits , dont on le nommoit l'*accoucheur* , parce qu'il forçoit tout le monde à tomber dans son sens après deux ou trois questions insidieuses. Car , en quoi consistoit précisément l'accusation qui fit traîner Socrate devant les Magistrats ? Nous l'apprenons de lui-même dans son Apologie : *on l'accusa d'avoir discuté , plus qu'il*

4 AVANT-PROPOS

n'étoit permis , les questions dogmatiques du Ciel & de l'Enfer ; & d'avoir souvent abusé de l'art de la parole pour faire paroître bon ce qui étoit essentiellement mauvais. Or , convenons que , dans tout État policé , deux griefs de ce genre méritent l'attention de la partie publique ; toutefois , l'Aréopage ne se seroit porté qu'à exiler Socrate , ou qu'à le condamner à une amende , pour ces deux délits contre l'ordre public ; mais l'accusé s'étant défendu en Martyr ; c'est-à-dire , avec un inflexible attachement à ses principes , & avec protestation , que si on ne le faisoit mourir , il emploieroit constamment le reste de ses jours à disputer , & prêcher dans Athènes comme il avoit fait par le passé , parce que , disoit-il , il faisoit tout cela par l'ordre exprès de Dieu : le

Tribunal fut contraint d'opter entre l'intérêt qu'il portoit à la majesté des Loix, & celui qu'il pouvoit prendre à la vie d'un Vieillard ennemi de lui-même, & froidement fanatique, qui se prévaloit de je ne fais quelles inspirations ; qui se disoit dirigé par un *Génie familier* ; qui avoit eu le secret de se faire déclarer par l'Oracle de Delphes, le *plus sage des hommes* ; & qui prétendoit exercer une mission émanée du Ciel même : mission qu'une éloquence artificieuse, & que le crédit de l'accusé sur l'esprit des jeunes gens pouvoit rendre infiniment dangereuse.

Ne doutons donc nullement qu'Aristophane n'ait regardé réellement Socrate * comme un homme capable

* Depuis la mort de ce Sage, il n'y a jamais eu dans le monde entier que le seul Stoïcien

6 AVANT-PROPOS.

de séduire les esprits , & de faire des innovations plus ou moins à craindre pour l'ancienne constitution de la République ; & si cela est , on ne peut nier que l'intention & la conduite de ce Poète comique (considéré comme républicain & citoyen d'Athènes) , n'aient été très-légitimes , & peut-être

Pancælius , qui se soit avisé de croire & d'avancer que le Socrate des *Nuées* n'étoit point le même Socrate que celui qui eut Platon & Xenophon pour Disciples , & qui fut condamné à mort par l'Aréopage. Pancælius n'avoit donc point présent pour lors à sa mémoire l'écrit de Platon , intitulé *Apologie de Socrate* , où Socrate lui-même , dans un passage que nous rapporterons quelque pages plus loin , avoue que c'est lui qui a été joué dans cette pièce ; mais il se peut que le Scholiaste d'Aristophane ait mal compris quelque passage de Pancælius , où ce Philosophe disoit peut-être qu'il y avoit une grande différence à faire , entre le Socrate des *Nuées* , & celui de Platon.

même totalement dégagées de l'antipathie réciproque qui régnoit alors entre les Philosophes & les Auteurs comiques ; d'autant qu'on fait qu'en général Aristophane étoit intègre , & qu'après avoir déchiré Lamachus par des traits de satyre , il se rétracta publiquement , & de lui-même , quand celui-ci eut rendu des services essentiels à l'État ; au reste , si Aristophane s'efforça d'exposer Socrate , Chérophon & d'autres Sages à la haine & au mépris publics dans sa Comédie des *Nuées* ; ceux-ci le lui rendirent depuis avec usure , comme on le peut voir par le fameux Dialogue , intitulé *le Banquet* , où Platon introduit , entr'autres interlocuteurs , notre même Aristophane ; mais , sous quels traits , juste Ciel ! & quel travestissement ; Comment y reconnoître le Poète

févère , ennemi du vice & de la débauche , dont la plume brûlante , & justement redoutée , étoit le frein des mœurs , & le fléau de toute espèce d'inconduite ? Platon , dans le *Banquet* , le représente comme le seul convive crapuleux qui fût à cette table ; comme un homme à qui les fumées du vin & de la bonne chère avoient en ce moment porté à la tête ; qui , lorsque son tour est venu de parler , ne répond que par un hoquet convulsif ; qui est contraint , par cette raison , de laisser passer son tour ; & qui , lorsqu'enfin , il a recouvré la parole , n'ouvre la bouche que pour faire l'abominable éloge de la Pédèrastique. On doit avouer que si les Sages d'Athènes se sont crus en droit de flétrir à ce point les mœurs d'Aristophane , celui-ci a été plus qu'autorisé à faire rire à leurs dépens , &

à le rendre suspects à ses Conci-
toyens dans la Comédie des *Nuées*.

Mais , ne nous écartons point de
notre premier objet , qui étoit d'exa-
miner si c'est la Comédie des *Nuées*
qui a été la cause de la mort de So-
crate ; à quoi je répons : que Socrate,
lui seul , fut la cause de sa mort , par
le fanatisme & l'obstination dont il
fit parade devant ses Juges. Ainsi , je
ne crains point de dire que , ni Aris-
tophane , ni même Anitus & Mélitus ,
n'ont été cause de la mort de ce cé-
lèbre & très-avéré suicide , unique
(& bien décidément unique) au-
teur de sa destruction. Si Socrate n'eût
de lui-même appelé , provoqué &
nécessité un Arrêt de mort contre lui,
il en eût été quitte de la part d'Aristo-
phane , pour la perte de quelques pro-
félytes , ou pour quelques huées , reçues

en plein spectacle ; & de la part d'Anitus & Mélitus , pour une amende , ou pour un exil décernés par l'Aréopage. Voilà les distinctions que j'ai cru indispensable de faire pour résoudre la question tant de fois proposée , & dont on a mal-à-propos jusqu'ici cherché la solution dans les écrits d'Elie & de Plutarque , qui vivoient sous Marc-Aurèle , & que leur attachement au Platonisme rend absolument récusables en cette occasion. C'est dans les pièces du procès , c'est-à-dire , dans les écrits même d'Aristophane , & dans ceux de Platon , témoin oculaire des faits , qu'il convenoit de chercher cette solution. Or Socrate , chez Platon , est si éloigné de regarder Aristophane comme l'auteur de sa mort , que lorsqu'il cherche , dans son *Apologie* , à faire entendre

que les deux griefs dont le chargent Anitus & Mélitus , ne méritent aucune considération de la part d'un Tribunal aussi grave que l'Aréopage ; son premier moyen * est de faire observer aux Juges , *que ce sont là des imputations puériles & futiles , les mêmes précisément dont Aristophane s'étoit avisé de faire la matière d'une farce badine.* Voilà Elien , Plutarque , Eunapius , &c. bien loin de compte ; car , ils imputent la mort de Socrate à la Comédie des *Nuées* , tandis que Socrate lui-même se fait un bouclier de cette même Comédie , contre l'accusation de ses deux délateurs ; au surplus , puisque Socrate rappelle à ses

* Voyez l'édition de Platon par Henri Etienne & Serranus , tom. 1 , pag. 19 , dans *l'Apologie de Socrate.*

Juges la Comédie des *Nuées*, comme une pièce assez présente à leur mémoire ; cette considération me range du sentiment des Critiques qui le font mourir à l'âge de soixante ans , treize ans seulement après la mort de Cléon , époque moyenne du temps où cette pièce fut jouée. L'opinion de ceux qui le font mourir à l'âge de soixante-dix ans , vingt-trois ans après la mort de Cléon , ne me paroît pas aussi vraisemblable ; & je soupçonne qu'on n'a cherché à la mettre en crédit , que parce qu'on a cru mal-à-propos avoir besoin de l'argument d'un si long espace de temps écoulé entre la représentation des *Nuées* & la mort de Socrate , pour absoudre notre Poëte du grief prétendu d'avoir été la cause de l'Arrêt de mort prononcé contre ce Philosophe.

Il falloit bien que Socrate , par une conduite propre à inquiéter le Gouvernement , eût donné prise sur lui à la censure , ou tout au moins à la suspicion des Magistrats , puisque la pièce des *Nuées* fut représentée d'après leur mur examen , & par leur expresse autorité. Je suis très-persuadé que Socrate ne visoit point à la Monarchie , mais il étoit certainement travaillé de l'ambition de dominer sur les esprits ; & cette manie seule suffisoit pour le perdre dans une République jalouse , à l'excès, de conserver sa liberté, & accoutumée de tout temps à retrancher de son sein , par la précaution rigoureuse de l'Ostracisme, tout Citoyen qu'un mérite éminent pouvoit rendre suspect d'aspirer à la souveraine autorité. La satyre théâtrale étoit alors l'une des principales sauve-gardes de la liberté

14 AVANT-PROPOS

d'Athènes. Les Poètes comiques y faisoient réellement l'office de Censeurs & d'Enquêteurs; ils dénonçoient au Gouvernement les abus en tout genre; ils lui reveloient les malversations des particuliers, même celles de l'administration publique, intérieure & extérieure; ils frapportoient principalement sur les Chefs de brigues & de partis, & dissipoient souvent une ligue dangereuse par quelque raillerie bien maligne; car, le rire est le contre-poison le plus sûr de l'admiration: on n'est pas loin de mépriser l'homme de considération, dont on a ri. La satyre théâtrale étoit donc un moyen plus doux que l'Ostracisme, pour faire avorter tous les projets d'usurpation. Ces deux moyens avoient quelque chose d'atrocé, de révoltant & de vraiment déplorable; puisque leur rigueur tom-

boit presque toujours sur le mérite, & souvent même sur l'innocent : mais la liberté d'un peuple, aussi inquiet, aussi ingrat, aussi remuant, aussi tumultueux, aussi jaloux, aussi pétillant d'esprit, & aussi dénué de prudence, que celui d'Athènes, avoit peut-être plus besoin qu'on ne pense, de deux ressourcés aussi bizarres ; l'injustice particulière disparoît devant l'intérêt public :

Salus Populi suprema Lex esto.

Aussi remarque-t-on qu'Athènes passa de la Démocratie à l'Oligarchie, seize ans après l'abolition de l'Ostracisme, & que le premier soin des trente Magistrats souverains, établis par Lyfandre, ou, comme d'autres veulent, des quatre cents Administrateurs établis par Pisandre, fut de

réformer la Comédie satyrique. En effet, une constitution de gouvernement, un peu robuste, telle que l'Oligarchie ou la Monarchie, peut absolument se passer de faire servir à ses fins une arme aussi odieuse que la satyre personnelle; la licence n'a pu être employée comme un frein que dans une ville qui n'en connoissoit point d'autres; & dans tout État, duement policé, le désordre & l'injure ne sauroient raisonnablement être appellés au secours de l'ordre.

Si Louis XIV a encouragé la satyre personnelle, sous la plume de Moliere & de Despréaux; c'est sans doute une exception, & non une règle, que ces deux exemples. Il le fit d'ailleurs par des vues très-relevées, & dignes de ce caractère de grandeur qu'il vouloit imprimer à son règne. L'âge de Pericles
avoit

avoit eu un Aristophane ; l'âge d'Auguste, un Horace : Louis XIV comprit que Moliere & Despréaux pouvoient égaler la gloire de ces deux illustres satyriques , & faire par-là comparer son siècle à ceux de Périclès & d'Auguste. Depuis la mort de ces deux grands Poètes , Londres & Paris ont continué comme à l'envi de disputer aux Grecs & aux Romains la palme dugéniesatyrique. L'Angleterre a eu un Pope ; nous avons aussi le nôtre : mais , on doit conclure de ces exceptions même , qu'il n'y a dans un Etat bien gouverné qu'un très-petit nombre de cas où la satyre personnelle doit être tolérée ; car , toute satyre de ce genre est un libelle , & tout libelle diffère peu d'un assassinat.

Pour ce qui regarde Aristophane , on doit absolument l'excepter d'un tel

jugement ; il vivoit dans une République où la censure personnelle , & l'investive réciproque , étoient l'ame de la Liberté , & où la Liberté s'éteignit au moment même où cette licence fut réprimée. En vain les Orateurs , & surtout Demosthène , s'efforcèrent de réparer cette brèche , & de transporter à la Tribune aux harangues l'heureuse audace de la Scène comique ; le coup fatal étoit porté ; l'éloquence la plus sublime ne put remplacer les bons mots de Thalie. Demosthène ne réussit qu'à différer pour quelque temps l'affervissement de sa patrie ; elle , que les seules saillies d'un Poëte satyrique , avoient su garantir si long-temps des entreprises de ses voisins , & même de celles du grand Roi de Perse , qui témoigna ouvertement ne craindre & ne considérer dans la Grèce entière que

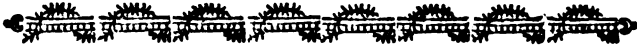
le seul Aristophane : aussi ce Poëte reçut-il de ses Citoyens, en récompense de son zèle, de son courage & de ses services, la couronne d'olivier, qui lui fut décernée sans aucune contestation ; au lieu que Démosthène se vit réduit à disputer, contre Eschine, celle qui lui avoit été destinée par le Sénat, à la requête de Ctésiphon ; & ne remporta, enfin, d'autre prix réel de tous ses travaux, que l'honneur de les terminer par une mort moitié forcée & moitié volontaire ; victime d'une Liberté qui n'existoit plus, ou qui expiroit, pour ainsi dire, en lui : à la différence d'Aristophane, dont les derniers regards virent Athènes libre, & qui mourut quelque temps après avoir vu délivrer sa ville de trente Tyrans, par Trasibule.

La Comédie des *Nuées* fut jouée,

20 AVANT-PROPOS, &c.

pour la première fois , sous l'Arkhone Ifarkhus , la neuvième année de la guerre du Péloponèse , la première de l'Olympiade 89 , aux Dionysiales , ou fêtes de Bacchus ; pour la seconde fois , avec des changemens , sous l'Arkhone Aminias , la deuxième année de la même Olympiade 89 ; retouchée , enfin , pour la troisième fois (& non représentée) l'année suivante , sous l'Arkhone Alcée. La première année de la guerre du Péloponèse répond à l'année 431 avant J. C. Le sentiment des Critiques est que les *Nuées*, telles qu'elles nous sont parvenues , contiennent les diverses variantes de l'Auteur , & que nous les avons de la première , de la seconde & de la troisième touche.





LES NUÉES
D'ARISTOPHANE.

PROLOGUE.

ARISTOPHANE, *aux Spectateurs.*

NOURRISSON de Bacchus, je jure par ce Dieu,
Qui pour vous amuser nous conduit en ce lieu,
Que la vérité seule anime mon organe.

Ainsi puisse Aristophane,
Avant la fin du jour vainqueur de ses rivaux,
Tenir de votre choix le prix de ses travaux,
Comme il est convaincu que nul autre auditoire
Ne pourroit à ses vers procurer tant de gloire,
Et que dans l'univers, de l'un à l'autre bout,
Il chercheroit en vain plus d'esprit & de goût!
J'osai, trop jeune encor, vous consacrer l'étrenne
De celui de tous mes écrits
Qui me coûta le plus de peine;
Alors, vous le savez, mes droits furent trahis:
Les graves Magistrats des Spectacles d'Athène
Me traitèrent d'enfant, & m'exclurent du prix.

B iij

Je vous en fais la confiance
 A vous, mes Protecteurs, à vous, sages esprits,
 Pour qui seuls je romps le silence,
 Et pour qui seuls ma Muse endure ces mépris.
 Ne pouvant donc avec décence
 S'avouer mère avant l'âge requis,
 Elle fit ce qu'on voit certaines Beautés faire;
 Elle exposa son fruit : une autre s'en dit mère :
 La pièce fut jouée, & mes vers applaudis.
 Mon *Jeune Débauché*, mon *Philosophe austère*
 Furent, sur-tout, fort accueillis.
 Encouragé par ce premier suffrage,
 Je vous dois le talent que j'ai montré depuis;
 Vous m'avez fait ce que je suis :
 Aristophane est votre ouvrage.
 Fier de vous amuser, il vient donc aujourd'hui
 Tenter le succès de son zèle;
 Et vous demander votre appui
 Pour exposer en Scène une Pièce nouvelle.
 Prêt à livrer combat, je cherche en ces instans
 Mes nobles Protecteurs, mes premiers Partisans.
 Et comme Electre appercevant la tresse
 De son frère, long-temps cru mort,
 Connoît qu'Oreste encor prend part à sa tristesse;
 Aux applaudissemens je connoîtrai d'abord
 S'il est encor quelqu'un que ma Muse intéresse.
 Elle est toujours la même, & libre sans bassesse.
 Vous ne la verrez point en indécens habits

Choquer la bienfiance & violer les ris ;
Sur une tête chauve appelant les huées ,
S'émanciper , comme chez Eupolis ,
En danfes , de pudeur & de loi , dénuées ;
Ou bégayant des vers d'un ton grêle & cassé ,
Travestir en Poëte un vieillard insensé ,
Qui , furieux de voir que tout chacun l'évite ,
Veut à coups de bâtons se faire un profélyte.
Cette ressource est bonne à tout méchant Auteur
Dont le talent n'est pas d'attacher l'Auditeur ;
Et qui pour l'éveiller , au moment qu'il sommeille ,
Par ces éclats bruyans frappe au moins son oreille ,
Ose au rire allier de tragiques lambeaux ,
Et transforme Thalie en Furie à flambeaux.
Ma Muse de tout temps dédaigna la surprise ;
Ses attraits ne sont dûs qu'à sa propre beauté :

Et si j'en tire vanité ,

Une telle fierté , sans doute , est bien permise.
Je pourrois au besoin me vanter qu'en effet
Jamais je ne traitai deux fois même sujet ,
Ni ne changeai les noms sans changer de matière ;
Ce qu'à tous mes rivaux , j'ai cependant vu faire.—
Moi , je prétends toujours vous offrir du nouveau ;
Un plan, s'il n'est point neuf, neme paroît point beau.
Une fois sur Cléon s'égaya ma satyre ;
A ses dépens , depuis , on ne m'a point vu rire :
Je l'oubliai soudain pour peindre Hyperbolus ,
Sur qui je me permis quelques traits découfus.

Qu'Hyperbolus depuis a fascité de Drames !
 Sur sa mère & sur lui , que de vers rebattus !
 Et pour créer tant d'épigrammes ,
 Combien mes *Chevaliers* à propos sont venus !
 Ceci vous rappelle sans peine
 Qu'à me les dérober Eupolis s'appliqua ;
 Qu'il les mit , peu s'en faut , en entier , sur la Scène ,
 Dans sa farce de *Marica* ;
 Croyant bien déguiser , par une danse obscène ,
 Ce larcin effronté fait en face d'Athène.
 Et cette danse , encor , n'étoit point de son crû :
 Il avoit dérobé jusqu'à cet intermède :
 On fait qu'à Phrynicus le plan en étoit dû :
 Plan , qui périt , hélas ! avec son *Andromède*.
 Après Eupolis , Hermippus
 Vint encor accabler ce vil Hyperbolus .
 Cent autres vinrent à la file ,
 Par qui mes *Chevaliers* furent mis en lambeaux :
 Car , dans tous ces traits gais qu'a retenus la ville ,
 On ne peut citer d'eux seulement quatre mots ;
 Et je n'en puis dire un qu'aussitôt on ne pille.
 Quoi ? ne m'ont-t'ils pas pris , jusques à mon *Anguille*.

Daignez donc m'accorder votre honorable appui.
 Si , travesti par eux , je vous ai tant fait rire ,
 Pourriez-vous à mes jeux moins vous plaire aujourd'hui ?
 Non , ce seroit vous contredire.

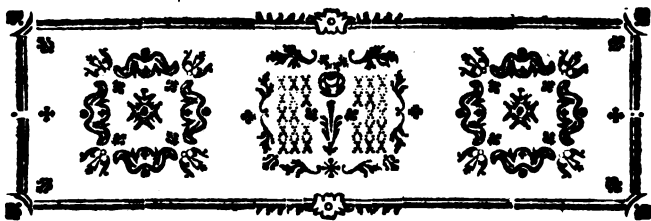
FIN DU PROLOGUE.

LES NUÉES
D'ARISTOPHANE,
COMÉDIE.

PERSONNAGES.

STREPSIADE , vieillard rustique.
PHIDIPPIDE , fils de Strepfiade.
DROMON , Valet de Strepfiade.
CÉNAGORAS , Disciple de Socrate.
LE CHŒUR DES NUÉES.
LE CHŒUR ORDINAIRE
LE JUSTE , } personifiés.
L'INJUSTE , }
PASIAS , Créancier.
AMYNIAS , autre Créancier.
UN TÉMOIN.
CHÉREPHON , Sectateur de Socrate.

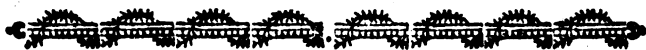
*La Scène est à Athènes, dans la Maison de
 Strepfiade, attendant la Maison de Socrate. ↓*



LES NUÉES,

COMÉDIE.

EN CINQ ACTES.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

STREPSIADE *éveillé*, PHIDIPPIDE
endormi, DROMON *endormi*.

STREPSIADE.

HAI! hai! par Jupiter! quelle nuit, quelle attente!
Quand fera-t-il donc jour? depuis une heure au moins
Le coq s'est fait entendre; & nul ne se présente.
A dormir, à ronfler, tous appliquent leurs soins.

Qu'ils mériteroient bien . . . maudite soit la guerre,
 Qui ne me permet pas de battre un seul Valet.
 Mon fils?.. bon! mon fils ronfle; & le bruit du tonnerre

En vain, je pense, éclateroit.

Eh bien! faisons comme eux; & dormons... vain projet!
 Du sommeil déformais j'ai perdu l'habitude;
 Je me sens dévoré de trop d'inquiétude.

Mon fils, mon aimable Blondin

A longue & flottante crinière,

Vous m'avez endetté de la bonne manière.

Je ne puis plus suffire à ces chars, à ce train:

A présent même encor, je gage

Qu'en dormant il rêve équipage.

Moi, cependant, j'enrage, car je dois;

Et dans cinq jours voici la fin du mois:

Du délai de la Loi c'est la borne dernière.

A moi, garçon! de la lumière:

Mon registre d'affaire.... à qui dois-je? voyons.

Principal, intérêt... (voici le nœud)... comptons;
 Strepfiade, il est tems qu'enfin tu t'examines.

A Pafias tu dois, en premier, douze mines.

A quel propos ce capital?

Ah! bon! je m'en souviens, c'est pour certain cheval.

Quoi! toujours des chevaux! eh! qu'en avois-je affaire?

J'aurois dû, ce jour-là, me crever les deux yeux.

PHIDIPPIDE *en dormant.*

La règle est de ne point couper son adversaire.

Philon! Philon! conduisez-mieux.

STREPSIADE.

Même en dormant , il songe à ruiner son Père.

PHIDIPPIDE *toujours en dormant.*

Ces chariots ont-ils bien des courses à faire ?

STREPSIADE.

Ma foi ! tu m'en fais faire assez , & beaucoup trop.

PHIDIPPIDE *continuant de rêver tout haut.*

Éprouve ce cheval ; allons ; ferme ! un galop :
Et puis , qu'on le ramène au logis.

STREPSIADE.

A merveilles !

Mais en avons-nous , un logis ?

Nous voilà dans le plaids fourrés jusqu'aux oreilles :

Et si ce train dure , mon fils ,

Nous allons bientôt voir tous nos effets saisis.

PHIDIPPIDE *éveillé.*

Qu'avez-vous donc mon Père , à gémir de la sorte !

Vous ne dormez non plus que ne fait un lutin.

STREPSIADE.

C'est que je dois , mon fils ; que Justice a main-forte ;

Et qu'elle a le secret de réveiller matin.

PHIDIPPIDE *se frottant les yeux.*

Oh ! je voudrois dormir encor , ne vous déplaîse.

STREPSIADE.

Oh ! bien, dors & ronfle à ton aise :

Mais attends-toi qu'un jour de tous mes embarras ,

Toi même te ressentiras.

(*Phidippide va se remettre sur le lit.*)

La peste mille fois étouffe l'intriguante ,
 Qui de me marier prit sur elle le soin !
 Je vivois dans mes champs, sans trouble, sans besoin ;
 Mes ruches, deux fois l'an, remplissoient mon attente ;
 Je voyois prospérer mes vignes , mon bétail.
 Honnête Villageois , oh ! que je fus stupide
 D'abandonner grange & bercail ,
 Pour venir m'allier au sang Pisistratide !
 Quelle folie , à moi rustique , & sentant l'ail ,
 D'épouser une Mégaclide ,
 Une autre *Cæsura* ; c'est-à-dire , en détail ,
 Un composé d'odeurs , de faste & d'attirail !
 Ce n'est pas qu'avec moi l'on manquât de caresse.
 On me cajoloit même : & Madame au travail ,
 Au travail conjugal , procédoit sans paresse.
 Tellement qu'un beau jour ; je lui dis : *Mégaclis !*
 Grand merci du manteau que vous m'aviez promis. (*)

(*) Allusion badine à un usage des Anciens. Les femmes contentes des soins de leur maris , leur brodoient un manteau

D R O M O N.

L'huile manque , & bientôt notre lampe est éteinte.

S T R E P S I A D E.

Approche , scélérat ! viens-ça , que je t'éteigne.

D R O M O N *se débattant des mains de Strepfiade.*

M'affommer sans raison ! le trait n'est pas loyal.

Eh ! qui peut contre moi vous fâcher de la sorte ?

S T R E P S I A D E.

Je veux t'apprendre , économe infernal ,
A mettre dans la lampe une mèche moins forte.*(L'Esclave s'échappe. Strepfiade continue son
soliloque.)*

Quand mon fils vint au monde , au registre d'État

Je consignai le nom qu'il porte.

Entre sa mère & moi survint un grand débat.

Elle , qui ne rêvoit que cheval & que bride ,

Auroit voulu qu'il s'appellât

Hippon , Xantippe ou Callipide. (*)

Moi , je voulois qu'on lui donnât ,

ou quelqu'autre vêtement : comme aujourd'hui telle de nos Dames brodera des manchettes , un nœud d'épée , une veste , &c. mais rarement pour son mari.

(*) Tous noms dérivés du Grec *Hippos*, cheval.

Comme à son bifayeul le nom de Phidonide. (*)

Cette dispute fit éclat,

Et ne put prendre fin, qu'un ami ne réglât

Qu'il falloit, alliant *Phidon* avec *Hippide*,

De ces deux noms cousus l'appeller *Phidippide*.

Devenu grandelet, sa mère à tout instant

Lui disoit en le caressant :

Approche, mon mignon, viens çà que je t'embrasse.

Ah! qu'à conduire un char il aura bonne grace!

Vêtu de pourpre, & triomphant,

Je veux le voir un jour traverser cette place,

Comme fit Megaclês.... mais, moi, l'interrompant;

Je disois : va, mon cher enfant!

Ne gagne point un mal qui s'accroîtroit sans terme :

Et lorsqu'enfin tu seras grand,

Ne connois de chevaux que ceux de notre ferme.

Je parlois, mais autant en emportoit le vent.

Son mal s'est déclaré : nuit & jour, de plus belle,

La cavallomanie occupe sa cervelle ;

Mal, qui fait ma déroutte & m'a mis sans argent.

Cependant, il m'en faut ; ou, garre le Sergent.

O ! si le Ciel, durant cette infomnie,

M'inspiroit quelqu'heureux moyen

(*) Comme qui diroit fils de vilain, fils d'un homme sordide & avare. *Phidon*, dans les écrits des Grecs, est un être symbolique, emblème de l'avarice. Madamè Dacier, & les autres interprètes, l'ont pris mal-à-propos pour un être réel.

C O M É D I E.

33

De sortir d'embarras ! fort bien.
Je l'ai trouvé , j'en tiens un , sur ma vie !
Eveillons doucement ce cher fils mon poupon !
Phidippide , mon fils ! mon cher Phidippidon !

PHIDIPPIDE.

Plait-il ? que voulez-vous , mon Pere ?

STREPSIADE.

Approche. Baise-moi ; viens me donner ta main.
Donne donc.

PHIDIPPIDE,

(à part.)

Volontiers. Voici bien du mystère !

STREPSIADE.

M'aimes-tu bien ? là , dis ; j'en veux être certain ;
Et je crains . . .

PHIDIPPIDE.

Ah ! chassez cette crainte importune.
Si je vous aime , moi ? j'en jure par Neptune ,
Des chevaux le dompteur.

STREPSIADE.

Ah ! fi ! les vilains mots !
Rétranche du serment ce *dompteur de chevaux*.

A cela près , si pour un Père ,

Tome I,

C

Qui t'aime tendrement , ton retour est sincère ,
Pratique exactement ce que je prescrirai.

PHIDIPPIDE.

Tout ce qui vous plaira , je suis prêt à le faire.

STREPSIADE.

Viens prendre des conseils , ici près retiré ;
Et t'instruire à l'École où je te conduirai.

PHIDIPPIDE.

Qui , moi ? sur nouveaux frais me remettre à l'étude..
Pour vous plaire , après tout , rien ne me semble rude ,
Et j'en prends Bacchus (*) à témoin.

STREPSIADE.

Pour ne pas te mener plus loin ;
Vois-tu cette maison ?

PHIDIPPIDE.

Dites cette mesure.

STREPSIADE.

Enfin , tu la vois bien ?

(*) Il jure par Bacchus , parce que la Comédie des *Nuées* se trouvoit faire partie de la célébration des fêtes de ce Dieu ; & que sa Statue , selon toute apparence , se voyoit sur la Scène.

PHIDIPPIDE.

Oh ! très-bien , je vous jure !

STREPSIADE.

C'est là , mon fils , qu'il faut faire quelque séjour.
 De sublimes Esprits c'est la demeure obscure.
 Là , diffèrent des gens qui pénétrant à jour
 Dans les secrets de la Nature ,
 Disent que *la Terre est un four* ,
Et nous tous , les charbons.... D'autre part , on assure
 Que pour quelques deniers , ils donnent le moyen
 De gagner un procès , ne fût-il juste en rien.

PHIDIPPIDE.

Et , savez-vous leur nom ?

STREPSIADE.

Ma foi ! leur nom m'échappe :
 Mais , chacun te dira que ce sont gens de bien ,
 Qui travaillent beaucoup.

PHIDIPPIDE.

Mon Père , on vous attrape.
 Ceux dont vousme parlez , ce sont les plus francs gueux..
 Qui , pâles & pieds nuds , sont d'un orgueil étrange.
 Je fais , dis-je , que penser d'eux.
 Qui ne connoît Socrate , avec son mauvais Ange ,
 Et son disciple Chérephon ?

C ij

STREPSIADE.

Chut ! respecte un peu plus ce Sage , & sa maison :
 Et pour ton intérêt , pour celui de ton père ,
 De la Chevalerie oubliant la chimère ,
 A cette école-ci viens prendre une leçon.

PHIDIPPIDE.

Non. Pour tous les faïsans qu'éleve Léogore ,
 Jamais je n'y pourrois consentir.

STREPSIADE.

Pourquoi , non ?

PHIDIPPIDE.

Qu'irais-je apprendre là ?

STREPSIADE.

Ces Sages , que j'honore ,
 Enseignent , m'a-t-on dit , deux *moyens* précieux.
 Ces moyens font *le juste* , & *l'injuste*. Tous deux
 Sont d'un bien rare prix , sans doute ;
 Mais , sur-tout , le dernier mérite qu'on l'écoute ;
 Et si , dans ce *moyen* , tu te rendois adroit ,
 Tu saurois l'art , mon fils , de corrompre le Droit ;
 Et de mettre par-là Pafias en dérouté.

PHIDIPPIDE.

Serviteur. Si j'allois , séjournant sous ce toit ,

De leur pâle & blême figure ,
Comme de leur esprit, contracter la teinture ,
Tous nos gens du bel air me montreroient au doigt :

STREPSIADE *couroucé.*

C'en est trop , par Cerès ! en ce cas , que je meure ,
Si plus long-temps je souffre en mon logis
Tes chevaux , ni tes chars , ni toi-même , beau-fils !
Avec tes Chevaliers , va-t-en à la mal'-heure.

PHIDIPPIDE *en s'en allant.*

Mon oncle Mégaclys m'hébergera pour vous ;
Et je me moque encor de tout votre courroux.

STREPSIADE.

Dans ces fâcheuses catastrophes ,
Abandonné d'un fils , je prétends , en tous cas ,
Moi-même , au désespoir , ne m'abandonner pas ;
Je vais donc consulter ces fameux philosophes ,
Et , sans façon me mettre à l'école chez eux . . .
Mais lourd & sans mémoire , & , qui plus est , fort vieux ,
Comment ferai-je pour apprendre
Tant de subtilités , même , pour les entendre ?
Allons ; vaille que vaille ; & sortons d'embarras.
Holà ! quelqu'un.



SCÈNE II.

STREPSIADE, CÉNAGORAS.

CÉNAGORAS.

QUI, Diantre ! ainsi heurte là bas ?

STREPSIADE.

Strepfiade.

CÉNAGORAS.

Comment ? Strepf. ?

STREPSIADE.

Oui, du bourg de Cicyne :

Strepfiade, fils de Phidon.

Ouvre, dis-je, au plutôt.

CÉNAGORAS.

Va-t-en à Proserpine !

STREPSIADE.

Qu'est-ce ? te voici bien effaré, mon garçon.

CÉNAGORAS.

Voilà, par Jupiter ! un grossier personnage,
De frapper de la forte à la porte d'un Sage ;

COMÉDIE.

82

D'avoir fait avorter par ce bruit incivil
Le docte enfantement de mon esprit subtil !
Je méditois.....

STREPSIADE.

Pardon ; car , je viens du village. ⁷
Or, donc ; faites-moi part de quelque trait d'esprit.

CÉNAGORAS.

Lettres closes. La Secte expressément prescrit,
Pour toi, pour tout profane, un silence sauvage.

STREPSIADE.

Mais, je me viens chez vous mettre en apprentissage.

CÉNAGORAS *changeant son ton farouché en un
ton grave & mystérieux.*

En ce cas, prêtez-moi sévère attention ;
Et songez que ce sont ici de grands mystères.....

(*Il rêve quelque temps, pour se rappeler quelque
trait qui donne à Strepstade une grande idée de
la Secte : puis il reprend ainsi la parole ;*)

Tout à l'heure une puce, entre les deux visières,
A fauté du sourcil de l'ami Chérophon
Droit au front de Socrate. Aussi-tôt, sans scrupule,
Ce Sage, de ses doigts, saisit l'animalcule ;
Puis le montrant au compagnon,

Civ

40 *L E S N U É E S ;*

*Combien a-t-il sauté de ses propres semelles ,
Dit-il ?*

STREPSIADE.

*La question , sans doute , est des plus belles.
Qu'y répond le disciple ?*

CÉNAGORAS.

Il en est étourdi.

STREPSIADE.

Je le crois ; car , comment la résoudre ?

CÉNAGORAS.

*Voici ,
Comme y parvient Socrate : il chauffe de la cire ;
Y fait entrer tout vif notre animal sauteur.
Par-là son pied s'y moule ; & par-là sa longueur
Est soumise au compas.*

STREPSIADE.

O talent que j'admire !

CÉNAGORAS.

Je fais encore un trait qui vous étonneroit.

STREPSIADE.

Ah ! parlez.

CÉNAGORAS.

Chérophon interroge Socrate ,
Si c'est par le derrière , ou la bouche , qu'il croit
Que chantent les cousins.

STREPSIADE.

Demande délicate !

Que répond le Docteur ?

CÉNAGORAS.

Que l'air , chez le cousin ,
Par un passage étroit , s'enfourne de manière ,
Que comprimé par l'intestin ,
Il s'enfle ensuite , & sort avec bruit du derrière.

STREPSIADE.

C'est là que les cousins ont leur flûte ? Fort bien !

(à part.)

L'homme qui voit si clair en pareille matière ,
Pour éluder Thémis trouveroit un moyen.

CÉNAGORAS.

C'est un grand Astronôme ; étant la nuit dernière
A contempler le Ciel , comme un homme en prière ,
Les yeux vers la Lune levés ;
Une chatte s'en vint , du bord d'une gouttière ,
Faire sur son menton.....

CÉNAGORAS.

La Terre ;
Voulant connoître à fonds les trésors qu'elle enferme.

STREPSIADE.

Ils y cherchent donc des oignons ?
Amis , venez ; je sais où se trouvent les bons.
Et cet autre , plus loin ?

CÉNAGORAS.

Chut ! c'est un Esprit rare ,
Qui cherche à pénétrer les secrets du Ténare.

STREPSIADE.

Mais son coxis au moins ne cherche rien de tel ,
Car , il est braqué vers le ciel ;
Et je l'ai , peu s'en faut , pris pour un Astrologue.

CÉNAGORAS.

Approchez vers Socrate , & trêve d'épilogue.
Je crains qu'il ne vienne à sortir :
C'est à vous à le prévenir.

STREPSIADE.

Je voudrois bien , avant , sur certaines matières ,
Avec ceux-ci m'entretenir.

CÉNAGORAS.

Oh ! cela ne se peut en aucunes manières.
Séjourner au grand air est pour eux un poison :
Tenez ; les voyez-vous rentrer dans leur cloison ?

STREPSIADE.

Quelle bête est-ce là ?

CÉNAGORAS

Quoi ? c'est l'Astronomie,

STREPSIADE.

Et ceci ?

CÉNAGORAS.

La Géométrie.

STREPSIADE.

Dites-moi , je vous prie , est-ce un art bien subtil ?
Que d'affiquets divers ! à quoi cela sert-il ?

CÉNAGORAS.

C'est l'art de mesurer la terre.

STREPSIADE.

Celle qu'on distribue au retour de la guerre ?

CÉNAGORAS.

Non ; le globe terrestre où nous habitons tous.
Cet endroit , c'est Athènes & son domaine insigne.

STREPSIADE.

Je n'y vois pourtant point la place où l'on assigne.
Et Cicyne , où ce Bourg se voit-il , selon vous ?

CÉNAGORAS.

Le voici.

STREPSIADE.

Mais , plus loin , cette Île ?

CÉNAGORAS.

C'est l'Eubée.

STREPSIADE.

Et depuis quand si grande ? Elle est , au moins , doublée.

CÉNAGORAS.

Périclès fait pourquoi ; demandez lui plutôt.

STREPSIADE.

Je comprends : c'est depuis qu'il y met double impôt.

CÉNAGORAS.

Que cherchez vous encor ?

STREPSIADE.

Ma vue est donc troublée :
En vain je cherche Sparte. Où la prendre ?

CÉNAGORAS *la lui indiquant.*

. En ce lieu.

STREPSIADE.

Comment ? Si près de nous ! Ah ! votre Géographe
Devroit bien l'écarter un peu.
N'en est-il pas moyen ?

CÉNAGORAS.

Hélas ! que plût à Dieu !

Mais néant.

STREPSIADE.

En ce cas , faisons notre Épitaphe.

(*Ici , il aperçoit Socrate suspendu dans un panier.*)

Mais que vois-je si haut hissé ? C'est donc un jeu ?

CÉNAGORAS.

Eh ! c'est lui-même.

STREPSIADE.

Qui ?

LES NUÉES,

CÉNAGORAS.

C'est lui.

STREPSIADE.

Qui, lui ?

CÉNAGORAS.

Socrate.

STREPSIADE.

Socrate ? .. A l'appeller que notre zèle éclaire.
Socrate ? oh, hé ! .. mais vous, aidez-moi donc un peu.

CÉNAGORAS.

Je n'ai point ce loisir , & je vous quitte. Adieu.

SCÈNE III.

STREPSIADE , SOCRATE , CHŒUR
DES NUÉES *dans l'éloignement.*

STREPSIADE.

IL s'éloigne toujours : appelons de plus belle.
Socrate ! mon petit Socraton !

SOCRATE *du milieu des nuées.*

Qui m'appelle ?

Chétif mortel ! que me veux-tu ?

STREPSIADE.

C O M É D I E.

49

STREPSIADE.

Eh ! de grace ! si haut que faites-vous pendu ?

SOCRATE.

Dans ce panier volant , qui me tient lieu de chaise ,
Je chemine , je vois ce qui se passe aux Cieux.

STREPSIADE.

Ce panier là , ne vous déplaît ,
Fut exprès inventé pour se moquer des Dieux ;
Et vous seriez sur terre un peu mieux à votre aise.

SOCRATE.

Fi ! ne me parlez point du terrestre séjour ,
Où l'ame est offusquée , où l'esprit devient lourd.
Depuis que suspendu dans la sphère azurée ,
J'y puisé un air plus pur , où l'ame se récréé ;
Libre de préjugés , ainsi que de vapeurs ,
Je dédaigne d'ici la Terre & ses erreurs.
La Terre est à l'esprit un fâcheux voisinage ;
Et comme le creffon sauvage
Pompe à l'entour de lui le suc le plus subtil ,
Et ce que chaque plante a de plus volatil ;
Autant en fait la terre à l'esprit le plus sage.

STREPSIADE *confondant toutes ces idées.*

La terre.... est un creffon.... qui tire à soi l'esprit....

Male peste ! que c'est bien dit !

Tome I.

D

Ah ! descendez , divin petit Socrate ;
Venez m'endoctriner.

SOCRATE.

Sur quel point de savoir ?

STREPSIADE.

Sur une question critique & délicate.
Je dois , & dois beaucoup ; sans même oser prévoir
Comment jamais payer ce que je puis devoir.
De me tirer de là , donnez-moi l'industrie ,

SOCRATE.

Eh ! qui t'a , malheureux ! pu perdre à cet excès ?

STREPSIADE.

Un mal des plus fâcheux , nommé l'hippomanie... (*).
Mais vous avez , dit-on , des *moyens* toujours prêts,
Je voudrais , par exemple , apprendre
Celui de ces *moyens* qui dispense à jamais ,
Quelque dette qu'on ait , de songer à rien rendre ;
Et je vous jure , par les Dieux ,
De bien récompenser ces secrets précieux.

SOCRATE.

Par quels Dieux jures-tu ? car je ne connois guere
Ces Dieux qu'adore le Vulgaire.

(*) C'est-à-dire , la *furie des chevaux*.

C O M É D I E.

51

STREPSIADE.

Vos Dieux feront les miens : quels Dieux faut-il jurer ?
Comme les Byzantins , attestez-vous le fer ?

SOCRATE.

Tout beau , l'ami ! ceci c'est le nœud du mystère.
Qui , toi ? vouloir sonder ces secrets révévés !

STREPSIADE.

Eh ! oui. Par Jupiter ! si tant est qu'il existe.

SOCRATE.

Tu veux savoir quels Dieux par nous sont honorés ?

STREPSIADE.

Oui , oui.

SOCRATE

Les voir ? ouïr leurs entretiens sacrés ?

STREPSIADE.

Tels sont mes vœux ardents ; croyez que j'y persiste.
Eprouvez mon zèle.

SOCRATE.

En ce cas ,

Sur ce mystique banc va t'asseoir tout là bas.

STREPSIADE *assis.*

Est-ce tout ?

D ij

LES NUÉES,

SOCRATE.

De ces fleurs couronne aussi ta tête.

STREPSIADE.

Me couronner ! pour quelle fête ?
M'allez-vous immoler comme un autre Athamas ?

SOCRATE.

Non. Des initiés tu suis ici l'usage.

STREPSIADE.

J'ai peine à croire que cela
Puisse me garantir des maux que j'envisage.

SOCRATE.

Demeure, seulement ; car, en sortant de là,
Tu feras plus rompu dans une affaire
Qu'un vieux routier.

STREPSIADE *considérant le banc.*

Parbleu ! la chose est claire :
En sortant de ce banc, je serai très-rompu ;
Ou, pour en mieux parler, je serai ver-moulu.

SOCRATE.

Tais-toi, vieux radoteur ; & faisons la prière.

» Air infini, qui comprends tout,
» Toi, qui régis la terre en ton sein suspendue !
» Ether, de qui le ciel, de l'un à l'autre bout,
» Reçoit sa lumière assidue !

- » Et vous dont l'effet est si prompt ,
- » De Socrate & de Chérephon ,
- » Seules Déesfes avouées ,
- » Accourez à ma voix , redoutables Nuées !
- » Mères des orages bruyans ,
- » Des éclairs enflammés , & des foudres grondans !
- » Un nouveau Profélyte en ce jour vous appelle ;
- » Venez , en vous montrant , récompenser son zèle.

S T R E P S I A D E.

Un instant. Dieux! le ciel va-t-il donc fondre en eau?

Souffrez , souffrez que sur ma tête

Je mette , en double , ce manteau.

Je ne prévoyois pas une telle tempête.

J'aurois dû , tout au moins , me munir d'un chapeau.

S O C R A T E.

- » Accourez , Déesfes rapides!
- » A nos souhaits ardens ne vous dérobez plus.
- » Soit que le vieux Nerée , auprès des Hespérides ,
- » Vous retiennent à danser dans les grottes humides ;
- » Soit que parmi les frimats assidus
- » Vous séjourniez aux sommets d'Olympus ;
- » Soit qu'il faille quitter le marais Mæotique ,
- » Ou l'âpre rocher Mimantique ;
- » Soit que vous puisiez l'onde avec des urnes d'or
- » Vers la source du Nil , source inconnue encor :
- » Déesfes! quittez tout pour vous rendre en Attique,
- » Et ne rejetez pas cette offrande publique.

SCÈNE IV.

CHŒUR DES NUÉES *sur la Scène*,
SOCRATE, STREPSIADE.

LE CHŒUR DES NUÉES.

ETERNELLES Divinités,
 Accourrons, accourrons compagnes étherées.
 Quittons de l'Océan les retraites sacrées ;
 Faisons voir aux mortels d'immortelles Beautés.
 Trop long-tems notre père en son sein nous recèle :
 A de nouveaux honneurs Socrate nous appelle.
 Assises sur l'aîle des Vents
 Promenons nos regards errans
 Sur les trésors fleuris des immenses campagnes,
 Sur la chute des eaux, sur les hautes montagnes,
 Sur la mer orageuse & les flots écumans.
 Le Soleil poursuivant sa course journalière,
 Cet Œil de l'Univers, infatigable agent,
 Déjà brille, au matin, d'une vive lumière.
 Laissons lui dissiper, par son éclat brillant,
 Le voile qui nous environné :
 Souffrons que l'œil humain nous contemple & s'étonne.

SOCRATE.

O vous qu'en ce moment je vois à découvert,
Grandes Divinités, recevez nos hommages.

(à *Strepfiade.*)

Et toi ! n'entends-tu point, à travers ces orages,
Leur ineffable concert ?

STREPSIADE.

J'entends trop bien : ô ciel ! la tempête redouble.
Déeses dont l'aspect m'épouvante & me trouble,
Pardon, si ma frayeur, vous manquant de respect,
Oppose à tant de bruit, un bruit peu circonspect.

SOCRATE.

Trève à la platte raillerie :
Laiſſons ce partage aux Auteurs
Réduits à barbouiller de lie
Le viſage de leurs Auteurs.

Toi, célèbre avec nous cette Cour éclatante :
Il n'est Divinité qui n'aime qu'on la chante.

LE CHORIPHÉE DES NUÉES.

Reines des trésors pluvieux
Empressez-vous d'entrer dans les murs de Minerve,
Où de Cécrops, ami des Dieux,
La mémoire encor se conſerve.
Là, ſont des myſtères ſacrés

Div

Que couvre la nuit du silence ;
 Là, tout Temple offre aux yeux l'éclat de l'opulence ;
 Là, des dons des Mortels les Dieux sont honorés,
 Que de riches autels , que de belles statues !

LE SECOND CHORIPHÉE.

Venez , venez , célestes Nues !
 Dans ce beau séjour accourez :
 Jamais vous n'aurez vu , par plus de sacrifices ,
 Des Prêtres fortunés rendre les Dieux propices.
 Par-tout vous trouverez des festons , des banquets ;
 Par-tout du grand Bacchus on vante ici la gloire ;
 Ces danses & ces chants célèbrent ses bienfaits ;
 Les Muses par ces jeux consacrent sa victoire.

STREPSIADE.

Au nom de Jupiter ! Socrate , apprenez-moi
 Qui sont ces honnêtes femelles
 Qui discourent si bien : font-ce des jouvencelles
 D'humeur guerrière & sans effroi ,
 Comme on peint Déjanire, Hélène, & d'autres belles ?

SOCRATE.

Nullement , nullement. Ce sont des Immortelles
 Compagnes des brouillards ; & qui sont, ainsi qu'eux,
 Les Dérivés des paresseux.
 Je te l'ai déjà dit , on les nomme Nuées.

(*A part.*)

C'est d'elles que je tiens ces discours captieux ,
 Ces paroles de sens bien souvent dénuées ;
 Ces définitions des Dieux
 De la seule Secte avouées ;
 Ces préambules fastueux ;
 Ces paradoxes fols , & ces graves chimères
 Par notre effronterie érigés en Mystères.

STREPSIADE.

 Mon ame , à leur seule voix ,
 A tressailli de joie & d'espérance.
 Je sens à chaque instant croître l'impatience
 D'apprendre à leur école à me moquer des loix.
 Oh ! quand ces grands secrets , qui font votre science ,
 Enfin , pour moi , s'ouvriront-ils ?
 Quand pourrai-je , étayé d'argumens bien subtils ,
 Embrouiller la Jurisprudence ;
 Disputer , & gloser cathégoriquement
 Sur la fumée , ou bien sur le pied d'une mouche ;
 Contrarier sur tout , & toujours preuve en bouche ,
 Terrasser la Raison par le Raisonnement ?
 Combien je vous devrai d'amour & de caresses ,
 Si vous me faites voir ces puissantes Déeses !

SOCRATE.

 Tien , regarde de ce côté ,
 Sur la gauche du Mont Parnette.
 Ne vois-tu rien venir ?

LES NUÉES,

STREPSIADE.

Non ; rien , en vérité.

SOCRATE.

Les voici cependant , & leur troupe est complète :

Les unes viennent sourdement ,

S'élevant du fond des vallées :

Ces autres avec bruit agitant les feuillées ,

De cette haute butte ont franchi le penchant.

STREPSIADE.

Où , je vous prie , où donc ? dites-moi promptement :

SOCRATE.

Les voilà tout au bout de ces deux avenues.

STREPSIADE.

Pour le coup , je commence à les voir un peu mieux.

SOCRATE.

Un borgne les verroit , fût-il même chassieux.

STREPSIADE.

Les voici ; quel concours ! foyez les bien venues :

Honneur à vous , sublimes Nues !

SOCRATE.

Voilà des Déités bien nouvelles pour toi.

STREPSIADE.

Avant ce jour , en bonne foi ,

Je prenois tout cela pour brouillards & rosée,
Pour ombres où la vue est souvent abusée.

S O C R A T E.

Ainsi, tu ne te doutois pas
Que ce sont elles qui nourrissent
Tous les jurés menteurs qui peuplent ces Etats;
Médecins, par qui tant de vivans déguerpissent;
Devins, fabricateurs d'oracles, d'almanachs;
Fainéans décorés du nom de Philosophes,
Chanteurs efféminés & saupoudrés d'iris,
Dithyrambiques vains plus obscurs que leurs strophes,
Tels sont, tels sont pourtant leurs élèves chéris.

S T R E P S I A D E.

Je ne suis plus surpris des visions cornues
Qu'ils nous débitent sur les Nues.
Ce sont tantôt, chez eux, *les postillons des vents;*
Tantôt *des montagnes mouvantes;*
Ou *de liquides cormorans,*
Qui nagent dans les lacs des plaines azurées;
Ou de fougueux typhons, aux têtes hérissées
De tempêtes & d'ouragans.
Rappelez-vous, sur-tout, ces sublimes pensées:
Les pluvieuses eaux des humides Nues. . .
Ce sont ces traits là cependant
Qui valent de leur part à ces Muses naïves
Soupers fins, & pâtés de grives.

SOCRATE *avec ironie.*

N'est-ce pas juste (*), au fond ?

STREPSIADE *considérant attentivement les Nuées.*

Mais, véritablement,
Dites-moi, sont-ce là des femmes ? Sur ma vie,
J'ai peine à le croire un instant.

SOCRATE.

Que feroit-ce donc, je te prie ?

STREPSIADE.

A vous dire le vrai, je les prendrois assez....

(*) Madame Dacier n'a point compris la plaisanterie d'Aristophane ; il dit que ce sont les Nuées qui donnent à vivre aux Poètes dithyrambiques, c'est-à-dire, qu'ils sont maigre chère, & qu'ils n'ont de grives qu'en idées. Aussi Socrate, ajoute-t-il ironiquement, à sa manière, *n'est-il pas juste au fond ?* pour dire : *n'est-il pas juste qu'ils soient nourris de la sorte ; & que ceux qui nous bercent d'imaginations aussi vagues, se repaissent aussi de viandes creuses & imaginaires, telles que leur en offrent les images fantastiques qui se forment dans les Nuées ?* Il est à remarquer que le dernier vers, où il est question de grives, est du style dithyrambique, comme l'a entrevu Madame Dacier. Comment donc ne lui est-il pas venu en pensée que ce vers étoit aussi de quelque Poète dithyrambique ; & que, par conséquent, il y a ironie dans tout ce que dit ici Aristophane ?

SOCRATE.

Pour quels êtres? voyons....

STREPSIADE.

Pour des flocons de laine,
Qui volent... cependant je vois là de grands nez :
Ce qui rend là-dessus ma logique incertaine.

SOCRATE.

Aux questions que je ferai
Songe à répondre, ou passe à jamais pour pécore.

STREPSIADE.

J'écoute, & de mon mieux, je vous satisferai.

SOCRATE.

Dis ; n'as-tu jamais vu, dans l'espace azurée
Les nuages former à tes yeux un Centaure,
Une panthère, un loup, un cheval effaré?

STREPSIADE.

J'ai vu cela vingt fois, l'autre semaine encore.

SOCRATE.

Fort bien. Cela te prouve, & fait voir clairement,
Que rien n'est impossible aux célestes Nuées,
Qu'en tout ce qui leur plaît, elles sont transmüées ;

Apperçoivent-elles quelqu'un

De ces rustes hargneux, à poitrine velue,
Au regard querelleur, à crinière touffue,
Tel que Xénophantus, pour t'en indiquer un ;

Soudain pour le narguer sur son humeur bourrue ,
 Sous l'aspect d'un Centaure , elles se montrent.

STREPSIADE.

Bon.

Et si , par aventure , elles voyoient Simon ,
 Ce maltôtier , la fleur des publiques sang-fues ;
 Sous quel déguisement alors les verroit-on ?

SOCRATE.

A l'aspect de ses mains rapaces ,
 Tu les verrois soudain paroître en loups voraces.

STREPSIADE.

J'entends ; comme on les vit en biches se changer ,
 En voyant ce poltron qui craint tant le danger ,
 Cléonyme (*), célèbre entre tous les infames.

SOCRATE.

Ici , voyant Cliflène , elles se sont fait femmes.

STREPSIADE.

Honneur , honneur à vous , grandes Divinités ,
 Dont l'univers entier reconnoît la puissance.

Daignez pour moi rompre enfin le silence ,
 Et m'admettre aux secrets par un Sage vantés.

(*) Ce Cléonyme étoit fils de Cléon. Voyez nos Notes sur le troisième Acte de la Comédie de *la Paix* , où nous exposons les motifs de cette conjecture.

LE CHŒUR DES NUÉES à *Strepsiade*.

Vieillard de qui l'esprit dément peu la vieillesse,
 Novice à cheveux blancs, Sage par droit d'ainesse,
 Salut, joie & prospérités.

(*A Socrate.*)

Honneur à toi, sur-tout, Maître en subtilités!
 Docteur toujours rempli de graves bagatelles!
 Voici tes Dêités, que desires-tu d'elles ?
 De tous les Sophistes du temps,
 Toi seul, & Prodicus (*), avez droit de prétendre
 A nos soins les plus complaisans.
 L'un & l'autre à vos vœux nous faites condescendre;
 Nous vous portons amour; à lui, pour son grand sens,
 A toi, pour tes rares talens;
 Ne fût-ce que celui de marcher dans les rues
 Piedsnuds, les yeux baissés, & l'esprit dans les nues.

STREPSIADE.

Par Cibèle! voilà de bien étranges voix;
 J'en suis tout ébahi.

SOCRATE.

Croiras-tu cette fois
 Au pouvoir transcendant de ces grandes Déesse,
 Seules dignes d'encens, d'hommage, de parfum ?

(*) Sophiste de Céos, grand Charlatan de paroles. Voyez les Notes de Mademoiselle Lefevre.

STREPSIADE.

Mais si de l'univers celles-ci sont maitresses,
Qui fera Jupiter ? un des Dieux du commun ?

SOCRATE.

Laisse-là Jupiter & son culte importun ;
Tout ce qu'on en disoit c'est conte & rêverie :
Jamais il n'exista, crois-moi, de Jupiter.

STREPSIADE.

Extravaguez-vous, je vous prie ?
Eh ! qui fait donc pleuvoir ?

SOCRATE *lui montrant les Nudes.*

Ces Déesses de l'air.

STREPSIADE.

Sachons un peu surquoi ce dogme là s'appuie.

SOCRATE.

Dis-moi ; vis-tu jamais pleuvoir en temps serein ?

STREPSIADE.

Non, certes, mais souvent en temps lourd & trop plein.

SOCRATE.

Ton Jupiter ne fait donc point la pluie ;
Autrement, sans nuage il pleuvroit.

STREPSIADE.

Oui, d'accord ;

Et je n'avois pas pris garde à cela d'abord.

Entre

Entre nous, jusqu'ici de façon très-plausible,
 J'expliquois tout cela sans peine & sans effort,
 Pensant que Jupiter urinoit par un crible.

Mais, du moins, vous ne nîrez pas
 Que ce soit Jupiter qui tonne;
 Et mène ce grand bruit dont le fracas m'étonne.

S O C R A T E.

Ce sont elles encor qui font tout ce fracas.

S T R E P S I A D E.

O Sage audacieux ! eh ! comment font les Nues
 Pour tonner ?

S O C R A T E.

Par l'air seul elles font soutenues :
 Ainsi donc, lorsque d'eau leur volume est trop plein,
 A se rompre elles s'évertuent ;
 L'une sur l'autre elles se ruent ;
 Et, non sans bruit, crèvent enfin.

S T R E P S I A D E.

Mais, qui les pousse de la sorte ?
 N'est-ce pas le grand Jupiter ?

S O C R A T E.

Eh ! non, pauvre esprit, non.

S T R E P S I A D E.

Qui donc ?

C'est que dans l'air

Il survient Tourbillon.

STREPSIADE.

Ciel ! ma surprise est forte ,

Sans mentir . . . ainsi selon vous

Ce n'est plus Jupiter, c'est Tourbillon qui règne.
 Mais ce bruit des carreaux qui nous fait trembler tous,
 Sur-tout moi, car il n'est rien qu'à l'égal je craigne ;
 A votre avis, comment l'interpréterons-nous ?

SOCRATE.

Comment ? oh ! je te vais l'expliquer, par toi-même.

Lorsque d'un appétit extrême,

Tu t'es farci la panse aux Fêtes de Pallas,
 Ton ventre que distend cet indigeste amas,
 Devient tout orageux, se boursoufle, & tempeste.

STREPSIADE.

Vous dites vrai : mon ventre alors avec fracas
 S'émancipe, s'échappe en orage funeste.
 D'abord c'est un bruit sourd : *pa-pa-pa-pa-pa-pas*.
 Ensuite c'est un bruit de guerre,
pap-pap-pap-pap-pap-pas ; comme fait le tonnerre.

SOCRATE.

Or, si ton ventre tonne étant ainsi pressé,
 Que ne fera point l'air à l'excès condensé ?

Des détonnations la cause est donc connue :
Le tonnerre est un vent qui gonfle & rompt la nue.

STREPSIADE.

Oui, la comparaison certes est juste en tout. . . .
Hormis un point pourtant.

SOCRATE.

Quel est-il ?

STREPSIADE.

Le tonnerre

Échappé de la nue enflamme & brûle tout ;
Soudain tout ce qu'il touché est renversé par terre,
Fume, s'embrase, ou se résout :
N'est-ce pas Jupiter qui pour lors fait la guerre
Aux parjures Humains que poursuit son courroux ?
Parlez, Socrate ; eh ! bien ? qu'en pensez-vous ?

SOCRATE.

Aux parjures, dis-tu ? mais Cléon, mais Théore,
Mais Cléonyme enfin, que font-ils chaque jour,
Que se parjurer tour-à-tour ?
Le préjugé qu'ici tu fais revivre encore
Sert le gland Saturnal, & tient d'un esprit lourd.
Si le tonnerre étoit une arme vengeresse,
Dans la main du Maître des Dieux,
Pourquoi le feroit-il tomber du haut des Cieux,
Ou sur son propre Temple, ou sur la Forteresse

E ij

Que Minerve, sa fille, a construite en ces lieux,
 Ou sur le chêne antique, arbre cher à ses yeux?
 Diras-tu que ce fort; ou ce temple, ou ce chêne,
 Aient jamais parjuré?

S T R E P S I A D E.

Non.

S O C R A T E.

Ta crainte est donc vaine.

S T R E P S I A D E.

Mais, encore une fois, qu'est-ce que le carreau?

S O C R A T E.

Rien, dis-je, qu'un amas de vapeurs condensées,
 Sur elles fortement pressées;
 Mélange confus d'air & d'eau,
 Qu'un feu trop concentré pousse, crève & dilate,
 Avec l'explosion d'une outre ou d'un tonneau,
 Qui, par trop distendu, soudainement éclatte.

S T R E P S I A D E.

C'est bien dit; argument jamais ne fut plus clair;
 Et cela tout-à-coup me rappelle l'idée
 De ce qui m'arriva la précédente année,
 Dans les Fêtes de Jupiter.
 Je donnois un régal à la troupe joyeuse,
 De mes parens, de mes amis:
 Peignez-vous sur le gril, non de la viande creuse,
 Mais force boudins bien farcis.

COMÉDIE.

Dans mon empressement un seul point fut omis,
Sans les ouvrir je mis ces boudins sur la braise,
Les regardant griller & rôtir à mon aise,
Quand tout-à-coup le feu dont ils furent saisis
Les fit gonfler, siffler, puis sauter à ma face;
Dont je fus tout brûlé, faisant sotte grimace.

SOCRATE.

Ecoute, apprenti sage, & retien bien ceci.
Entre tous les Morrels d'Athène & de la Grèce,
Veux-tu te voir heureux? le secret, le voici:
A notre Ecole apprends & médire sans cesse;
Travaille ton esprit; abjure le repos;
A veiller, à marcher, à courir soit dispos;
Ne t'inquiète plus si ta soupe s'apprête;
Jeûne de bonne grace, & mets-toi dans la tête.
Qu'un homme qui fait l'art de tout persuader
Est un Dieu sur la Terre, à qui tout doit céder.

STREPSIADE.

Si vous cherchez quelqu'un dressé dès son enfance
Au travail, à la patience,
A la frugalité, sur-tout;
Parlez, je suis votre homme. Assis, comme debout,
Éprouvez ma vertu. Je pourrois, je présume,
En un besoin servir d'enclume.

SOCRATE.

Au fait. Te résous-tu de n'encenser jamais
Que les Divinités par la Secte reçues?

STREPSIADE.

Ces Dieux sont? ...

SOCRATE.

Le Cahos, l'Éloquence & les Nues.

STREPSIADE.

Sans hésiter ; je m'y soumetts :

Ce seront là mes Dieux. Quant aux autres, je pense
Que face à face ici je les rencontrerois,

Sans pour eux me mettre en dépense,
Ni d'un seul grain d'encens, ni d'une révérence.

LE CHŒUR DES NUÉES.

O notre Adorateur ! nous ferons tout pour toi ;
Qu'exiges-tu de nous ?

STREPSIADE.

Un seul point, qui, je croi,
Ne vous paroîtra pas de grande conséquence.
Je voudrois seulement passer en éloquence
Les plus habiles Grecs qu'on écouta jamais.

LE CHŒUR DES NUÉES.

Soit fait au gré de tes souhaits.
Harangue ; & que ta voix fasse le sort d'Athènes.

STREPSIADE.

Telle émulation n'est pas ce qui m'amène.
Ce que je veux de vous, c'est que vous m'accordiez

C O M É D I E.

71

De corrompre le Droit dont la rigueur me gêne,
Et de voir par des mots mes créanciers payés.

LE CHŒUR DES NUÉES.

Nous voulons déferer à ce desir modeste ;
S'il ne faut que cela, tu l'obtiendras de reste :
Ecoute seulement nos Ministres chéris.

STREPSIADE.

Croyez que de tout point je suivrai leurs avis.
Vous avez pour garans de mon obéissance
Les chevaux que je dois, & ma sorte alliance,
Et la crise pressante où je me trouve pris.



S C È N E V.

STREPSIADE *seul.*

QUE ces sages mortels fassent de ma personne
 Tout ce que bon leur semblera :
 La soif, la faim, le froid, les coups, rien ne m'étonne ;
 Je puis affronter tout cela ;
 Je m'attends qu'on me honnira,
 Qu'on me qualifiera de menteur, de faussaire,
 De fourbe, de parjure & de fieffé corsaire.
 Ce sont grands mots qui n'ont rien de quoi m'effrayer ;
 Et tout cela vaut mieux, que dettes à payer.

S C È N E V I.

 SOCRATE, STREPSIADE, LE
 CHŒUR DES NUÉES.

S O C R A T E.

CET homme a l'esprit fort : son courage sublime
 Ne tient rien du pusillanime.
 Approche, & pour te faire un éternel renom
 D'une oreille attentive écoute ma leçon.

STREPSIADE.

De ma docilité quel sera l'avantage ?

SOCRATE.

De couler près de moi des jours pleins de douceur ;
 Qui feront envier ta joie & ton bonheur
 Aux plus heureux mortels qu'ait vu naître cet Age.

STREPSIADE.

Que m'annoncez-vous là !

SOCRATE.

Tu verras de Clients

Chaque jour ta porte assiégée ;
 La bourse en main , nombre de gens ,
 Dont la fortune est prête à se voir dérangée ,
 Viendront te consulter en ces périls urgens.

LE CHŒUR DES NUÉES.

Ne le fais plus languir , & procède à l'épreuve.

SOCRATE *à part.*

De quelle humeur est-il ? quelle machine neuve
 Employer avec ce Rustaut ?

STREPSIADE.

Que parlez-vous là de machine ?
 Prétend-t'on me prendre d'affair ?

SOCRATE.

Non, non ; fois sans frayeur , & réponds comme il faut ,
 As-tu de la mémoire ?

STREPSIADE.

Oui, de par Proserpine!

Si quelqu'un m'a fait un billet,

Jem'ensouviens très-bien: mais, le voudrez-vous croire?

Cette excellente, & sure, & rapide mémoire,

Lorsque c'est moi qui dois, m'abandonne tout net.

SOCRATE.

A quel talent t'es-tu livré, de ta nature?

Connois-tu les secrets du grand art de parler?

STREPSIADE.

Je me croirois plutôt du talent pour voler.

SOCRATE.

Cela ne suffit pas en cette conjoncture;

Et je ne fais plus trop comment l'endoctriner.

STREPSIADE.

Parlez, parlez. Je fais du reste mon affaire.

SOCRATE.

Si donc je touche à quelque point

Qui passe de fort loin l'entendement vulgaire,

Songe à le bien saisir, & ne l'échappe point.

STREPSIADE.

J'entends; & comme un chien attend qu'on dise *happe*

Je dois être en arrêt pour que rien ne m'échappe.

SOCRATE.

O vieillard d'esprit dur! ô mortel des plus lourds!

(*A part.*)

Je crains bien qu'il ne faille envers son ignorance ;
 Au défaut d'éloquence ,
 D'un maître nerf de bœuf emprunter le secours.

(*à Strepsiade.*)

Si quelqu'un te battoit , quel seroit ton recours ?

S T R E P S I A D E .

D'abord , j'endurerois l'injure ,
 Si je n'étois pas le plus fort ;
 Mais du premier témoin que m'offriroit le sort ,
 Je profiterois , je vous jure ,
 Pour en porter ma plainte au plus prochain ressort.

S O C R A T E .

Passé , au moins , pour cette réponse.
 Entre ; mais avant tout , manteau bas.

S T R E P S I A D E *à part.*

la sermone

(*à Socrate.*)

Est nouvelle. Envers vous , ai-je donc quelque tort ?
 Sans manteau , dites-vous ? quelle est cette pratique ?

S O C R A T E .

Il suffit qu'il le faut ; que c'est l'usage ici.

S T R E P S I A D E .

Vous ferois-je suspect (*) ?

(*) Les Amateurs de doctes recherches peuvent consulter ici le Savant Suédois Jean Ihre , au mot *iwi* ou *iwir* , pag. 1013 , colonne 2.

LES NUÉES,

SOCRATE.

Obéis sans réplique.

STREPSIADE.

D'un doute, tout au moins, je veux être éclairci.
 En faisant de mon mieux pour puiser la science,
 En méditant votre art, & m'y rendant profond,
 A qui ressemblerai-je ?

SOCRATE.

En tout, à Chérophon.

STREPSIADE.

Foin de moi !

SOCRATE.

Que dis-tu ?

STREPSIADE.

Fâcheuse ressemblance !

SOCRATE.

Peste ! que de discours ! Entre.

STREPSIADE.

Donnez-moi donc

Le gâteau....

SOCRATE.

Quel gâteau ?

C O M É D I E.

77

S T R E P S I A D E.

Celui que pour Cerbère
Il faut tenir tout prêt. Car l'honnête maison
Où vous m'introduisez, (soit dit sans vous déplaire)
A tout l'air (à mes yeux) de l'ancre de Pluton.

S O C R A T E.

(Il le pousse rudement.

Je vois qu'il faut l'aider. Entre : que de jargon !

LE CHŒUR DES NUÉES.

Que cent prospérités soient l'assuré partage
De l'Athénien vertueux,
Qui, sur le déclin de son âge,
Se dévoue, en jeune homme, au dur apprentissage
De la haute sagesse où tendent tous ses vœux,
Et qui demanderoit un plus jeune courage.



I N T E R M È D E .
**CHŒUR DES NUÉES, CHŒUR
ORDINAIRE.**
LE CHŒUR ORDINAIRE (*).

CHANTONS le Souverain des Dieux ,
 Offrons à Jupiter notre premier hommage.
 Gardons-nous d'oublier le Dieu dont le partage
 Est de régir des mers les flots impétueux ,
 Et qui même , ici bas , plus craint que le tonnerre ,
 De son trident terrible ébranle aussi la terre.

LE CHŒUR DES NUÉES.

O toi , source de vie , éther inaltéré !
 Toi qui nous donnas l'être , & qui de la Nature
 Es la source ineffable & pure ,
 Prend part à ce concert sacré.

(*) Je distingue ici deux sortes de Chœurs , l'ordinaire & celui que le Poëte adaptoit au sujet. Sans cela il impliqueroit contradiction que le même Chœur fut pieux & impie ; ainsi le Chœur , dans cette Pièce , étoit sans doute partagé en deux bandes , dont l'une formoit le Chœur d'invention , & l'autre le Chœur ordinaire & inhérent alors à chaque Drame. Voyez la note sur le dernier Chœur de l'Acte III ; & la note sur le dernier Chœur de l'Acte IV.

LE CHŒUR ORDINAIRE.

Soleil ! c'est toi que je chante ;
Toi dont le char radieux ,
Dans sa course éclairante ,
Est le charme éternel de la Terre & des Cieux.

LE CHŒUR DES NUÉES *au Public.*

Spectateurs éclairés , que ce grand jour rassemble ,
Nous avons à nous plaindre , à nous plaindre de vous.
Votre ville reçoit plus de bienfaits de nous
Qu'elle n'en a reçu de tout l'Olympe ensemble :
Dans vos murs cependant nous n'avons point d'autels ,
Nous , vos gardiennes tutélaires ;
Nous qui , si vous prenez des parris téméraires ,
Pour vous en détourner , tonnons du haut du ciel.
Combien notre sourcil se fronça de colere
Quand nous vîmes marcher votre troupe guerriere
Sous les drapeaux du Paphlagon ,
Quand vous prîtes pour Chef le corroyeur Cléon !

LE CHŒUR ORDINAIRE.

A cet aspect , qui fit la tristesse commune ,
Le soleil indigné s'éclipsa dans les cieux ;
S'écartant de son cours , alors , on vit la Lune
Refuser d'éclairer ces lieux ,
Où commande , où triomphe un ennemi des Dieux.

L E S N U É E S ,

LE CHŒUR DES NUÉES.

Et comme ce courroux des astres ,
 D'un si funeste choix ne put vous départir ,
 Par un bruit à vous assourdir ,
 Nous vous prédîmes les désastres
 Que vous alliez tous encourir.
 Nous n'épargnâmes plus ni foudres , ni tempêtes ,
 Voulant par ces leçons écarter de vos têtes
 Les maux que contre vous préparoit l'avenir.
 Avis perdu. Cléon fut élu Capitaine.
 Après cela , niez ce que l'on dit d'Athènes :
Qu'en cette Ville il n'est raison , ni sens ;
Que tout s'y fait en dépit de Minerve ;
Mais qu'un génie actif & des plus indulgens ,
Parmi tous ces écarts vous sauve & vous conserve.
 Or , voulez-vous savoir le conseil très-humain
 Que par ma voix vous donne un Démon si propice ?
 C'est d'aller dans le bois voisin
 Faire choix du plus haut sapin
 Et d'y pendre Cléon , cette peste publique.
 Oui , Messieurs , moyennant ce sacrifice unique ,
 Tous vos vœux vous réussiront :
 Vos fautes même , alors , à bien vous tourneront.

LE CHŒUR ORDINAIRE.

Accours, Dieu révééré de la roche Cynthie ,
 Grand Apollon ! & toi qu'honore la Lydie ,
 Diane ,

Diane , quitte Éphèse & son Temple fameux
 Où l'or par-tout s'offre à tes yeux.
 Et toi , que tardes-tu , Déesse tutélaire ,
 Porte-égide , Pallas , tourne ici tes regards.
 T'oublierois-je , ô Backhus , dont la fête m'est chere ,
 Que l'ivresse accompagne , & qui de toutes parts ,
 Eclairé de flambeaux , entouré de Backhantes ,
 Fais retentir de cris les Delphiques remparts ,
 Et fais trembler sous toi les cîmes chancelantes ,
 Et l'ancre du Parnasse , où naquirent les arts.

LE CHŒUR DES NUÉES *aux Spectateurs.*

En venant visiter votre aimable commune ,
 Nous avons rencontré la Lune ,
 Qui nous a d'abord dit de vous saluer tous :
 Puis , par réflexion , s'est mise en grand courroux ;
 Attestant contre vous ses signalés services ,
 Que vous reconnoissez si mal.
 En effet , par ses bons offices ,
 La Lune , chaque mois , vous épargne un fanal.
 Il n'est aucun de vous qui la voyant si claire ,
 Ne dise à son valet : *il fait lune ce soir ;*
Ne me mets en dépens pour aucun luminaire ;
Carron moins qu'en plein jour à marcher l'on peut voir.
 Et cependant , ingrats à tant de bienveillance ,
 Vous souffrez qu'un désordre affreux
 Des lunaisons renverse l'ordonnance ,
 Et fasse de l'année un cahos ténébreux.

Qu'arrive-t-il de là ? Vous retranchez des fêtes
 Pour en éviter le concours ;
 Ou , si vous les fêtez , tout se passe à rebours.
 Des sacrifices que vous faites
 Les Dieux ne sachant plus démêler les vrais jours ,
 S'en retournent par fois ventre vuide & mains nettes.
 Si nous pleurons là haut le trépas de Memnon ,
 Ou du Lycien Sarpédon ,
 Vous vous amusez , vous , à rire à toute outrage :
 Et si du gai Backhus nous chommons la naissance ,
 Ce jour-là vous jugez des procès d'importance ,
 Ou faites torturer quelqu'esclave fripon.
 Apprenant donc que pour les sacrifices
 Vous aviez élu Roi certain Hyperbolus ,
 A connoître les temps , homme des plus novices ;
 Nous avons appelé du choix , comme d'abus ,
 Et fait choir (*) sa couronne aux pieds du Dieu Backhus.
 Nous comptons qu'à profit mettant cette infortune ,
 Il ne réglera plus les Fêtes sans la Lune.

FIN DU PREMIER ACTE.

(*) Cette formule , *privatus est coronâ* , appartient , ce me semble , au style des jugemens , où le passé prend volontiers la place du présent ; *comme avons ordonné* , pour nous ordonnons ; *avons statué* , pour nous statuons , &c.



ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOCRATE , STREPSIADE ,
LE CHŒUR DES NUÉES.

S O C R A T E .

NON. Par la respiration! ...
Par le cahos! par l'air! jamais je n'ai vu d'être
Plus oublieux, plus lourdaut, plus oïson!
Ce qui pour des enfans seroit un jeu, peut-être,
Lui, n'y peut rien comprendre, ou le laisse échapper.
Voyons, recommençons, armons notre constance:
Avec tel apprentif, j'ai de quoi l'occuper...
Approche, Strepstiade, approche en diligence,
Et porte avec toi ce châlit.

S T R E P S I A D E .

Je crains la garnison qui me paroît nombreuse.

S O C R A T E .

Que de raisons! apporte, & fais ce qu'on te dit.
Puis viens-t-en profiter à mon Ecole heureuse.

F ij

STREPSIADE.

Vous êtes obéi.

SOCRATE.

Bon! par où commencer?

Et sur quel point d'abord dois-je ici t'exercer?

Ton esprit tout massif a si peu d'ouverture!

Te parlerai-je vers, ou cadence, ou mesure?

STREPSIADE.

Parlons mesure, oh! oui; rien n'est plus à propos;

Car hier un meûnier, de probité peu sûre,

M'a très-effrontément trompé de dix boisseaux.

SOCRATE.

Il s'agit bien de vétille pareille.

Je te demande, esprit grossier & peu courtois,

Quelle mesure plaît le plus à ton oreille :

Est-ce celle de quatre, ou bien celle de trois?

STREPSIADE.

La plus belle à mon gré c'est le minor.

SOCRATE.

Qu'entends-je?

Ce qu'il vient de me dire a-t-il le sens commun?

STREPSIADE.

Mais mesure de quatre, & minor, c'est tout un.

SOCRATE.

Que le Ciel te confonde. Oh! la cervelle étrange!

La mesure est pour lui lettre close; passons

A l'harmonie & la cadence.

C O M É D I E.

11

S T R E P S I A D E.

Eh ! qu'ai-je affaire moi de toute cette engeance ?

S O C R A T E.

Cela me rendra-t-il le bled que j'ai perdu ?

Non. Mais ces notions, crois-moi, sont d'importance :

Et quiconque a cette science ,

Dans les cercles choisis est toujours bien venu.

Voyons comment t'y prendrais-tu

Pour distinguer dans l'art métrique

Un pied d'avec un autre ?

S T R E P S I A D E.

Oh ! la belle rubrique !

M'apprendre à distinguer mon pied gauche, du droit !

Un enfant fait cela sur le bout de son doigt.

S O C R A T E.

L'homme épais !

S T R E P S I A D E.

Non , tenez , je ne veux rien entendre

A ces sornettes là.

S O C R A T E.

Que faut-il donc t'apprendre ?

S T R E P S I A D E.

Le grand art d'abuser les hommes sur le droit.

S O C R A T E.

Eh ! d'accord. Mais l'ami , tout art a son prélude ;

F iij

Et celui-ci sur-tout demande quelque étude.
Sais-tu bien accorder le genre avec le nom?

STREPSIADE.

Oh ! parbleu ! je m'en vante , & je fais très-bien dire :
Un chien , un bouc , un merle , une merle... mais bon !

Qu'ai-je dit qui vous fasse rire ?

A quoi manquai-je ?

SOCRATE.

A la terminaison.

Une merle est mal dit , puisqu'ainsi se termine
Le nom du mâle. Il faut de façon féminine
Articuler celui de la femelle : ainsi ,

Ecoute & retiens bien ceci.

M'écoutes-tu ?

STREPSIADE.

Je suis près de vous tout oreille.

SOCRATE.

On dit *le merle* au masculin ,
Et *la merlesse* au féminin.

STREPSIADE.

Ah ! vous me ravissez , & ce mot m'émerveille.

Une merlesse ! allons , je veux pour ce seul mot ,

Vous donner du bled plein le huche.

SOCRATE.

Le huche ?

COMÉDIE.

27

STREPSIADE.

Eh! quoi? ne dit-on pas....

SOCRATE.

Non, sot!

C'est comme qui diroit *le buche* pour *la buche*.

STREPSIADE.

Jusqu'ici j'ai cru....

SOCRATE,

Pauvre esprit!

Jamais, au grand jamais, *le huche* ne s'est dit,

Pas plus que *Monsieur Cléonyme* (*);

Chacun de ces deux mots au féminin s'exprime.

STREPSIADE.

J'entends, *huche* toujours se prend pour féminin,
Comme aussi *Cléonyme*.

SOCRATE.

Ainsi donc en chemin

Marmote entre tes dents, par forme de maxime :

» Deux mots sont féminins : *la huche* & *Cléonyme*.

STREPSIADE.

La huche & *Cléonyme*?... Mais,

Cléonyme n'en eut jamais.

Et cela cadre mal.

(*) Célèbre efféminé dont il a déjà été fait mention au premier Acte.

LES NUÉES,

SOCRATE.

D'accord ; & je t'estime

De cette réflexion là.

Mais il falloit apprendre à ranger Cléonyme
 Dans la classe de Sostrata.

STREPSIADE.

Soit ; & si vous voulez , disons *Cléonyma*.

SOCRATE.

Passons à d'autres noms de femme.

STREPSIADE.

Très-volontiers. J'en pourrois , sur mon ame ,
 Citer mille , au besoin : Philis , Clitagora ,
 Et Démétrie & Lyfilla . . .

SOCRATE.

En ce cas , passons aux noms d'homme.

STREPIADE.

J'en dirai mille encor.

SOCRATE.

Mille , dis-tu ?

STREPSIADE.

Oui , comme

Philozene , Meléfias . . .

SOCRATE.

Comment , comment ? . . .

STREPSIADE.

Amynias . . .

S O C R A T E.

L'impertinent ! Sont-ce là des noms d'homme ?
Jamais Amynias pour tel ne se donna.

S T R E P S I A D E.

Pour franc poltron , je fais qu'on le renomme ;

S O C R A T E.

Et c'est à juste titre. Or sus , couche-toi là.

S T R E P S I A D E.

A quel effet ?

S O C R A T E.

Pour mieux méditer en toi-même.

S T R E P S I A D E.

J'aime mieux , pour ce faire , être sur le carreau ;
Car j'y serai , je crois , plus tranquille.

S O C R A T E.

Tout beau !

Là , dis-je , & non ailleurs , médite.

S T R E P S I A D E.

Oh ! crise extrême !

Quels maudits animaux habitent dans ce lit ?

J'en suis criblé.

S O C R A T E.

Courage ; exerce ton esprit ;

D'un & d'autre côté retourne-toi sans cesse.

Vois si quelque pensée & te flatte & te rit ;

Sinon , rejette-la pour faire ton profit
 D'une autre plus heureuse où brille la souplesse.
 Sur-tout , loin de tes yeux écarte le sommeil.

STREPSIADE.

Hai ! hai ! hai !

SOCRATE.

Qui t'engage à faire un train pareil ?

STREPSIADE.

Tous les Corinthiens (*) sont déchainés , je pense ,
 Après ma peau.

SOCRATE.

Sois sage : arme ta patience.

STREPSIADE.

Elle est à bout. Que vois-je , ô ciel ! on m'a tout pris.
 Me voilà sans argent , sans souliers , sans habits ,
 Et les Corinthiens m'ont sucé jusqu'à l'ame.

SOCRATE.

Toujours parler ! médite-t-on ainsi ?

(*) Le Poëte joue ici sur le nom des Corinthiens dont le mot grec *Koris* paroît être la racine ; or *Koris* signifie une punaise. Au reste l'époque étoit favorable à ce jeu de mots , car les Corinthiens faisoient alors la guerre aux Athéniens ; observe un Scholiaste.

C O M É D I E.

91

S T R E P S I A D E.

Par Neptune ! je songe & je médite aussi.

S O C R A T E.

Bon. A quoi songes-tu ?

S T R E P S I A D E.

Si je pourrois sans blâme
Sauver au moins mes os de ce pillage-ci.

S O C R A T E.

O le moins esprité des vieillards de l'Attique !
Tu mourras dans ta peau.

S T R E P S I A D E.

Je n'en ai bientôt plus.

S O C R A T E.

Songe à t'évertuer. Pense, rêve, & t'applique
A trouver quelque ruse incomparable, unique,
Qui rende Loix, Sergens, & Juges confondus.
Allons, renfonce-toi sous cette couverture ;
Mets ton esprit à la torture.

S T R E P S I A D E.

Mon corps & mon esprit y sont également ;
Et dans ces peaux d'agneaux mal-aisément j'augure.
Que je puisse trouver aucun expédient.
N'importe.

LES NUÉES,

SOCRATE.

Eh ! quoi ? tu dors ?

STREPSIADE.

Oh ! non,

J'en suis bien loin , par Apollon !

SOCRATE.

Qu'as-tu ?

STREPSIADE.

Je n'ai plus rien , certes !

SOCRATE,

Rien ?

STREPSIADE.

Rien au monde,

Que mon chétif individu.

SOCRATE.

Couvre-toi , si tu veux qu'en ressource profonde

Ton esprit au plutôt abonde.

STREPSIADE.

Aidez-moi quelque peu ; je suis au dépourvu.

SOCRATE.

Voyons ; quels sont tes vœux ? Que te proposes-tu ?

STREPSIADE.

Je vous l'ai dit cent fois , je voudrais me voir quitte,

J'entends quitte sans rien payer.

SOCRATE.

Renforce-toi , te dis-je , & de nouveau médite.
Promène ta pensée , & n'en perds pas le fil.
Avisé quelque trait bien nouveau , bien subtil.

STREPSIADE.

Malheureux que je suis !

SOCRATE.

Silence !

Si ton esprit fatigue , eh ! bien ! prends patience.
Sans trop te mettre en frais ,
Prends haleine un instant , pour mieux courir après.

STREPSIADE.

O mon cher Socratule !

SOCRATE.

Eh ! bien , qu'est-ce ?

STREPSIADE.

Je pense

Avoir enfin trouvé ce moyen privatif.

SOCRATE.

Voyons.

STREPSIADE.

Soyez bien attentif.

SOCRATE.

J'écoute. Sachons donc la ruse singulière.

STREPSIADE.

Si j'achetois une Sorciere
 Du haut pays Thessalien,
 Qui, par un tour de gibeciere,
 Escamotât la Lune ?

SOCRATE.

Eh ! bien ?

STREPSIADE.

Alors, le plus content du monde,
 Dans un étui de forme ronde
 J'enfermerois sous clef la belle au teint vermeil...

SOCRATE.

Et le but de cet appareil ?

STREPSIADE.

C'est que ne devant rien qu'à la nouvelle Lune,
 J'éluderois ainsi la Justice importune.

SOCRATE.

Tu l'éluderois ! & comment ?

STREPSIADE.

La Lune est mon engagement.
 N'ont-ils pas, dites-moi, période commune ?

Partant,

Plus de Lune, plus de Sergent.

S O C R A T E.

Courage , ce trait là n'est pas d'un imbécile.
 Il faut lui proposer quelque point difficile.
 Si tu te voyois condamner
 En ce même moment , sur titres authentiques ,
 A me payer cinq cents talens Attiques ,
 Comment t'y prendrois-tu pour ne me rien donner ?

S T R E P S I A D E.

J'ignore ; quelque temps laissez-moi ruminer.

S O C R A T E.

Fort bien ; mais cette fois écarte toute gêne ;
 Ne te tiens plus le front sous ces voiles caché ,
 Souffre qu'autour de toi ton esprit se promène ,
 Comme le hanneton par un fil attaché.

S T R E P S I A D E.

Oh ! pour le coup , le voilà. J'ai cherché ,
 J'ai trouvé ce moyen ; vous l'avouerez sans peine.

S O C R A T E.

Dis , quel est-il ?

S T R E P S I A D E.

Chez plus d'un Clincaillier d'Athène
 Vous avez vu ce joyau transparent ,
 Cette pierre rare & lointaine
 Par qui , tout soudain , le feu prend ?

S O C R A T E.

Tu veux dire un miroir ardent.

S T R E P S I A D E.

Oui, c'est cela.

S O C R A T E.

Qu'en veux-tu faire?

S T R E P S I A D E.

Un excellent emploi : tandis que le Greffier
 Procéderoit sur le papier,
 Je me tiendrois auprès ; & moyennant ma pierre,
 Du Soleil sur l'écrit rassemblant la lumière,
 De la sentence & du registre entier
 Je diffiperois jusqu'aux traces.

S O C R A T E.

Fort bien ; tout au mieux , par les Graces !

S T R E P S I A D E.

Je m'applaudis d'avoir aussi subitement
 Anéanti ce jugement.

S O C R A T E.

Allons, ne t'endors pas en carrière si belle.
 Résous ce dernier point.

S T R E P S I A D E.

Proposez hardiment.

S O C R A T E.

SOCRATE.

Dans une affaire criminelle,
Si tu te voyois au moment
D'éprouver un *par corps*, sans amis dont le zèle
Fût prêt à témoigner pour toi,
En cas pareil, qu'opposer à la Loi ?
Dis, comment l'é luder, ou comment s'en défendre ?

STREPSIADE.

Comment?... Les moyens sont tout prêts.
Le jour même où devoit se juger le procès,
J'irois....

SOCRATE.

Eh ! bien ?

STREPSIADE.

J'irois tout aussi-tôt me pendre.

SOCRATE.

Ce n'est rien dire.

STREPSIADE.

Oh ! moi, je compte avoir dit tout.
Peut-on poursuivre un mort ?

SOCRATE.

J'enrage ;

Et ce lourdaud me pousse à bout.
Vas, je ne prétends plus t'enseigner davantage.

STREPSIADE.

Et pourquoi donc ? au nom des Dieux !
Pourquoi, mon cher petit Socrate ?

S O C R A T E .

C'est que tu n'es qu'un sot , que ta mémoire ingrate
Oublie en un instant ce que tu fus le mieux.
Voyons , que t'ai-je dit en commençant ?

S T R E P S I A D E .

Je pense

Qu'en premier lieu , vous m'avez dit....
J'y suis , j'y suis.... *Le coffre où l'on pâtrit ,
Le huche , n'est-ce pas ?*

S O C R A T E .

Vas , fors de ma présence ,
Le plus oublieux des vieillards !

S T R E P S I A D E .

Ah ! me voilà perdu , si sous les étendarts
De m'enrôler ce Sage ou refuse ou diffère :

(*aux Nuées.*)

Déesse des brouillards , c'est en vous que j'espère ;
J'implore vos avis , n'en ouvrez que de bons.

L E C H Œ U R D E S N U É E S .

Le conseil que nous te donnons
C'est de ne plus tenter un dur apprentissage.
Envoie ici ton fils : peut-être son jeune âge
Goûtera mieux ces sublimes leçons.

S T R E P S I A D E .

Hélas ! mon fils jamais ne voulut rien apprendre.

LE CHŒUR DES NUÉES.

Mais si tu l'as souffert , à qui peux-tu t'en prendre ?

STREPSIADE.

Au sot orgueil du sang de Césura.

Mon fils sait que sa mère est de ces Dames-là ;

Voilà ce qui le perd ; il ne veut rien entendre.

Je vais encor , pourtant , par de nouveaux efforts

Tenter de l'engager à réparer ses torts.

A mes desirs s'il ne fait condescendre ,

Ç'en est fait , j'éclate ; & dès lors

J'abjure ma tendresse & je le mets dehors.

Ainsi , mon cher Socrate , ici daignez m'attendre.

Avec ce fils , dans peu , chez vous je vais me rendre.

LE CHŒUR DES NUÉES à *Socrate* (*).

De prêcher notre culte aux crédules humains ,

Vois l'ineestimable avantage :

Avec quel zèle aveugle on jure entre tes mains !

Ce vieillard , à ta voix , semble oublier son âge :

Il est sous le prestige , & le coup a porté ,

Achève ; ceci veut de la célérité.

Plume l'oiseau , tandis qu'il souffre qu'on le leure.

Peut-être que plus tard ce ne seroit plus l'heure.

FIN DU SECOND ACTE.

(*) Je dis à *Socrate* ; car c'est à lui & non à Strepfiade que le Chœur s'adresse ici. Comment Madame Dacier a-t-elle pu s'y méprendre au point de traduire tout ce Chœur , contre l'esprit & l'intention manifeste d'Aristophane.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE,
SOCRATE.

STREPSIADE.

Tu sortiras d'ici, j'en jure ces Brouillards.
Va-t-en de Mégaclys ronger la colonade.

PHIDIPPIDE.

Qu'entends-je? ô l'homme à plaindre entre tous les
vieillards,

Mon pere! eh! mais, votre esprit est malade,
Par Jupiter Olympien!

STREPSIADE.

Encore Jupiter! quel délire est le tien?
Mais, dis-moi, connois-tu quelqu'homme assez crédule
Pour croire encore à Jupiter?

PHIDIPPIDE.

En quoi serois-je ridicule
De croire au Roi des Dieux, qui peut...

STREPSIADE.

Contes en l'air,

Rebut de tout être qui pense,
Et bons pour amuser la vieilleffe & l'enfance.
Revenu des préjugés vains,
Crois-moi, laisse-là ces chimères.
Viens apprendre de moi de grands, de vrais mystères;
Sur-tout, n'en fais point part au reste des humains.

PHIDIPPIDE.

J'écoute.

STREPSIADE.

Or fus, mon fils, ne viens-tu pas de dire :

Par Jupiter ?

PHIDIPPIDE.

D'accord.

STREPSIADE.

Vois, qu'il fait bons instruire.

Apprends donc qu'il n'est point de Jupiter.

PHIDIPPIDE.

Qui donc

En sa place commande au Ciel ?

STREPSIADE.

C'est... Tourbillon.

PHIDIPPIDE.

Qu'entends-je là ?

STREPSIADE.

Rien n'est plus véritable.

PHIDIPPIDE.

Qui peut vous avoir fait ce récit incroyable ?

STREPSIADE.

Socrate de Mélos (*), & l'ami Chéréphon,
Qui savent mesurer jusqu'aux pas d'une puce.

PHIDIPPIDE.

Certes ! vous êtes simple, & dénué d'astuce,
De vous laisser conduire à ces esprits troublés.

STREPSIADE.

Mon fils, observez mieux comme vous en parlez.

Songez que ces hommes si rares

De superfluités sont tellement avarés

Qu'aucun d'entr'eux jamais n'a fréquenté le bain,

Ni ne s'est parfumé, ni fait raser enfin.

Quel exemple pour vous, qui follement prodigue,

Au faste le plus vain ne mettez point de digue,

Me dévorez vivant, & voulez.... mon cher fils,

Il en est temps encor, prenez de leurs avis,

Venez me relever, j'en ai donné parole.

(*) C'est-à-dire Socrate l'impie & l'athée, par allusion à Diagoras Mélien, qui étoit un infigne Athée. Socrate n'étoit point de Mélos, mais Aristophane le feint ainsi pour lui donner un vernis d'athéisme; Socrate au reste étoit disciple d'Aristagoras, aussi de Mélos.

P H I D I P P I D E.

Eh! que peut-on d'utile apprendre à cette École?

S T R E P S I A D E.

Tout, mon fils; mûrs conseils, expédiens exquis;

Ceci n'est point une hyperbole.

Venez les entendre un moment,

Et vous conviendrez nettement,

Qu'au prix d'eux vous n'étiez qu'une cervelle folle.

Mon fils! restez, de grace; & m'attendez ici.

P H I D I P P I D E.

Mon père a le transport; c'est un fait éclairci.

Le cas est sérieux; quel parti dois-je prendre?

Que faire à sa folie? à qui la déclarer?

Le ferai-je interdire; ou bien, sans plus attendre,

Pour son enterrement dois-je tout préparer?

S T R E P S I A D E.

Me voici de retour. Que crois-tu que je tiens

De cette main?

P H I D I P P I D E.

C'est un poulet.

S T R E P S I A D E.

D'accord.

Et de cette autre main?

P H I D I P P I D E.

C'est un poulet encor.

G iv

STREPSIADE.

Quelle impéritie est la tienne,
De nommer uniformément
Deux êtres, à coup sûr, de genre différent !
Ceci c'est un poulet, celà c'est une poule.

PHIDIPPIDE.

Quoi ? sérieusement, c'est là-dessus que roule
Le grand savoir de ces Docteurs !
Quels hommes, quels géants, quels Tirans que ces Sages.

STREPSIADE.

De leurs leçons je sens les avantages,
Et j'y ferois de grands profits ;
Mais mon grand âge à ce désir s'oppose.
Quand ils parlent, je sens, j'admire chaque chose...
Puis j'oublie à l'instant tout ce qu'ils m'ont appris.

PHIDIPPIDE.

Mais vous avez chez eux oublié vos habits
De ceci le grand âge est-il aussi la cause ?

STREPSIADE.

Ces habiles Docteurs, en échange, mon fils,
M'ont donné d'utiles avis.

PHIDIPPIDE.

Mais vos souliers enfin ? Pourquoi vous en défaire ?

STREPSIADE.

Mon fils, il étoit nécessaire,

PHIDIPPIDE.

Quelle raison d'un tel excès
Nous apportez-vous là, mon père ?

STREPSIADE.

Celle (*) que donna Périclès,
Quand on lui demanda compte de sa dépense.
Allons, mon fils, un peu de complaisance.

Le parti proposé ne te paroît pas bon :

Eh ! bien, qu'importe, mon mignon,

Pour ton papa fais dans ta vie

Un petit acte de folie.

Ne fais-tu pas, dans tous les temps,

Combien je t'ai donné de preuves de tendresse ?

Tu bégayois, tu n'avois que six ans,

Quand du produit des premières assises

Je t'achetai certaines friandises

A la foire de Jupiter,

Et ce char de carton qui te rendit si fier.

PHIDIPPIDE.

Vous le voulez ; il faut bien vous complaire :
Mais croyez-moi ; ceci ne peut tourner que mal.

STREPSIADE.

Ah ! fort bien. Tu te rends aux desirs de ton père :

Va, mon plaisir est sans égal.

(*) Allusion au mot célèbre de Périclès, en rendant ses comptes : tant, pour la nécessité.

106 *LES NUÉES,*

Divin Socrate, oracle que j'honore,
Voilà, voilà mon fils; il s'est enfin rendu.

S O C R A T E.

Ton fils à l'air bien neuf, bien étranger encore
Aux nobles régions où je vis suspendu.

P H I D I P P I D E entre ses dents.

Puiffes-tu l'être un jour, & l'être en bonne forme.

S T R E P S I A D E.

Ah! mon fils! quel blasphème énorme!

S O C R A T E.

Voyez, pour souhaiter qu'un jour je sois pendu,
Quel emportement superflu,
Quelle contorsion difforme!

Comment un tel Marmot, qui ne peut sans effort
Prononcer quatre mots de suite,
Pourroit-il de Thémis éluder la poursuite,
Et prouver, au besoin, que le bon droit à tort?
Cependant sans cet art tout autre art est frivole.

C'est lui qui rend Hyperbolus si fort.
Aussi, s'est-il venu former à notre École,
Payant au poids de l'or mainte utile parole.

S T R E P S I A D E.

Faites la même grace à cet adolescent.
Je présume qu'au fond vous en serez content.

Tout enfant , s'il voyoit un vaisseau dans la rade ,
 Un char dans une promenade ,
 Il vous le dessinait au mieux.
 Il n'est écorce de grenade
 Qu'en grenouille il n'eut su transformer à vos yeux.
 Daignez donc au plutôt de lui vous faire entendre ;
 Apprenez-lui ces deux moyens fameux ,
 Et le Juste , & l'Injuste ; ou , si c'est trop prétendre ,
 Ne lui montrez que le dernier des deux.

S O C R A T E.

Et le Juste & l'Injuste à ses yeux vont paroître ;
 Qu'il choisisse. (*Il sort.*)

S T R E P S I A D E.

Avec eux je te laisse. Sur-tout ;
 Applique toi bien à connoître
 Les moyens de l'Injuste ; & par quel coup de maître
 Du Juste on peut venir à bout.



SCÈNE II.

LE JUSTE, L'INJUSTE, PHIDIPPIDE,
LE CHŒUR DES NUÉES.

LE JUSTE.

APPROCHE; c'est ici qu'il te faut comparoître,
Si ton effronterie ose aller jusques-là.

L'INJUSTE.

Volontiers. J'irai, moi, par-tout où l'on voudra,
Et saurai parvenir peut-être
A faire que de toi chacun se moquera.

LE JUSTE.

Qui, toi? qui donc es-tu?

L'INJUSTE.

Je suis un être

Qui parle, & devant toi jamais ne se taira.

LE JUSTE.

Certes! tu m'es inférieur.

L'INJUSTE.

N'importe.

Je prétends t'attaquer, & te presser de sorte,
Que ta supériorité
N'en ait pas moins la langue morte.

LE JUSTE.

D'où te vient tant d'audace & de présomption?

L'INJUSTE.

Je mets ma confiance en mon invention,
Source d'une logique & féconde & nouvelle.

LE JUSTE.

Hors quelques sots, dis, sur qui prendra-t-elle?

L'INJUSTE.

Sur tout Auditeur sage & sans prévention.

LE JUSTE.

Bientôt je saurai te confondre.

L'INJUSTE.

Eh ! comment ?

LE JUSTE.

En parlant selon droit & raison.

L'INJUSTE.

Et moi, je saurai te répondre,
Et prouver que jamais tu ne dis rien de bon ;
Que la Justice enfin n'existe que de nom.

LE JUSTE.

De l'équité tu veux nous nier l'existence.

L'INJUSTE.

Non, j'y crois, si tu peux m'indiquer son séjour.

LE JUSTE.

Chez les Dieux.

L'INJUSTE.

L'équité, chez les Dieux? c'est je pense,
 Depuis que Jupiter a mis Saturne aux fers,
 Couronnant l'Injustice aux yeux de l'univers.

LE JUSTE.

Qu'ai-je entendu? ciel! quel discours impie!
 Apportez-moi le vase où l'on se purifie.

L'INJUSTE.

Ton orgueil va décroître autant qu'il s'est accru.
 Tu n'es qu'un vieux plaideur, un jaseur incongru.

LE JUSTE.

Tu n'es que vice & qu'impudence.

L'INJUSTE.

Voilà des titres glorieux.
 Ce sont roses pour moi.

LE JUSTE

Sacrilege odieux!

L'INJUSTE.

Fort bien. Courage, ami; ton éloquence
 Me couronne de fleurs.

LE JUSTE.

Parricide!

L'INJUSTE.

Encore mieux;
Certes! ceci c'est or potable.

LE JUSTE.

Que te puiffé-je, avant, (*) verser du plomb fondu!

L'INJUSTE.

De ce dernier trait là le charme inexprimable
Ne fauroit être bien rendu,
Entre tes mains le plomb pour nous en or se change.

LE JUSTE.

Il faut en convenir, ton audace est étrange.

L'INJUSTE.

Que tout ce que tu dis sent bien la vétusté!

LE JUSTE.

Les jeunes gens, jadis de complexion saine
Se formoient dans le cirque, & fréquentoient l'arène.

(*) Il s'est glissé ici une faute de ponctuation dans routes les éditions précédentes; & cette ponctuation vicieuse avoit influé sur les traductions. On lisoit :

Sed non ante hac : verum plumbo.

Ou bien :

Non certè ante, sed plumbo.

Au lieu de :

Non, certe; ante hac sed plumbo.

Il n'y a pas à hésiter entre ces deux leçons, puisque l'une offre un sens raisonnable, & que l'autre n'en présente aucun.

Quand ce peuple saura goûter la vérité,
Il verra que c'est toi qui pervertis Athènes.

L'INJUSTE.

Si de toi l'on juge à l'habit,
Contre moi tes discours auront peu de crédit.

LE JUSTE.

Tu te vois, je l'avoue, en brillante posture.

L'INJUSTE.

(*) C'en est pas d'aujourd'hui qu'on te voit mince alluré;

(*) *Ce n'est pas d'aujourd'hui &c.* Jusqu'à présent, on faisoit dire tout cela au Juste, comme une suite des derniers mots qui précèdent; contre l'intention manifeste de l'Auteur, De sorte que l'on faisoit répondre par l'Injuste: *O Ciel! de quelle morale (ou sagesse) viens-tu de me parler!* ce qui étoit un contre-sens avéré, vu le caractère donné de ce personnage allégorique. Car puisque l'Injuste est ici l'injustice personnifiée, ce personnage ne sauroit s'indigner en entendant parler des principes de scélératesse qui formoient la morale de Pandeletus. Madame Dacier a cru éluder la difficulté en traduisant avec ironie: *O que tu me parles-là d'une grande sagesse!* Mais il est certain que l'exclamation douloureuse, *hei, miki!* ne présente point ce sens là. Il en faut dire autant des interprètes latins; ils ont traduit ici *Kai* (c'est-à-dire &) par *sed*; & cela contre toute raison, ou faute de pouvoir autrement s'entendre eux-mêmes. Il est constant qu'Aristophane a distribué le Dialogue comme il offre ici, & non comme le présentent les éditions antérieures.

Te

C O M É D I E. 113

Te souvient-il du jour où, la beface au dos,
Jouant Telephe au drame d'Euripide,
Tu débitois à tout propos
Une morale, hélas! vraiment pandeleotide.

L E J U S T E.

Quelle morale, ô ciel! m'entends-je ici prêter!
Imposteur! à ce point tu m'oses affronter.

O toi qui corromps la jeunesse,
Il te sied bien de parler de sagesse.

O quand cette cité
Rougira-t-elle enfin de t'avoir écouté?

(à *Phidippide.*)

Venez, mon fils!

L' I N J U S T E.

Laisse-là ce novice.....

Plus blazé que Saturne, & plus chauve que lui,
Qui voudroit, oute suivre, out'entendre aujourd'hui?

L E J U S T E à *Phidippide.*

Pour te tirer du précipice,
Il te faut au plutôt mes utiles leçons,
Et non ses frivoles chansons.

L' I N J U S T E.

Viens, suis moi; ce pédant, crois-moi, tombe en délire!

L E J U S T E.

Ah! malheureux! c'est fait de toi,

Tome I.

H

S'il faut que ta raison de lui prenne la loi,
 Au secours, Citoyens, car de force il l'attire.

LE CHŒUR.

Laissez-là tous les deux ces débats indécens.
 En présence du jeune Adepté,
 Vieillard, faites sonner quelque sage précepte;
 Et devant lui parlez comme au vieux temps.
 Vous, son rival, exposez, au contraire,
 Au jeune homme indécis les principes réçens
 De la morale peu sevère
 Qui vous fait tant de partisans.
 Il faut qu'il vous compare avant de bien connaître.
 Qui des deux, en ce jour, il doit choisir pour maître.

LE JUSTE.

Et bien, soit; pérorons.

L'INJUSTE.

C'est bien dit; j'en ferai.

LE CHŒUR.

Qui des deux le premier portera la parole?

L'INJUSTE.

Je consens qu'il commence; après, je répondrai.
 Et lorsque de l'antique École
 Il aura débité les centons rebartus,
 Je proposerai, moi, des dogmes moins connus;

Plus neufs, mais aussi plus utiles,
Et devant qui les siens vont paroître futiles.
S'il insiste, tant mieux; c'est-là que je l'attends:
Je vous le perce à jour de cent traits dirimens.
Sans trêve, je l'attaque & d'estoc & de taille;
Et je veux que d'ici tout confus il s'en aille.

L E C H Œ U R.

Allons, braves concurrens,
Faites assaut d'éloquence.
Sur le point de venir l'un & l'autre en présence;
Évertuez-vous bien, déployez vos talens,
Et sachons qui des deux aura la préférence.
La cause est importante; il s'agit d'un objet
Des disputes du jour l'ordinaire sujet:
Doit-on se décider pour le Juste ou l'Injuste?
Toi, dont jadis la voix auguste
Aux plus nobles vertus excitoit nos ayeux!
Harangue le premier, & prêche de ton mieux.



SCÈNE III.

LE JUSTE, LINJUSTE, PHIDIPPIDE,
LE CHŒUR.

LE JUSTE.

JE vais donc retracer l'antique discipline,
 Que parmi vous jadis je sus mettre en honneur,
 Quand les Loix en vigueur,
 Soutenoient la décence & la saine doctrine.
 Entendre seulement un jeune homme souffler,
 C'étoit un phénomène alors, peut-être unique.
 Tout enfant de la République
 Dès le matin étoit contraint d'aller
 En troupe, & de droiture, aux leçons de musique;
 Et tous étoient vêtus d'un habit très-léger,
 Quand même à pleins boisseaux on auroit vu neiger,
 Arrivés chez le maître, ils chantoient en mesure,
 Fermes de contenance, & de ton assurés,
 Et non pas les genoux ferrés.
 C'étoit ou de Pallas la redoutable armure,
 Ou les exploits des plus anciens guerriers,
 Que célébroient leurs cantiques altiers.
 Athènes alors suivoit les statuts de ses pères.
 Si de fléchir le ton quelqu'un d'eux s'avisoit,
 Ou, comme fait Phrynis, de chanter en fausset,

Un Censeur attentif par des peines sévères,
De sa faute le redressoit ;
Et vengeoit aussi-tôt de vingt coups d'étrivières
L'affront fait aux Muses guerrières.
A l'étude des autres arts
Ils apportoient mêmes égards.
L'honnêteté rigide étoit de la partie ;
Et jamais des moindres écarts
On n'accusa leur innocente vie :
Tout étoit chaste en eux , jusques à leurs regards,
Comme on savoit que sur la modestie
Peut influencer le genre d'aliment ,
On veilloit avec soin sur leur tempérament.
Toujours de leur repas la rave étoit bannie ;
L'anis & le persil aux seuls vieillards permis
Ne parurent jamais sur leur frugale table.
Ils ignoroient l'art détestable
Et les raffinemens maudits
De tout mêts étranger , de tout goût exquis.
Même dans un banquet leur sage contenance
Étoit soumise aux loix d'une austère décence.

L' I N J U S T E.

A l'ouïr, ne croiroit-on pas
Entendre parler Cécidas (*) ;

(*) Ancien Poète Dithyrambique.

Ou revoir les fêtes Bubales (*) ?
 Ces mœurs dont il fait tant d'éclats.
 Sont, à coup sûr, du temps des premières cigales (**)?

L E J U S T E .

Voilà, voilà pourtant, Citoyens, sur quel ton
 Je parlois jadis à vos pères ;
 Et c'est avec ces mœurs sévères
 Qu'ils vainquirent à Marathon.
 Mais toi, réponds. A ton École vaine
 Qu'apprend la Jeunesse d'Athènes ?
 A craindre jusqu'à l'air ; à se charger d'habits ;
 A ménager des jours par le luxe amollis ;
 A livrer à l'oubli ses nobles destinées,
 L'autre jour.... (je frémis à ce seul souvenir)
 J'aperçus aux Panathénées,
 Un de ces Adonis de vingt à trente années,
 Qui commença la danse (***) , & ne put la finir,
 Tant il étoit débile à la fleur de son âge ;
 Et tant un bouclier pesait à son courage !

(*) Très-anciennes Fêtes. On mettoit un gâteau sur une table ; on faisoit aller des bœufs tout au tour, & le bœuf qui avoit touché au gâteau étoit choisi pour le Sacrifice.

(**) La Cigale étoit le symbole de l'Afrique & des Athéniens, qui égaloient leur antiquité à celle des cigales, se disant Autokhtones, comme elles, ou engendrés de la terre.

(***) Danse militaire, où l'on dançoit armé de toutes pièces.

(*A Phidippide.*)

Choisis moi donc ; ma voix t'en presse de nouveau.
 Viens , mon enfant , apprendre à mon École
 A mépriser l'art du Barreau,
 Qui n'est plus aujourd'hui que vent & que parole ;
 A ne plus chaque jour entrer chez un baigneur ;
 A prendre les impurs & le vice en horreur.
 A rougir au seul nom d'un objet deshonnête ;
 A sentir un affront en jeune homme de cœur ;
 A te lever pour faire honneur
 A ceux dont l'âge à grisonné la tête ;
 A ne jamais causer de chagrins douloureux
 A ceux de qui tu reçus la lumière ;
 A leur porter respect & déférence entière,
 A ne souffrir en toi jamais rien de honteux ;
 A ne hanter chanteuses ni danseuses,
 De peur qu'en séduisant ton oreille & tes yeux,
 Ces Sirènes trompeuses
 Ne corrompent tes mœurs, ce bien si précieux !
 Souffre encor , mon enfant , que je te réitère
 De porter respect à ton père.
 Garde toi de jamais l'appeller Japer.
 Ne méprise point sa vieilleffe ;
 Il l'avança peut-être à former ta jeunesse :
 Ainsi , crois que ta vie est son moindre bienfait.

L' I N J U S T E.

Pour peu que sa morale & t'abuse, & te flatte,
 H iv

Mon enfant, tu feras, je te préviens du fait,
Plus sot & plus honni que le fils d'Hippocrate (*).

L E J U S T E.

N'en crois rien; tu feras du Gymnase l'honneur;
Des jeunes gens bien nés, en toi fera la fleur;
Et par-tout il faudra que ton mérite éclate.

Car ce ne sera jamais toi

Qu'on verra consumer son temps & ses paroles
Aux assises frivoles,

Comme tant de gens que je vois.

Tu vivras sans procès, & sans craindre les Lois,

Mais dès que le Printemps réparera l'année,

Alors le front orné du plus blanc calamus,

Tu te promeneras à l'ombre fortunée

Des oliviers d'Académus.

Le milax & la marjolaine

T'embaumeront de leurs parfums.

Ces planes, ces ormeaux, & l'odorante halcine

Des zéphirs épars dans la plaine

Charmeront tes loisirs qu'aucuns soins importuns

Ne mêleront d'allarme vaine.

En suivant les devoirs que ma bouche t'enjoint,

Tu te verras toujours un honnête embonpoint.

Ton lot sera d'avoir teint frais, larges épaules,

Rable fort, langue courte & discrète en paroles.

(*) Général Athénien.

Mais si tu veux agir comme font bien des gens,
Ton lot sera d'avoir l'air navré, le teint pâle;

La langue en babil sans égale;
D'être étroit à la fois d'épaules & de sens;
D'ériger en vertus toutes les vilénies;
Et de te voir enfin plus couvert d'infamies,
Plus honni, plus confus,
Que ne l'est même Antimachus.

L E C H Œ U R.

O morale divine & féconde en merveilles!
O Juste! ton discours a charmé nos oreilles.

Sans doute tu parlois ainsi
Aux Ages vertueux, honte de celui-ci.
Et toi dont la Muse orgueilleuse
Étale une éloquence & subtile & trompeuse,
Ne dis rien que de neuf, prends de nouveaux efforts;
Car ton généreux adversaire!
Vient de faire briller une éloquence austère,
Qu'on ne peut terrasser qu'avec de grands efforts;
Et si dans ce combat Minerve a du pire,
Tu vas nous apprêter à rire.

L' I N J U S T E.

Depuis long-temps ma bile est entrée en ferveur,
Depuis long-temps je bouillois de colère,
Impatient dans ma fureur
De démontrer tout le contraire
De ce qu'a dit ce Harangueur.

122. *L E S N U É E S,*

On m'appelle l'Injuste, & je m'en fais honneur;
Car du Juste je suis en tout point l'antithèse.
Ainsi donc à bon droit je ne fais quel Rhéteur
M'affubla de ce nom, qui me rendit fort aise.
En effet, ce fut moi dont le courage altier

Contredit le premier

La Morale, les Loix, la Justice en personne.
C'est sans doute un exploit dont l'Univers s'étonne,

Et digne du plus beau laurier,

De deux partis, d'avoir choisi le pire,

Et d'avoir fait si bien qu'encor chacun m'admire.

O toi, jeune homme! observe à ce propos

Ce que le Juste osera me répondre,

Et comment je vais le confondre.

(*au Juste.*)

Quelle raison as-tu de blâmer les bains chauds?

L E J U S T E.

C'est qu'ils sont dangereux, c'est qu'ils énervent l'homme.

L' I N J U S T E.

(*à Phidippide.*)

Fort bien. Je consens qu'on m'affomme

(*au Juste.*)

S'il échappe à ce trait. Dis-moi; des demi-Dieux,

De tous les fils enfin du Souverain des Cieux,

Quel fut, à ton avis, le plus vaillant?

C O M É D I E.

123

L E J U S T E.

Alcide,

Dont l'Univers entier raconte les exploits.

L' I N J U S T E.

En quel livre as-tu vu qu'il prenoit des bains froids (*) ?
Fut-il jamais pourtant guerrier plus intrépide ?

L E J U S T E.

Ah ! voilà des raisons de tous nos événements ;
Raisons qui font qu'ici les bains sont fréquentés,
Tandis que la Palestre est vuide.

L' I N J U S T E.

Passons. Autre injustice en toi :
Tu blâmes l'éloquence ; & moi,
J'en veux faire l'apologie ;
Car lorsque de Nestor , Homere , grave Auteur ,
Fait un si grand Orateur ,
Crois-tu que ce soit raillerie.
Tu ne veux pas que les talens
De l'oisive adolescence
Se tournent vers l'éloquence ;
Mais à quoi pourroit-elle employer mieux son temps ?

(*) Allusion aux bains chauds, ou étuves consacrées à Hercule , & dont tant d'Auteurs font mention. Le Roi Jugurtha , jetté en prison à Rome , sous les Thermes de ce Dieu , s'écria : *O Hercule ! que tes étuves sont froides !* (Voyez Plutarque , vie de Marius).

Or voici bien autre sentence :

Tu veux que la jeunesse ait de la tempérance ;

Mais quel bien as-tu jamais vu

Être la récompense

De ceux dont la constance

A pratiqué cette vertu ?

L E J U S T E.

Quel bien ? n'a-t-on pas vu Pelée,

Des Dieux, pour ce sujet, recevoir une épée.

L' I N J U S T E.

Une épée ! ah ! le beau présent !

Parle, une telle récompense

Peut-elle entrer en concurrence

Avec tout l'or qu'Hyperbolus

Gagna dans son métier, par des vols très connus ?

L E J U S T E.

Mais Pelée épousa la fille de Nérée....

L' I N J U S T E.

Oui, qui ne tarda point d'en être séparée.

Elle lui reprochait de trop froides vertus :

Et de ce chaste époux l'ardeur si tempérée

Déplut mortellement à la bru d'Æacus.

(à *Phidippide.*)

Laisse donc ce vieux fou, qui veut trancher du Sage,

Que te reviendrait-il de ses dogmes chagrins !

De combien de plaisirs ils ôteroient l'usage !

Plus de maîtresse en ville, & d'amours clandestins,
Plus de jeux, plus de ris, plus d'intrigue au village,

Et plus de soupers libertins

Avec jeunes gens de ton âge.

Est-ce là vivre ? & voudrois-tu

A ce prix, mon enfant, pratiquer la vertu ?

Passons aux crises naturelles

Où tu peux un jour te trouver.

On est jeune ; parfois on fait la cour aux Belles ;

Parfois on est bien reçu d'elles,

Et parfois un mari peut le désapprouver.

Malheur à qui se laisse prendre

En pareil cas par un jaloux !

Pour échapper à son courroux

Pour éluder la Loi contraire à cet esclandre ;

Il faut une éloquence à l'abri des grands coups....

Avec moi tu n'as rien à craindre

A mon École instruit, tu diras hardiment

Qu'un tel délit est de ceux qu'il faut plaindre ;

Qu'aimer, c'est délirer ; qu'un si doux sentiment

Maîtrise notre jugement ;

Qu'à soupirer l'amour a su contraindre

Jusqu'au grand Jupiter le Souverain des Cieux ;

Et que mal aisément l'homme pourrait éteindre

Un feu qui consume les Dieux.

L E J U S T E.

Mais si malgré cette éloquence exquise,

126 *L E S N U É E S ,*

Usant de tous ses droits, l'époux le raphanise,
Voilà ton beau client par-tout timpanisé.

L' I N J U S T E.

Eh! bien? le gros malheur d'être raphanisé!

L E J U S T E.

Qui pourroit se montrer après cette infamie?

L' I N J U S T E.

(à part.)

Qui? réponds à ceci... Qu'il sera confondu!

L E J U S T E.

Je répondrai; sans quoi, je me tiens pour battu.

L' I N J U S T E.

Or donc, cette tache ennemie

Penses-tu que nos Orateurs

En aient quelquefois eû leur part?

L E J U S T E.

Vingt fois, pour une.

L' I N J U S T E.

Et nos Acteurs? & nos Auteurs?

L E J U S T E.

Cent fois, peut-être.

L' I N J U S T E.

Et ces Messieurs les Sénateurs,

Dont l'air si grave impose à la Commune?

COMÉDIE.

127

LE JUSTE.

Plus souvent même encor.

L'INJUSTE.

Passons aux Spectateurs :

Vois-tu de ces gens-là, parmi leur assemblée ?

LE JUSTE.

J'en vois tant que ma vue en est presque troublée.

Celui-ci, celui-là, cet autre Jouvenceau

A blonde & flottante crinière...

L'INJUSTE.

Eh ! bien ?

LE JUSTE.

Je fors confus.

L'INJUSTE.

Ma victoire est entière.

Vous par qui j'ai vaincu, recevez mon manteau.

Messieurs de ces gens-là ! par grace singulière,

Si j'ai parlé selon vos goûts,

Un peu de place parmi vous.



SCÈNE IV.

SOCRATE, STREPSIADE, PHIDIPPIDE,
LE CHŒUR.

SOCRATE *à Strepfiade.*

En! bien? que réfous-tu? veux-tu toi-même apprendre
Où charges-tu ton fils de nous venir entendre.

STREPSIADE.

Je le mets sous votre leçon,
Formez-le, & le dressez dans la bonne façon.
Des deux côtés par vous que sa langue affilée
Deviene un glaive à deux tranchans,
Dont l'un serve aux procès courans,
L'autre coupe le nœud d'une affaire embrouillée.

S O C R A T E.

Il suffit; j'en veux faire un sophiste parfait.

PHIDIPPIDE.

Je pourrai bien, plutôt, sortir de cette École
Tout nud, tout pâle, & tout défait.

(*à son pere.*)

(*) Allez donc; mais sachez que cette action folle
Ne peut que vous causer, quelque jour, du regret.

(*) Madame Dacier met mal-à-propos ces deux derniers vers dans la bouche du Chœur. Frischlin, édition d'Amster-

LE CHŒUR

LE CHŒUR DES NUÉES.

Nous voulons vous apprendre, honorable assemblée,
 Quels biens vous recevrez de nous,
 Si d'applaudiffemens cette piece est comblée.
 Etes-vous Laboureurs ? vous trouverez bien doux
 Que pour vous il pleuve d'emblée,
 Quand les autres jamais n'en auront qu'après vous.
 Bacchus fait-il votre richesse ?
 Sur vos coteaux nous veillerons fans cesse,
 Leur versant nos bienfaits, mais ni trop, ni trop peu.
 Que si quelqu'un de vous osoit se faire un jeu
 Des Divinités de Socrate,
 Qu'il apprenne à quel point notre vengeance éclatte.
 Vainement de sa vigne attendroit-il du vin,
 Ou de ses champs le moindre grain :
 Vignes, champs, oliviers, sentiroient notre rage.
 Ce seroit chaque jour quelque nouvel orage.
 Il ne seroit pas même à l'abri sous ses toits,
 Où la grêle seroit ravage,
 Et la nuit de son mariage,

dam par Ravestein, en fait autant ; ainsi que Kuster, dans son édition si vantée. Le Traducteur latin, Andreas Divus, dans son édition de Balle 1552, n'a pas commis la même faute : or, ce qui y aura donné lieu dans l'origine, c'est probablement que, quelque Copiste peu attentif, aura pris le mot *vade*, qui commence le premier de ces deux vers, pour le mot *chorus*.

130 *LES NUÉES,*

Nous rassemblant de mille endroits,
On nous verroit de la voûte suprême
Jusques dans son lit même
Fondre toutes à la fois.

Tant de malheurs enfin assiégeroient sa vie,
Qu'aux Egyptiens même il porteroit envie,
Et se repentiroit d'avoir sifflé le Chœur,
Dont Aristophane est l'Auteur.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



 ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

STREPSIADE *seul.*

L'INSTANT vient; à le fuir vainement je m'applique;
 Nous sommes au vingt-six du mois.
 Vingt-six, vingt-sept, vingt-huit, vingt-neuf... moment
 critique!

O Lune vieille & neuve, & maudite à la fois!

Tous ceux, hélas! à qui je dois

Me font la menace unanime

De configner les frais, & d'user de leurs droits:

Eh! doucement, Messieurs! quel transport vous anime!

(Leur ai-je dit) *Accordez-moi du tems.*

Vous mon voisin, dont les mœurs sont honnêtes,

Donnez-moi du répit jusqu'aux premières Fêtes.

Quant à vous que chacun fait des plus opulens,

Et qui d'obliger faites gloire,

Faites une œuvre méritoire:

Remettez-moi ces deux talens.

Néant. A mes discours ces honorables gens,

Ou répondent par une injure,

Ou me font la menace dure

De me traîner en jugement.

Eh ! bien, soit ; nous irons. J'affronte Thémis même ;

Pourvu que Phidippide ait appris comme il faut

L'art de parler , je dis cet art suprême

Que Socrate enseigne là-haut.

Sachons cela ; frappons.

SCÈNE II.

SOCRATE, STREPSIADE.

SOCRATE *avec gravité.*

BON jour !

STREPSIADE.

Eh ! bon jour , Maître !

Permettez-moi de reconnoître

Par ce sac de froment tous vos soins généreux.

Eh ! bien ? mon fils mord-t il à votre Rétorique ?

SOCRATE.

Il en peut, au besoin , donner leçon publique ;

J'en ai fait un Docteur.

STREPSIADE.

Ah ! vous comblez mes vœux ;

O grand art de l'Injuste ! Art précieux , unique !

S O C R A T E.

Oui , tu devrois des millions
Sans qu'on pût t'obliger à payer un darique.

S T R E P S I A D E.

Qui retiendrait ici ses acclamations!
Vivat ! vivat ! ... Et vous , Prêteurs à voix si haute ,
Qui tant me menaciez , me ferriez de si près ,
Tout est perdu pour vous : principal de vos prêts ,
Intérêts , intérêts des intérêts , tout faute.
Allez-vous pendre tous , avec vos beaux arrêts.

Je ne crains plus votre fureur perfide :
On vient d'endoctriner mon cher fils Phidippide ;
La terreur de mes ennemis ,
L'Oracle du Barreau , l'Avocat de son père ,
C'est à lui désormais que vous aurez affaire.

Divin Socrate , ah ! faites-le-moi voir.
O mon fils ! toi dans qui brille un si grand savoir ,
Viens remplir au plutôt ma juste impatience.
Arrive , grand Docteur !

S O C R A T E.

Le voici qui s'avance.

S T R E P S I A D E.

En croirai-je mes yeux ? Est-ce lui que je voi ?

S O C R A T E.

Je rentre & le laisse avec toi.

SCÈNE III.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE.

STREPSIADE.

MON fils, embrasse-moi. Ceteint blême m'enchanté.

Voilà le front d'un Parjure avéré,

Qui d'un ton assuré

Saura nier un prêt, sans que rien l'épouvante :

A profit de Socrate il a mis les leçons,

Ce sont là les bonnes façons,

Voilà le vrai vernis Attique.

Eh ! bien ? qu'est-ce ? est-il créancier

Dont tu craignes la rhétorique ?

Ou plutôt, n'est-tu pas homme à le défier ?

En est-il, que cet art, habile à tout nier,

Ne mette à l'instant sans réplique ?

Avise donc, mon fils. Toi seul m'avois perdu,

Et par toi seul l'espoir aujourd'hui m'est rendu.

PHIDIPPIDE.

Mon père, eh ! quelle crainte encor vous importune ?

Ouvrez-vous à moi sans détour.

STREPSIADE.

Je crains, hélas ! ce maudit jour

De l'ancienne & nouvelle Lune.

PHIDIPPIDE.

Avant d'appréhender, raisonnez un peu mieux.
Est-ce qu'un jour peut-être à la fois neuf & vieux?

STREPSIADE.

Ils doivent cependant, mon fils, ce jour-là même
Consigner.....

PHIDIPPIDE.

De leur part c'est duperie extrême.
Ils perdront leur argent, car je prouve contre eux
Que jamais un jour seul n'en saurait faire deux.

STREPSIADE.

Rends-moi sensible un tel problème.

PHIDIPPIDE.

Pensez-vous que l'on pût prétendre avec raison
Qu'une femme à la fois est vieille & jeune?

STREPSIADE.

Bon.

Mais de la Loi, mon fils, si telle est la formule?

PHIDIPPIDE.

Mon père, je vous dis que votre crainte est nulle.
C'est la Loi, dites-vous? & si je prouve moi
Qu'on interprète mal le sens de cette Loi?

STREPSIADE.

Comment?

PHIDIPPIDE.

Si je fais voir que le Légiste antique,
 Que Solon, qui sans doute aimoit le peuple Attique,
 Voulut d'un double terme aider un Délinquant ?
 Qu'il entendoit que tout Créancier poursuivant
 Consignât pour sa plainte au dernier de la Lune ;
 Et qu'au premier du mois suivant
 Commencât, de rigueur, la contrainte importune ;
 Afin que pendant le pauvre Débiteur,
 Averti par le Demandeur,
 Pût le mieux qu'il pourroit parer son infortune.

STREPSIADE.

Mais, cher Phidippide, en ce cas
 Pourquoi nos Magistrats
 Font-ils consigner dès la veille (*) ?

PHIDIPPIDE.

Que cet abus ait lieu, je n'y vois pas merveille.
 Il est certains gourmands qui le jour d'un repas
 Même avant le dîner s'en vont goûter aux plats,
 Nos Juges, que de l'or toujours la soif éveille,
 En font autant,..... Pauvres Athéniens !
 C'est ainsi qu'on vous mène, ah ! si ces entretiens
 Pouvoient à notre exemple un jour vous rendre sages !
 Mais vous voyez si peu vos avantages,

(*) Dès la veille du jour prescrit par la Loi pour consigner.

Vous entendez si mal vos droits,
 Vous êtes si bridés, & si moutons parfois!

S T R E P S I A D E.

Mon cher fils , c'est bien leur affaire :
 Souche est le Peuple , & souche il convient le laisser,
 Songeons à jouir , nous , de notre sort prospère.
 Je prétens chanter , rire , & peu s'en faut , danser.

Quels complimens on va me faire!

» Vous êtes , Strepfiade , un homme de grand sens.

» Et votre fils ! que de talens

» Cet Orateur déploie à l'Audience !

» Quel fond d'esprit ! quelle éloquence !

» C'est la lumière du Barreau. . . »

Suis-moi ; régalons-nous d'un pâté de perdreau.

S C È N E I V.

P A S I A S , *Créancier* , U N T É M O I N .

P A S I A S ,

Q uoi ? perdre ainsi mon bien ! ce seroit trop de honte.
 Depuis assez long-tems Strepfiade m'en conte ;
 Mais je vais consigner ; & j'aurois dû plutôt
 Prendre ce parti-là , puisqu'enfin il le faut.
 Ceci va nous brouiller ; je le sens ; mais qu'y faire ?
 Certes ! perdre mon prêt seroit la pire affaire.

J'apperçois un Témoin ; bon , j'en profiterai.
 Il ne sera pas dit , j'en donne ma parole ,
 Que Pafias aura souffert de gré
 La perte d'une seule obole.
 Si ce cas étrange arrivoit
 Sans doute toute Athene au doigt me montreroit.
 (*au Témoin.*)
 Votre présence ici m'importe , camarade !
 Et je veux , devant vous , parler à Strepsiade.

S C È N E V.

PASIAS, UN TÉMOIN, STREPSIADE.

STREPSIADE *brusquement.*

QUI vous amène ? & quel est votre objet ?

P A S I A S.

Pardon si je vous importune ,
 Pour vous signifier sans le moindre détour
 Que pour argent prêté je vous assigne au jour
 De l'ancienne & nouvelle Lune.

STREPSIADE *au Témoin.*

O vous qui l'entendez , à témoin je vous prens
 Du tour , de l'injustice insigne ,
 Que me fait Pafias.

C O M É D I E.

139

P A S I A S.

Comment donc ?

STREPSIADE.

Il m'assigne

A comparoître en même tems

En deux jours différens.

Mais , m'assigner , pourquoi ?

P A S I A S.

C'est pour ces douze mines

Dont vous savez fort bien qu'à très-sobre intérêt

Depuis long-tems je vous fis prêt ,

C'étoit pour acheter , je pense , deux poulines....

STREPSIADE,

(*au Témoin.*) (*à Pafias.*)

C'est où je l'attendois. Il est très-avéré ,

Et c'est un fait ici connu de tout le monde ,

Que je fuis les chevaux une lieue à la ronde ,

Et que rien à ce point de moi n'est abhorré.

P A S I A S.

Vous juriez cependant alors de bonne grace

Que vous me payeriez très-ponctuellement.

STREPSIADE.

Pour emprunter , peut-être ai-je fait un serment :

Mais j'ignorois alors la ressource efficace

D'une logique propre à vider un procès,
Art tout neuf, où mon fils a fait de grands progrès.

P A S I A S.

L'art dont ce fils a fait une étude parfaite,
Vous dispensera-t-il de payer votre dette ?

STREPSIADE.

Mais j'y compte très-fermement :
Sans quoi de sa science
Que me reviendrait-il ?

P A S I A S.

Oh ! je perds patience.
Si la Loi vous prend à serment,
A l'expiration précise de la Lune,
Vous aurez bien le front de jurer hardiment,
Par les grands Dieux, qu'à tort je viens en jugement,
Que ma créance, enfin, n'en est pas une ?

STREPSIADE *au Témoin.*

Par les grands Dieux sachons d'abord ce qu'il entend.

P A S I A S.

Jupiter, Mercure, Neptune....

STREPSIADE.

Jupiter, oui, fort bien. Oh ! j'y suis à présent.
Je jurerai, mon cher, avec pleine assurance ;
Et si je ne le fais, je veux être amendé.

P A S I A S.

Je n'ai jamais vu , certe , une telle impudence.

STREPSIADE.

De quelque fièvre chaude est-il donc possédé ?

P A S I A S.

Eh ! quoi ? vous me raillez encore ?

STREPSIADE.

Hola, quelqu'un ! cherchez quelques grains d'ellébore.

P A S I A S.

Il poursuit !

STREPSIADE.

Son mal croît... Mettez , pour faire mieux,
Mettez le picotin , & tironz-le d'affaire.

P A S I A S.

Je jure Jupiter & les autres grands Dieux
Que vous serez puni d'un trait si téméraire.

STREPSIADE.

De ces Divinités dont vous meublez les Cieux ,
Les noms sont controuvés , l'existence est chimère.
Elles feront bientôt le jouet du vulgaire.

P A S I A S.

Et la foudre en éclats ne tombe pas sur lui !
Mais venons à mon fait. Voulez-vous aujourd'hui
Ou ne voulez-vous pas me payer cette somme ?

STREPSIADE.

Attendez un instant , tenez-vous-là , cher homme !
Je vous rendrai bon compte , & suis à vous soudain.

PASIAS , *au Témoin.*

Selon vous , quel est son dessein ?

LE TÉMOIN.

Moi ? j'ai l'opinion sincère
Qu'il est allé chercher de quoi vous satisfaire.

STREPSIADE *tenant une bourse.*

Répondez. Ceci , qu'est-ce ?

PASIAS.

Une bourse.

STREPSIADE.

Fort bien.

De quelle peau ?

PASIAS *l'examinant.*

De peau de chien.

STREPSIADE *remettant la bourse dans sa poche.*

Vous n'aurez point ma bourse ; elle est de peau de chienne.

PASIAS.

Mais au *débet* , je crois , telle erreur ne fait rien.

STREPSIADE.

Prendre une chienne pour un chien !

P A S I A S.

A cela près, il faut que mon fond me revienne.

S T R E P S I A D E.

Certes, je suis trop sage & trop bon citoyen
Pour confier de l'or, un si précieux bien,
A qui pour peau de chien, achette peau de chienne

P A S I A S.

Est-ce ainsi que vous me payez?

S T R E P S I A D E.

Sortez soudain d'ici, bonhomme; ou je vous chasse.

P A S I A S.

Oui, je fors; mais les frais vont être consignés,
Ou que j'expire sur la place.

S T R E P S I A D E *au Témoin.*

Après lui courez vite, & retenez-le bien.
Dites-lui qu'il perdrait ses frais avec sa somme.
Épargnons, après tout, ce dommage au pauvre homme,
Qui ne sait distinguer une chienne d'un chien.



SCÈNE V.

AMYNIAS, *Créancier*, STREPSIADE,
UN TÉMOIN.

A M Y N I A S.

MALHEUREUX que je suis ! ah ! comble d'infortune !

STREPSIADE.

Qui fait entendre ici cette plainte importune ?

On le prendroit, à ces sanglots confus,

Pour un des Dieux (*) de Carcinus.

Qui donc es-tu ?

A M Y N I A S.

L'homme, de la nature,

Le plus infortuné, le plus désespéré....

STREPSIADE.

Que le Ciel sur toi seul épuise un tel augure.

A M Y N I A S.

Je suis perdu, moulu, ruiné, déchiré,

Un Mortel accablé de peine,

Mon char en mille éclats s'est brisé dans l'arène,

(*) Il se moque du Poëte Carcinus, qui introduisoit en scène des Dieux qui pleuroient & se lamentoient.

Mes chevaux sont fourbus.... *m'en prendrai-je à Pallas,*
Ou bien à la fortune? hélas ()!*

STREPSIADE.

Tlépoleme jadis t'auroit fait quelque injure?

A M Y N I A S.

Ah! bien loin d'insulter au revers que j'endure,
 Remboursez-moi l'argent par mes mains avancé
 A Phidippide l'an passé.

Ce vous est vrai devoir en cette conjoncture.

STREPSIADE.

Quel argent redemandes-tu?

A M Y N I A S.

Celui que j'ai prêté, qui ne m'est point rendu.

STREPSIADE.

Tes affaires vont mal, à ce que j'envisage.

A M Y N I A S.

Oui, je dois vous faire pitié.

Mon char & mes chevaux m'ont fait un grand dommage:
 Peut-être pour toujours je suis estropié.

(*) Ces paroles sont empruntées d'une Tragédie du Poëte Xenoclès, où Alcène se plaint de son malheur, de ce que Télépoleme a tué Lycinius; ce qui donne occasion à Strepsiade qui reconnoît cette exclamation d'Alcène, *m'en prendrai-je à Pallas, &c.* de demander à Amyntas quel mal il a reçu de Télépoleme.

STREPSIADE.

Char! chevaux! lui? jamais il n'en vit qu'en peinture!
Ce rustre assurément de son âne est tombé,

 Tout le reste est vision pure.

Le vrai, dans son récit, de fable est absorbé.

A M Y N I A S.

Et mon argent prêté, n'est-ce aussi qu'imposture?

STREPSIADE.

 Va, tu n'es pas dans ton bon sens.

A M Y N I A S.

Certes, votre sentence est dure & déréglée.

STREPSIADE.

Je ne dis rien de trop; mille bons argumens
Prouvent que ta cervelle est aujourd'hui troublée.

A M Y N I A S.

D'un fait plus sûr encor soyez donc prévenu,
C'est que si mon argent, ce soir, ne m'est rendu,
Vous serez assigné, j'en atteste Mercure.

STREPSIADE.

 Dis-moi; lorsque par aventure
Il survient une pluye, est-ce de nouvelle eau (*)

(*) Strepfiade tend ici un piège à Amyrias, car si ce dernier répondoit *c'est de l'eau nouvelle*; Strepfiade lui diroit:

Que Jupiter ainsi nous verse à plein tonneau ?
 Ou crois-tu que ce soit la même
 Que le brûlant Soleil a pompée au matin ?

A M Y N I A S.

N'entendant rien à tel problème
 De le résoudre ici je n'ai pas le dessein.

S T R E P S I A D E.

Mais étant l'ignorance même,
 A ce que l'on peut voir ; qu'as-tu besoin d'argent ?
 Bêche la terre , & vis content.

A M Y N I A S.

Écoutez-moi. Si quelque pénurie
 Vous rend le principal trop dût à me payer ;
 Payez-moi l'intérêt.

S T R E P S I A D E *à part.*

O le franc usurier !
 L'intérêt ! quelle bête est-ce là ? je te prie.

imite Jupiter qui au lieu de reprendre ses bienfaits en verse toujours de nouveaux ; si au contraire Arynias répondoit c'est la même eau, Strepsiade lui diroit ; Jupiter seul a droit de reprendre ses bienfaits, & ce n'est pas à toi à t'autoriser de son exemple. La simplicité & la mauvaise humeur d'Arynias le sauvent de cette embûche ; mais il tombe bientôt dans une autre.

A M Y N I A S.

C'est le fruit annuel, ou le gain journalier,
 Que tire une honnête industrie,
 D'une somme d'argent placée à tel denier.

S T R E P S I A D E.

Réponds : crois-tu la mer aujourd'hui plus enflée
 Qu'elle n'étoit au têmes jadis ?

A M Y N I A S.

Non, certes ! si c'étoit, ce seroit bien tant pis.
 Le monde périroit.

S T R E P S I A D E.

O tête mal meublée !

La mer depuis mille ans se contient dans ses bords ;
 Et toi, tu veux grossir & renfler tes trésors !
 Je n'y tiens plus. Samphore (*) ! apporte la houffine,
 Applique, applique fort.

A M Y N I A S.

Hai ! hai ! on m'assassine.

U N T É M O I N *d* *Strepfiade*.

Contre vous je témoignerai.

(*) C'est le nom d'un Esclave de Strepfiade. *Samphoras* désigne un esclave marqué d'un *San* ou *Sigma*.

STREPSIADE à *Amyntas qui fuit.*

Reviens encore ici, va, je te dresserai.
Avec ses courriers, son carrosse!
Va-t-en à la mal'heure, absurde & lourde roffe!

LE CHŒUR DES NUÉES.

(*) Que le cœur de l'homme est pervers!
Ce vieillard ne cherche à s'instruire
Que pour braver Thémis par cent moyens divers.
Il se fait Docte, & c'est pour frauder & pour nuire.
Mais il se flatte en vain : ceci ne peut produire
A cet homme insensé que revers sur revers.
Il a voulu que Phidippide
Apprît l'art dangereux, la méthode perfide,
De faire injure à tous les droits,
Et de braver toutes les Loix. . .

(*) Il est évident que le Chœur des Nuées ne pourroit débiter cette morale sans déposer le caractère que le Poëte lui a donné : ce qui me porte à croire que le Chœur dans cette Pièce étoit, comme je l'ai déjà dit, partagé en deux bandes, dont l'une représentoit des Nuées, & dont l'autre constituoit le Chœur Vertueux, le Chœur Dramatique proprement dit, celui dont Horace disoit :

*Ille bonis faveatque & concilietur amicis
Et regat iratos, & amet pacare tumentes
. Deosque precetur, & orat
Ut redeat miseris, abeat fortuna superbis.*

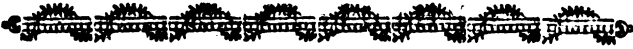
Art Poët.

150 *LES NUÉES.*

Voici ce beau diseur. Je prévois que son père
Qui l'écoutant parler, tantôt s'extaisoit,
Avant la fin du jour changera de souhait;
Et que s'il fait des vœux pour ce fils téméraire,
Ce fera de le voir muet.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

STREPSIADE, PHIDIPPIDE.

STREPSIADE.

Au meurtre! au meurtre! on m'assomme, on metue.

A moi, parens, amis, voisins de tous états.

J'ai l'œil meurtri, j'ai la tête fendue.

Quoi? scélérat! tu bats ton père!

PHIDIPPIDE.

Oui, je vous bats.

STREPSIADE.

Vous l'entendez; il l'ose avouer, le perfide!

PHIDIPPIDE.

Sans contredit.

STREPSIADE.

Assassin! parricide!

Gibier de corbeaux!

PHIDIPPIDE.

Bon ! répétez, s'il vous plaît ;
Rien tant que ces noms-là ne charme mon oreille.

STREPSIADE.

Impur !

PHIDIPPIDE.

Ceci, c'est baume ; ajoutez à souhait.

STREPSIADE.

Tu bats l'auteur de tes jours.

PHIDIPPIDE.

La merveille ?

J'atteste Jupiter que j'ai fait sagement.

STREPSIADE.

Tu prétendrais prouver, infâme garnement !
Qu'un fils a droit de battre un père ?

PHIDIPPIDE.

De vous le démontrer, oui, je fais mon affaire.

STREPSIADE.

Et tu crois en venir à bout ?

PHIDIPPIDE.

Assurément :

Et ce sera pour moi l'histoire d'un moment.
Des deux moyens de Droit que Socrate propose,
Le quel prétendez-vous que j'emploie à ma cause ?

Le Juste ou son rival?
Voyez ; car le choix m'est égal.

S T R E P S I A D E.

Quand j'er'ai mis à cette étude, traître !
C'étoit pour t'instruire à connoître
Le fort & le foible des Loix :
Qu'ai-je fait, malheureux ! si cette même École
Apprend l'art de prouver par diserte parole
Qu'un fils peut battre un père, & qu'égaux sont leurs droits ?

P H I D I P P I D E.

Tenez ; plaidons la cause en forme ;
Nous saurons si le cas énorme
Dont vous vous plaignez tant, est juste ou n'est point.

S T R E P S I A D E.

Parbleu ! je veux avoir le cœur net sur ce point.

L E C H Œ U R D E S N U É E S.

Or c'est à toi Docteur sexagénaire,
De voir comment tu pourras faire
Pour mettre à la raison ton fils.
Il faut qu'un juste espoir l'amorce,
Et qu'il se sente bien en force,
Pour te faire de tels défis.
Mais conte nous par quels conflicts
A commencé ce grand divorce.

STREPSIADE.

Le voici; nos débats sont nés d'une chanson,
Vers la fin du souper j'ai dit à Phidippide:
Prends ton luth pour chanter l'ode de Simonide

Sur la conquête de Jason.

A cela, mon fils me répond:

Parlons de boire, à table, & non pas de cantiques.

Laissons les fadaïses lyriques

Aux revendeuses de froment.

Il refuse; j'insiste; il s'emporte....

PHIDIPPIDE.

Oui, vraiment.

Quoi? vouloir me contraindre, un jour qu'on se régale,

A chanter comme une cigale.

STREPSIADE.

Vous l'entendez; il convient du méfait.

Ajoutez qu'il m'a dit: *fi! votre Simonide*

N'est qu'un rapsodiste insipide.

Qui retiendrait sa bile?... & pourtant je l'ai fait,

De myrte avec douceur j'ai couronné sa tête,

En lui faisant cette requête:

Mon cher fils! ah! du moins chante un hymne de choix

Du grand Poète Eschyle..... Alors levant la voix,

Eschyle est le premier, a-t-il dit, des Poètes,

Sil faut donner la palme à des écarts sans loix,

A l'absurde fracas des folles épithetes,

Au style toujours dur, ou guindé sur les toits.

Je me sentoîs suffoquer de colère.
 Mais voulant bien encor me contraindre à ses yeux,
Eh ! bien , dis-je , pour faire mieux ,
D'un Poète célèbre entre tous ceux d'Athène ,
D'un chef-d'œuvre à ton goût, chante un passage exquis.
 J'avois fini ces mots à peine ,
 Qu'au même instant mon fils
 Prend sa lyre, & m'entonne un Drame (*) d'Euripide,
 Où le frère , ah ! peut-on l'avouer sans pudeur ?
 Où le frère épouse sa sœur.
 Je n'y tiens plus alors ; ma colère sans bride ,
 S'exhale contre Phidippide.
 Je lui donne aussi-tôt cent malédictions.
 Lui qu'aujourd'hui rien n'intimide ,
 Contre moi se déchaîne en imprécations ,
 Bref; nous pouffons si loin tous les deux cette guerre,
 Qu'il me saute au collet , me bat , me foule à terre.

P H I D I P P I D E.

Ah ! ah ! direz-vous à présent
 Qu'Euripide n'est pas un Poète excellent ?

S T R E P S I A D E.

Que dis-tu là ?... Oui, mais, pour peu que je conteste,
 C'est fait de moi ; je crains de recevoir mon reste.

(*) La Tragédie d'Éole où Macarée porte violence à Canace sa sœur utérine. Ce Drame d'Euripide est perdu.

PHIDIPPIDE.

Vous dites vrai , mon Père , & prévoyez le cas.

STREPSIADE.

Quoi ? fils ingrat ! ne te souvient-il pas

Combien dans ton enfance

Je te marquai de complaisance ,

Combien pour toi j'avois de soins ?

Je prévoyois , prévenois tes besoins (*).

Et dans ce jour , pour récompense ,

Tu me bats & me fais sentir ta violence.

L E C H Œ U R.

Certe , il n'est point de jeunes gens

Dont le cœur ne tressaille ici d'impatience.

Car si ce beau Mignon , par discours éloquens

Pouvoit prouver ce qu'il avance :

Que jeunesse a le droit de battre ses Parens ,

O Vieillards ! de votre existence

Je ne donnerois pas deux drakhmes seulement.

Toi donc , nouveau Profès en étrange doctrine ,

Si tu veux en parer la prochaine ruine ,

Efforce-toi de faire voir

Que tu n'as pas promis par-delà ton pouvoir.

(*) Je supprime les détails un peu grossiers pour notre Age , dans lesquels entre ici Aristophane. On en trouve à peu près de semblables dans les reproches que Phoenix fait à l'implacable Achille , chez Homère.

P H I D I P P I D E.

O douceur difficile à rendre !
 Délices inouis d'apprendre
 Ce que d'autres ne savent point ;
 Et de faire à Thémis la nargue , de tout point !
 Comme à l'étude un esprit s'orne !
 Tant que je m'occupai de chevaux & de chars ,
 Je ne fus guères moins stupide que la borne
 Où se fixoient tous mes regards.
 Et je n'aurois pas pû de suite
 Proférer six mots seulement ,
 Sans pécher quatre fois contre le jugement.
 Mais depuis que Socrate a changé ma conduite ,
 Depuis que du grand Art il m'a dit le Secret ,
 Pour mon esprit il n'est plus rien d'abstrait.
 Le Dogme le plus téméraire
 Ne me paroît plus indiscret :
 Et j'espère prouver , sans réplique , à mon père ,
 Que pour le battre je suis fait.

S T R E P S I A D E.

Recommence plutôt ton premier train de vie.
 Râe Jupiter ! Il vaut encore mieux pour nous
 Te passer ta Chevalerie ,
 Que d'endurer ainsi tes coups.

P H I D I P P I D E.

Vous vous écarterez de la thèse.

Moi, j'y reviens, ne vous déplaîse.
Lorsque j'étois enfant, ne me battiez-vous pas ?

STREPSIADE.

Oui, je l'ai fait en père sage,
Et qui vouloit ton avantage.

PHIDIPPIDE.

Je pourrois répondre en ce cas
Que je dois aussi, moi, vous battre par tendresse,
Comme un fils attentif, & qui veut votre bien.

Mais je néglige ce moyen ;
Et veux me borner à vous faire

Cette question simple : Est-il juste, mon père,
Que vous soyez exempt de coups,
Puisque j'en ai reçu de vous ?

Je suis né libre, & non dans l'esclavage ;
Mon état est le vôtre. Or, de la liberté
L'appanage est l'égalité.

Ainsi, vieillards, enfans, tous pleureront.

STREPSIADE.

J'enrage.

PHIDIPPIDE.

Envain nous diriez-vous : les pleurs sont le partage,
Le lot propre de chaque enfant.

Je répondrai que le vieil âge
Est une double enfance, & doit pleurer d'autant.
Car si pour un délit la jeunesse est blâmable,
La vieillesse alors même est deux fois punissable.

STREPSIADE.

Ici la loi du moins ne sera pas pour toi.

PHIDIPPIDE.

Et qui la dicta cette loi ?

N'étoit-ce pas, convenez-en, mon père,

Un homme comme vous & moi,

Qui fit si bien que le vulgaire

A ses discours ajouta foi.

Ai-je moins droit que lui d'établir dans l'Attique

Une utile & sage pratique,

En vertu de laquelle un fils puisse dûment

A son père, s'il péche, infliger châtement.

Nous fûmes corrigés de toutes les manières ;

Entre Républicains ce droit doit être égal :

Vous devez recevoir de nous même régal,

Et vous soumettre aux écrivrières.

Voyez ce jeune coq & ce jeune bélier.

Se font-ils jamais fait, quand ils sont en colère,

Un crime de battre leur père ?

Ces animaux, pourtant, n'ont (il faut l'avouer)

Rien d'inférieur à notre être ;

A moins qu'on ne dise peut-être

Qu'en Droit nul d'eux ne prit grade de Bachelier.

STREPSIADE.

Si des coqs tu prétens suivre en tout la méthode

Que ne te huches-tu, puisqu'aussi c'est leur mode ?

Que ne vas-tu, comme eux, dans un orde fumier
Chercher ton régal familial ?

PHIDIPPIDE.

Je doute que Socrate approuvât la réplique,
Et vous passât cette logique.

STREPSIADE.

Voici donc un autre argument :

Qu'un père batte un fils, il le peut justement.
Mais qu'il en soit battu, c'est un abus extrême.
C'est à toi que tu nuis quand tu me bats.

PHIDIPPIDE.

comment ?

STREPSIADE.

Eh ! oui, ton fils un jour voudra faire de même.

PHIDIPPIDE.

Et si je n'ai jamais d'enfant,
Je me trouverai donc, comme je puis comprendre,
Bien battu, sans jamais avoir été battant,
Et sans favoir à qui le rendre ?
Vous ririez trop de moi quelque jour en mourant.
Non non. *Qui (*) fait sottise, en portera la peine.*

(*) Ce vers, qui est encore répété plus loin :

Flere enim nos convenit, si non iustafacimus,

Est omis ici par les autres Éditeurs : omission qui prend sans doute sa source dans la négligence de quelque ancien Copiste.

STREPSIADE.

STREPSIADE.

O mes amis, ô Citoyens d'Athène !
De ce dernier trait-là faites votre profit,
Il n'est guères pour vous de morale plus saine
Que celle qui vous dit :

Qui () fait sottise, en portera la peine.*

PHIDIPPIDE.

Souffrez que je propose un autre Dogme encore

STREPSIADE.

Oh ! cette fois, voici mon coup de grace.

PHIDIPPIDE.

Au contraire : pour vous, ceci vaudra de l'or ;
Et vous l'entendrez sans grimace.

STREPSIADE.

De quoi s'agit-il donc ?

PHIDIPPIDE.

Après avoir prouvé
Que j'ai bien fait de châtier mon père,
Je prétends faire voir qu'en fils bien élevé,
Je dois aussi battre ma mère.

Comme j'ai cru voir ici une lacune, & qu'il m'a paru qu'elle provenoit de cette omission, j'ai rempli le vuide, d'une manière, je pense, assez plausible.

(*) C'est un avis du nombre de ceux que le Poëte donnoit quelquefois à la Commune.

STREPSIADE.

Eh ! malheureux ! ce crime absorbe le premier.

PHIDIPPIDE.

Ce que j'ai dit , je saurai l'appuyer
 Sur de bons argumens que je tiens de Socrate.
 Oui, tout fils, s'il n'a l'ame' ingrata',
 Roffe par fois sa mère', & s'en fait un devoir.
 Et mais, que direz-vous si je vous le fais voir ?

STREPSIADE.

Je dis (car il est tems que ma fureur éclate)
 Qu'il faut noyer Socrate avec le Cøde affreux
 De Dogmes aussi dangereux.
 Vous ! ô vous ! de prudence & de sens dénuées,
 Incémentes Nuées,
 C'est vous qui m'avez fait tomber dans ces revers,
 En conseillant tout de travers
 Un vieillard qu'aujourd'hui couvrent mille huées.

LE CHŒUR DES NUÉES.

Toi seul, vieillard, toi seul, en t'appliquant au mal,
 T'es préparé ce sort fatal.

STREPSIADE.

Vous deviez m'éclairer au bord du précipice,
 Et ne point abuser un pauvre Villageois.

LE CHŒUR DES NUÉES.

Nous (*) ne protégeons point le vice ;
Et nous perdons ainsi tout Ennemi des Loix ,
Afin que de Thémis on craigne la justice.

STREPSIADE.

O revers rigoureux . . . mais que j'ai mérité !
O sévères , mais justes Nûes !
Non , je ne devois pas , contre toute équité ,
A mes concitoyens nier des sommes dues.
Phidippide , cher fils ! partage mon affront :
Viens m'aider à punir Socrate & Chéréphon :

PHIDIPPIDE.

Contre mes Précepteurs qui moi , m'armer , mon père !

STREPSIADE.

Viens , crois-moi mon cher fils ; & désormais révere
Le puissant Jupiter , ce Dieu de nos ayeux.

PHIDIPPIDE.

Le Dieu de nos ayeux , Jupiter . . . contes bleus.

STREPSIADE.

Il punit les méchans ; Thémis veut qu'on le craigne.

(*) Le Chœur reprend ici son vrai caractère Dramatique , l'averſion pour les méchans ; & paroît déposer entièrement le Rôle grotesque de Nuées , qui , au reste , n'a été rempli jusqu'ici que par une partie du Chœur seulement. Du moins est-ce mon opinion.

PHIDIPPIDE.

Jusques à quand vous dira-t-on
 Que ce Dieu là n'est que chanson ;
 Qu'en sa place aujourd'hui c'est Tourbillon qui regne ?

STREPSIADE.

Tu dis ce que tantôt j'ai dit tout le premier,
 Quand j'ai pris pour un Dieu l'ouvrage d'un Potier,
 Quand Socrate m'a fait accroire
 Que ce grand pot fêlé, qu'il nomme Tourbillon,
 Et qui pare son auditoire,
 A l'Univers donnoit le ton.

PHIDIPPIDE.

Le bonhomme, à coup sûr, a deux grains de folie ;
 Laissons-le à son mauvais génie.



SCÈNE II

STREPSIADE, *seul.*

MALHEUREUX ! qu'ai-je fait ? que vais-je devenir ?
 J'ai bravé tous les Dieux , sur la foi de Socrate ;
 Le Ciel ne peut tarder , sans doute , à me punir.
 N'entens-je pas tonner ? Déjà son ire éclate ;
 Toi , Mercure , du moins , dont j'embrasse l'autel ,
 Prends pitié d'un pauvre mortel
 Qui se repent de sa sottise ;
 Et reçois-moi sous ta franchise.

Que me conseilles-tu ? Dois-je intenter procès
 Aux coupables suppôts de cette École infame ?
 Ou jusques sous leurs toits dois-je porter la flamme ?
 Au dernier de ces deux projets
 Je sens que tu résous mon ame.

Est-ce toi , Xanthias ? tu tiens ta hache... soit ;
 C'est l'instrument propre à ton rôle.
 Monte à l'échelle ; abats ce toit ;
 Sous les débris de cette École

Ecrase sans pitié nos vendeurs de parole :
 Une torche à la main je te seconderai ,
 En changeant en bûcher toute cette mesure.
 Je vengerai les Dieux ; & j'exterminerai
 Ces Sophistes si vains dont l'art n'est qu'imposture.

SCÈNE DERNIÈRE,

CÉNAGORAS, CHÉRÉPHONT,
SOCRATE, STREPSIADE,
XANTHIAS.

CÉNAGORAS.

HAI ! hai ! hai ! hai ! qui nous étouffe ainsi ?

STREPSIADE.

Flambeau, fais ton devoir ; donne une belle flamme ;
Consumons ce repaire infâme.

CÉNAGORAS.

Que fait sur notre toit ce maudit Charpentier ?
Ciel ! est-ce ainsi qu'il le racôtre ?

XANTHIAS.

Je veux voir si le cœur de la maîtresse poutre
Est encore dans son entier.

CHÉRÉPHONT.

Hai ! hai ! déjà la flamme à mes cheveux s'attache,
Qui donc a mis là bas le feu sous ce poteau ?

STREPSIADE.

Celui dont vous avez tantôt pris le manteau.

COMÉDIE. 167

CÉNAGORAS.

Eh ! que fais-tu là haut , pendart , avec ta hache ?
Tu vas nous abymer.

XANTHIAS.

C'est bien à quoi je tâche,
Et j'y réuffirai si le fer m'aide en tout,
Ou si je ne trébuche avant que d'être au bout.

SOCRATE.

Hola, hé ! qui t'a dit d'entamer la solive ?

XANTHIAS.

C'est pour mieux contempler la Lune & le Soleil.

SOCRATE.

Ouf ! je dormois ; j'étouffe. O funeste réveil !

STREPSIADE.

Vous grillez, mes amis, & ma joie en est vive ;
Pouviez-vous donc attendre mieux,
En blasphémant contre les Dieux ?

CHÉRÉPHONT.

Au feu ! je brûle ! hai ! hai ! qu'est-ce donc qu'il arrive ?

STREPSIADE.

Réjouis-toi, tu vas voir Hécate de près.
Xanthjas, ferme ! abyme-les.


168: **LES NUBÉES, COMÉDIE.**

Ne leur fais point quartier; qu'il n'en reste pas l'ombre.
Détruis tous les pervers, pour des raisons sans nombre,
Mais, sur-tout, pour avoir osé nier les Dieux.

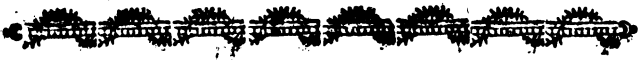
L E C H Œ U R.

Ainsi le jeu finit. Retirons-nous joyeux.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LES
GRENOUILLES,
COMÉDIE 
EN CINQ ACTES,
EN VERS ET EN PROSE.

THE
FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION
UNITED STATES DEPARTMENT OF JUSTICE
WASHINGTON, D. C. 20535



AVANT-PROPOS.

LE titre de *Grenouilles* que porte cette Pièce , peut passer pour bizarre , si l'on considère que ce qui y donne lieu est un incident isolé & assez étranger au sujet , incident qui termine le premier Acte , & dont ensuite il n'est plus question dans tout le reste de la Pièce.

Les *Grenouilles* paroissent avoir été représentées quelques semaines après le combat naval d'Arginuse , sous l'Arkonte Callias , successeur d'Antigène , la troisième année de la quatre-vingt-treizième Olympiade , & la vingt-sixième année de la guerre du Péloponèse.

Le but politique d'Aristophane ,

dans cette Comédie, est vraiment
 louable & patriotique. Il se propose
 de dissuader ses Concitoyens de la
 Guerre; il tourne donc tous les con-
 seils du Chœur & des principaux
 Personnages vers la Paix. Mais ce
 but est présenté d'une manière très-
 détournée, & déguisé sous les agré-
 mens d'une dispute fort vive & fort
 piquante entre *Æschyle* & *Euripide*,
 l'un réellement mort, & l'autre sup-
 posé mort par *Aristophane*. Le sel de
 cette supposition est de faire entendre
 qu'*Euripide* n'a plus aucun talent pour
 la Scène, que sa verve s'est éteinte;
 qu'en un mot, il est mort de son
 vivant. Ce qu'on n'avoit point ap-
 perçu, & ce qu'il importoit de faire
 voir. C'est aussi ce que je pense avoir
 démontré dans quelques Notes.

Le sujet de la Pièce est cette Ques-

tion : *Qui doit être préféré , d'Æschyle ou d'Euripide ?* Question entamée , dès la première Scène , par Backhus. C'est même l'objet de sa Descente aux Enfers. Et lorsqu'il y est descendu , il trouve que ce même Procès s'y juge : ainsi le sujet des *Grenouilles* est un , simple , & toujours le même ; malgré tous les écarts d'une imagination vive & féconde.

Une des moralités sarcastiques de cette Pièce , c'est *que les Maîtres , à Athènes , sont pires que leurs Esclaves , même que ceux d'entre les Esclaves , qui n'ont point combattu à Arginuse* ; car le Poëte commence par établir la lâcheté de Xanthias ; & ensuite il fait de ce même Xanthias un homme infiniment téméraire en comparaison de Backhus , son maître. Une autre moralité qu'Aristophane

présente souvent avec force dans cette Comédie , & sur laquelle il insiste à diverses reprises , c'est qu'un État court à sa perte , lorsque des Étrangers des Esclaves, & des Hommes nouveaux y sont pourvus de postes importants, de préférence aux Citoyens bien nés , élevés dans les sentimens de l'honneur, & qui ont sucé avec le lait l'amour de la Patrie.

Le caractère de Bacchus est singulièrement alternatif & variable ; mais en cela même , on peut dire qu'il est assez conforme à ce qu'il doit être , & à l'idée qu'on est en droit de se former d'une Divinité dont la judiciaire se ressent quelquefois des vapeurs du vin. Aristophane fait donc tantôt de Bacchus un Juge très-borné ; & tantôt un excellent connoisseur. Ce même Bacchus fait d'abord sa

couf à Euripide , mais toutefois de manière à le livrer un peu au ridicule : enfuite il fe retire totalement vers *Æſchyle*.

En général , on remarque dans cette Pièce une prédilection manifefte d'Ariſtophane , pour *Æſchyle* & pour Sophocle , au mépris d'Euripide. On y diſtingue auffi une animofité particulière , & une haine perſonnelle un peu trop marquée contre ce dernier.

J'ai diſcuté , éclairci , expliqué un grand nombre d'endroits de la diſpute entre *Æſchyle* & Euripide ; endroits fur leſquels le laps de tems , & la négligence des Copiſtes , ou la témérité des Scholiaſtes avoient jetté des nuages difficiles à diſſiper. C'eſt ce que je ferai voir plus particulièrement dans les Notes.

J'ai traduit en Prose la majeure partie de cette Pièce ; mais j'ai cru devoir traduire en Vers le *Chœur de Grenouilles*, suivant en cela l'exemple de feu M. Boivin à l'égard de la Comédie des *Oiseaux*. J'ai traduit aussi en Vers la plupart des citations Lyriques qui font partie de la Dispute des deux Poètes ; ainsi que toute la première Scène du premier Acte, laquelle n'étoit guères de nature à plaire autrement que par ce moyen, dans une traduction Française.

Les *Grenouilles* sont une des Pièces où Aristophane a le plus déployé son génie satyrique, & son adresse à cacher de grandes vues, & les moralités les plus importantes, sous le voile d'une imagination comique & ridicule.

LES
GRENOUILLES,
COMÉDIE.

Tome I.

M

P E R S O N N A G E S .

BACKHUS.

XANTHIAS.

HERCULE.

UN DÉFUNT.

KHARON.

CHŒUR DE GRENOUILLES.

UN PRÊTRE.

CHŒUR DES INITIÉS aux Mystères de Backhus.

Æ A Q U E.

UNE SUIVANTE DE PROSERPINE.

UNE CABARETIÈRE.

PLATHANA, Suivante.

UN VALET DE PLUTON.

EURIPIDE.

ÆSCHYLE.

PLUTON.

Maître , & sur votre dos, vous porteriez aussi ,
Le reste du chemin , ce léger équipage.

B A C K H U S.

Descends , maraud. Nous voici parvenus
Où s'adessoit notre voyage.

Descends , mais toutefois sans quitter ton bagage !
Frappons ; hola ! garçon ! ôuvse sans tarder plus.

S C È N E I I.

B A C K H U S , X A N T H I A S , H E R C U L E.

H E R C U L E.

QUEL est le Centaure en furie ,
Qui frappe aussi brutalement ?
Eh ! qui donc êtes-vous : parlez , parlez !

B A C K H U S.

Xanthio !

X A N T H I A S.

Qu'est-ce ?

B A C K H U S.

N'as-tu pas vû comme Hercule a tremblé ?
Sitôt que j'ai paru , comme il a reculé ?

X A N T H I A S.

Hercule , avoir peur ? oh ! vous êtes en délire.

184 *LES GRENOUILLES,*

HERCULE riant.

Ah! ah! ah!.... non, par Cérés!
Je ne puis m'empêcher de rire.

B A C K H U S.

Bonhomme, écoute; il faut m'aider dans mes projets.

H E R C U L E.

Comme il est affublé des pieds jusqu'aux oreilles!
Cette peau de lion, ma foi, fait des merveilles.
Quoi? la massue en est?... mais, le cothurne aussi?

B A C K H U S.

A Clithène (*), convient que je ressemble ainsi.

H E R C U L E.

Tu n'assistas donc pas au combat d'Arginuse?

B A C K H U S.

Demandez à ce brave; il étoit avec moi;
Nous portâmes par-tout le carnage & l'effroi;
Nous çoulâmes à fond douze à treize galères.

H E R C U L E.

A vous deux?

B A C K H U S.

Oui, par Apollon?

(*) Jeune homme sans mœurs, guerrier sans courage, célèbre efféminé.

X A N T H I A S.

Harassé, fatigué, c'est bien le moins de rire ;
 Vous êtes par trop dur d'y trouver à redire.

B A C K H U S.

Quelle mollesse, ô Dieux ! quelle honte est ceci !
 Un simple Esclave oser se douiller ainsi !
 Tandis que moi, Backhus, moi Dieu de l'ambrosie,
 Et fils de Jupiter Starnie (*),
 Fort lestement je vais à pied ;
 Ce valet, ce plat-pied,
 Ce lourdaud, ce profane,
 De peur de se bleffer chemine sur un âne !

X A N T H I A S.

En suis-je moins chargé ?

B A C K H U S.

Ton âne l'est ; d'accord.

Mais toi. . .

X A N T H I A S.

Mais, moi, certes ! je le suis fort,
 Et trouve la charge un peu dure.

(*) Par allusion à Jupiter aux deux urnes, dont l'une contient les biens & l'autre les maux. Mais comme *Starnos* en grec signifie également une urne, & une cruche de vin ; Backhus joue sur le mot ; & en qualité de Dieu du Vin, il se dit fils de Jupiter Amphore, sens que présente aussi *Starni-filius*.

182 LES GRENOUILLES,

B A C K H U S.

Eh ! quoi ? n'est-ce pas ta monture ,
Dont le dos est le plus chargé ?
Et peux-tu de porter te plaindre , toi qu'on porte ?
Sur ce pauvre Baudet tout pèse.

X A N T H I A S.

Hélas ! n'importe ;
Je n'en suis pas plus soulagé.
Hai ! l'épaule ! hai ! l'épaule ! ô surcharge trop forte !
Je succombe. . . .

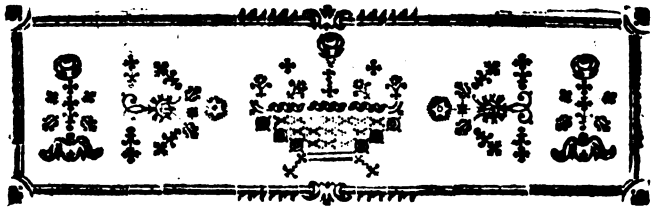
B A C K H U S.

S'il est ainsi ,
Si d'être voituré par cette pauvre bête ,
Ton tourment n'est point adouci ;
Porte l'âne à ton tour , & fais un acte honnête.

X A N T H I A S.

Vous riez encor de mon mal :
Ah ! pourquoi du (*) combat naval
La peur m'a-t-elle fait m'absenter ? Cet outrage
Ne resteroit pas impuni ,

(*) Combat naval des Athéniens contre les Lacédémoniens , auprès d'Arginuse en Éolide à l'opposite de Lesbos. Les Esclaves Athéniens y firent des prodiges de valeur , furent affranchis & rendus Citoyens , sur le même pied que ceux de Platée.



LES
GRENOUILLES,
C O M É D I E.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

XANTHIAS, BACKHUS.

XANTHIAS.

MAITRE; est-ce votre avis qu'on s'émancipe un peu;
Et que par gais propos on vise à faire rire
Les Spectateurs par vous appelés à ce jeu?

BACKHUS.

Dis tout ce qu'il te plaira dire.

M ij

180 **LES GRENOUILLES ;**

Excepté ton : *je lâche tout.*

Cela forme un tableau qui n'est point de mon goût.

X A N T H I A S.

Pardon, joyeux Backhus; par un propos risible
J'effayois à vous divertir.

B A C K H U S.

Ne me dis rien de tel, que quand je veux vomir.

X A N T H I A S.

Excusez ; mais la charge est lourde :
J'en ai toute une épaule gourde ;
Et tel poids ne se peut soutenir sans efforts.

B A C K H U S.

C'est sur-tout ces *efforts* que je n'approuve guères.

X A N T H I A S.

Ce sont pourtant gentilleffes légères,
Mises en vogue ici par un Amipsias,
Un Phrynicus, un Lycis. Sur la Scène
Si l'un d'eux introduit Carie ou Xanthias,
Le dos courbé, portans vases ou sacs,
Toujours cet incident amène
Quelqu'effort indiscret, d'où s'ensuivent des ris.

B A C K H U S.

Oh ? pour moi, je te garantis
Que quand j'assiste à telle bouffonnade,
Pour tout le jour j'en ai le cœur malade,
Et que de dix ans j'en vieilliss.

C O M È D I E. 139

XANTHIAS *à part.*

Et moi? l'on ne dit rien de moi?
Il est tems, toutefois, que quelqu'un me relève.
La charge est assez lourde.

H E R C U L È.

Et tant d'autres qu'élève
Cette Ville si riche en ces sortes d'esprits?

B A C K H U S.

Tu veux parler d'enfans dont notre Attique avorte;
Plus féconds qu'Euripide en stériles babilis;
Rejettons malheureux, & dont la tige est morte;
Hirondelles de l'art, dont le gazouillement

Ne fait que bruire sottement;

Vers rongeurs, trop fréquens, de la tragique Scène;
Bâtards honteux de Melpomène;

Qui pour un Chœur ou deux que l'on peut applaudir,
De cinq actes mortels nous viennent engourdir.

Mais un Poète, un talent véritable,
Dont les vers pleins de sens ne sonnent point le creux,

C'est le trésor heureux

Qui désormais est introuvable.

H E R C U L È.

Par ce véritable talent;

Sachons un peu ce qu'on entend.

B A C K H U S.

J'entens l'art de produire une forte pensée,

290 *LES GR-NOUILLES,*

Où l'esprit périclité en cette sorte : *l'air,*
Ce trône ou siège Jupiter ;
Ce marche-pied du Temps... ou bien ; j'y fus forcée ;
Mais mon cœur fut muet , quand ma bouche jura.

H E R C U L E.

Vous aimez donc bien fort ces gentilleffes-là ?

B A C K H U S.

Mon ame , je l'avoue , en est toute amorcée.

H E R C U L E.

Frère , en ce cas , je vous donne ma voix.

B A C K H U S.

Non , non , chacun est libre & prononce à son choix :

H E R C U L E.

En ce cas , je ne vois que verve déplacée ,
Et que raison mise aux abois
Dans tous ces beaux écarts.

B A C K H U S.

Mon frère , je te crois
Un grand Docteur..... en fricassée.

XANTHIAS à part.

Et de moi , nulle mention !

B A C K H U S.

Quant au costume où tu me vois paroître ,

Et pour le ramener au terrestre manoir,
Oui, je prétens descendre aux Enfers, & le voir.

HERCULE.

Aux Enfers ?

BACKHUS.

Pour le voir, j'irois plus loin encore.

HERCULE.

Mais à quoi bon aller si loin ?

BACKHUS.

D'un bon Poète j'ai besoin :

Un bon Poète est ce qui me décore (*),
Je ne puis m'en passer ; & tous ceux que je voi,
Entre nous, font de mince aloi.

HERCULE.

Que dis-tu là ? Jophon (**) n'est-il pas plein de vie ?

BACKHUS.

C'est le seul qui nous reste : encor faut-il favoir
Si ce n'est pas un faux espoir,
Et si le fils n'est pas prête-nom de son père.

(*) Un bon Poète est ce qui fait honneur à Backhus, aux Fêtes Dyonisiales, par les chefs-d'œuvres qui s'y jouent.

(**) Jophon, fils de Sophocle.

HERCULE.

S'il te faut un Poète au-dessus du vulgaire,
Que ne ramènes-tu de l'Empire infernal
Sophocle, au lieu de son rival?

BACCHUS.

Laiſſons, laiſſons Sophocle aux rives du Ténare;
Jusqu'à ce qu'on ait vu Jophon donner du sien,
Et se soutenir aussi bien;

A cette fin, souffrons qu'un tems on les sépare.
Euripide d'ailleurs, plein d'une astuce rare,
Ne demande pas mieux qu'à revoir les vivans:
Sophocle, toujours simple, y rêvera long-tems.

HERCULE.

Où donc est Agathon?

BACCHUS.

Parmi les doctes Ombres.
Les neuf Muses, Backhus, ses amis l'ont pleuré,
Ce vuide dès long-tems ne fera réparé.

HERCULE.

Xénocle?

BACCHUS.

Oh! celui-là, qu'il se tienne aux lieux sombres.

HERCULE.

Et Pythagèle?...

XANTHIAS *à part.*

Difons vrai, je dormois étendu de mon long,
Durant ces grands exploits dont le récit m'excède.

B A C K H U S.

Pour me délasser des combats
Je m'avisai de lire un Acte d'Andromède (*).

Tout en lifant, voilà-t-il pas
Qu'un defir des plus fous en mon âme succède,
Un tout petit defir pas plus gros que Môtou (**),
De voir... devine un peu.

(*) Backhus, comme préfidant aux Jeux & aux Pièces de Théâtre qui fe reprétoient durant fes Fêtes, tranche ici du Juge & du Connoiffeur : car il fe fert dans le texte grec d'une expreffion qui fignifie reconnoître une Pièce, l'examiner, en prendre connoiffance, inftruire fon jugement. Il ne s'agit donc point de l'Andromède d'Euripide. Le fort de cette Pièce étoit fait depuis long-tems. Je ne penfe point, dis-je, qu'il s'agiffe ici de l'Andromède d'Euripide, mais de quelqu'autre Tragédie de ce même titre, laquelle devoit fe jouer aux Fêtes de Backhus, & qui étoit de quelqu'autre Poète que Sophocle & Euripide. Auffi Backhus va-t-il dire plaifamment que la lecture de cette Pièce lui a donné un vif defir (non de voir fon Auteur, mais au contraire) de revoir Euripide ou Sophocle, & de ramener l'un ou l'autre de l'autre Monde.

(**) Comme qui diroit, de nos jours, *pas plus gros que S. Chriftophe.*

HERCULE.

Qui? Clithène?

BACKHUS.

Fi! donc.

De voir, dis-je....

HERCULE.

Homme? enfant? ou femme?

BACKHUS.

Je cherche une comparaison
Pour pouvoir t'exprimer ce desir tout de flamme.

Quand ton estomac est à jeun,
Petit frère, dis-moi, n'as-tu jamais envie,
De te régaler, là, d'un bon plat de bouillie?

HERCULE.

Tu rencontres fort bien. Ce desir importun
M'a tourmenté, je crois, mille fois en ma vie.

BACKHUS.

A cet exemple là joignons-en encore un.

HERCULE.

Je m'en tiens au desir du bon plat de bouillie.

BACKHUS.

Tel est donc l'ardent desir,
Le besoin, la soif avide,
Que je sens de revoir feu mon cher Euripide

C O M É D I E 191

En voici l'explication.

Dans certaine expédition

Je te prétens choisir pour modèle & pour maître.

H E R C U L E.

Parle.

B A C K H U S.

Il s'agit de me faire connoître

Quel chemin le plus court conduit aux Enfers.

H E R C U L E.

Bon.

B A C K H U S.

Mais je ne veux avoir en route

Ni trop chaud, ni trop froid.

H E R C U L E.

J'ai ton affaire; écoute.

Prends cette corde, & va te pendre.

B A C K H U S.

Oh! non.

Cette route suffocatoire

Est trop chaude.

H E R C U L E.

Encecas, prens, si tu veux m'en croire,

Un bon mortier muni de son pilon,

Pour y broyer force ciguë;

Cette route aux Enfers est facile & connue.

B A C K H U S.

Foin de l'expédient ! ce breuvage est trop froid,
Et me rendroit soudain les jambes engourdies.

H E R C U L E.

Veux-tu des routes plus hardies,
Au centre de l'Enfer qui te mènent tout droit ?
Cours de ce pas au Céramique ;
Et monte au plus haut de la Tour,
Le poing muni de la torche mystique :
Regarde en bas tout à l'entour ;
Et pour mieux t'assurer si personne ne passe,
Laisse tomber d'en haut ta torche dans la Place.
Prête l'oreille alors ; & sitôt qu'une voix
T'aura crié, *jetez ; nul risque je n'y vois,*
Profite de l'avis ; & te jette toi-même.

B A C K H U S.

J'approuve encor moins ce système
Qui me feroit sans crâne arriver chez Pluton.
Apprens-moi plutôt, sans façon,
La route que tu tins pour enchaîner Cerbère.

H E R C U L E.

La route est un peu longue & ne te plaira guère.
Tu trouveras d'abord un grand Marais sans fond ;
Tu le traverseras, grace au vieillard Kharon,
Qui prend deux oboles par tête.

BACKHUS.

C O M É D I E. 193

B A C K H U S.

Voyez comme l'argent rend tout le monde honnête,
Et comme ce métal a par-tout des attraits !
Après Kharon, quel guide eus-tu ?

H E R C U L E.

Thésée.

B A C K H U S.

Après.

H E R C U L E.

Après, je me perdis dans l'horrible cohue
De dragons, de serpens, de reptiles hideux,
De monstres, l'effroi de la vue,
Qui peuplent les bords ténébreux.

B A C K H U S.

Ne crois pas m'allarmer par ces vaines images ;
Backhus de son dessein ne peut être écarté.

H E R C U L E.

De-là, je rencontraï ces détestables plages,
Où séjourne, où croupit un cloaque empesté.
Là git quiconque a pu par d'odieux outrages,
Enfreindre tous les droits de l'hospitalité ;
Quiconque à cet excès de rage s'est porté,
Que d'oser maltraiter, ou son père, ou sa mère ;
Tout libertin sans probité,
Qui fraudant les loix de Cythère,

Tome 1.

N

Ajoui, sans payer, d'un objet fait pour plaire.

Tout parjure; ou tout idiot,

Qui des vers de Morsime a transcrit un seul mot.

B A C K H U S.

Frère, ajoute : quiconque applaudit la Pyrrique (*)

Du Poëte Cinéfiás.

H E R C U L E.

Serti de-là, voici qu'une douce musique

Vers un séjour charmant attirera tes pas.

Sous un ciel pur, fereint, tu te retrouveras.

Myrtes verts, prés fleuris, chœurs d'ombres fortunées.

Danfes & jeux sans fin te peindront les appas

Des plus plaisibles destinées.

B A C K H U S.

Quelle sorte de gens habite un tel séjour?

H E R C U L E.

Les Initiés aux Mystères.

X A N T H I A S.

Bon ! voilà qui va bien pour mon âne & pour moi,

Qui portons les saintes affaires;

Nous ferons là fêtés à ce que je prévois,

Et le dos allégé de charges non légères.

Reposons nous d'avance.

(Il met son bagage bas.)

(*) Danse guerrière.

HERCULE.

Aux Ombres de ce lieu

Demânde une route assurée;

Du Palais de Pluton elles ouvrent l'entrée.

Petit frère, adieu donc.

B A C K H U S.

Frère très-cher, adieu.

SCÈNE III.

B A C K H U S, X A N T H I A S.

B A C K H U S.

ALLONS; relève ce bagage.

X A N T H I A S.

Je viens à peine de le poser à terre.

B A C K H U S.

Reprends cette charge, sans délai.

X A N T H I A S.

Non, ceci passe mes forces; je vous prie, Maître, trouvez bon que nous fassions marché avec quelque Mort, fraîchement arrivé, pour porter ce fardeau le reste du chemin.

B A C K H U S.

Et si nous n'en rencontrons point?

N ij

XANTHIAS.

Alors je me soumets à reprendre la charge.

BACKHUS.

Tu dis cela fort à propos. Voici un nouvel arrivant chez Pluton.

SCÈNE IV.

BACKHUS, XANTHIAS, UN DÉFUNT
porté sur une Civière.

BACKHUS.

HOLA, hé ! Mort, c'est à toi que je parle, veux-tu porter notre bagage aux Enfers ?

LE DÉFUNT.

Oui, moyennant deux drakhmes, payées d'avance.

BACKHUS.

Non, par Jupiter ; j'en rabats moitié.

LE DÉFUNT.

Place, place, laissez-moi passer.

BACKHUS.

Arrête ; arrête ; eh ! quoi ? ne peut-on traiter avec toi ?

LE DÉFUNT.

Non ; à moins de deux drakhmes , c'est peine perdue que de m'en reparler.

B A C K H U S.

Accepterois-tu neuf oboles?

LE DÉFUNT.

A cette seule proposition, je me sens ressusciter.

X A N T H I A S.

Quelle honnêteté ! Et ce pendart ne seroit pas puni de son avarice ! Retire-toi de-là ; je reprends la charge.

B A C K H U S.

Je t'en fais gré ; & tu fais-là une brave action. Allons vers le Passager.



S C È N E V.

BACKHUS, XANTHIAS, LE CHŒUR,
KHARON,

K H A R O N,

ARRIVEZ, arrivez à la barque.

B A C K H U S.

Qu'est-ceci ?

X A N T H I A S.

Nous voici, par Jupiter, à ce marais dont nous parloit Hercule. Voici la barque, voici le Batelier Kharon.

B A C K H U S.

Serviteur à Kharon ; bonjour Kharon ; Kharon, je vous salue.

K H A R O N.

Qui vient à nous, du pays des maux & des misères, au séjour de l'éternel oubli ? Quel sort attend ceux-ci, le gosier de Cerbère, ou celui des corbeaux ? ou l'emploi de filer (*) la laine de l'âne ? ou celui de plonger dans les gouffres du Ténare ?

(*) Proverbe Grec, qui exprime une tâche impossible,

B A C K H U S.

C'est, moi; c'est Backhus.

K H A R O N.

Entrez au plus vite.

B A C K H U S.

Mais où vas-tu me conduire? Aux corbeaux?

K H A R O N.

Il n'y a rien que je ne fasse, pour vous obliger.
Entrez, par Jupiter!

B A C K H U S.

Entre aussi, Xanthias.

K H A R O N.

Je ne vois aucun Esclave, à moins qu'il n'ait
assisté au combat naval, & qu'en brave goujat,
il n'ait vaillamment défendu les vivres.

X A N T H I A S.

J'avoue que je ne m'y suis pas trouvé, ayant eu
ce jour-là une grosse fluxion sur les yeux.

K H A R O N.

En ce cas, apprête-toi à faire à pied, & en bien
courrant, le tour du marais.

X A N T H I A S.

Où vous retrouverai-je?

K H A R O N.

A la pierre d'Avænus-le-sec. C'est-lui qui tient auberge à l'autre bord ; entens-tu bien ?

X A N T H I A S.

J'entens , ah ! malheureux ! quelle rencontre ai-je donc faite , en sortant ce matin ?

K H A R O N.

Prenez siège auprès de l'aviron. Est-il quelqu'un qui veuille encore entrer ? qu'il se dépêche. Mais vous , que faites-vous donc ?

B A C K H U S.

Ce que vous m'avez dit. Ne m'avez-vous pas recommandé de m'asseoir là ?

K H A R O N.

Ne s'agit-il donc que de s'asseoir auprès d'un aviron , gros ventru ?

B A C K H U S.

Me voici , vous dis-je , au poste où vous m'avez placé.

K H A R O N.

Quoi ? vous ne projeterez point vos bras en avant ? Vous ne les retirerez pas en arrière.

B A C K H U S.

J'y suis , j'y suis présentement.

K H A R O N.

Ne pensez pas vous faire un jouet de ceci. Manier la rame , & conduire une barque n'est pas un badinage. Il faut bien de l'application & bien des efforts pour la diriger comme il convient : il faut favoir ramer en mesure.

B A C K H U S.

Oh ! c'est à quoi je n'entens rien du tout. Vous vous trompez fort si vous me prenez pour un batelier de Salamine. Je suis tout neuf en navigation. C'est demander l'impossible que d'exiger que je rame en mesure.

K H A R O N.

Et moi , je vous soutiens qu'il vous sera très-facile ; car vous allez entendre des chants parfaitement cadencés , aussi-tôt que vous aurez donné le premier coup de rame.

B A C K H U S.

Quels chants voulez-vous dire ?

K H A R O N.

Les chants des Grenouilles ; ce sont les Cignes de ce marais-ci.

B A C K H U S.

Allons ; soyez le Choriphée ; & donnez l'ordre.

K H A R O N.

Op ! op ! op !

S C E N E V I.

LE CHŒUR DES GRENOUILLES,
BACKHUS, KHARON.

L E C H Œ U R.

BREKÉ ké kex, kooix, kooix.
Bréké ké kex, kooix, hooix.
Filles des Eaux paresseuses,
De nos voix marécageuses
Faisons retentir ces bords.

Kooix, kooix, que tout s'unisse à nos accords.
Cen'est pas d'aujourd'hui que nous chantons ta gloire,
Divin Backhus; ce prochain bois
Voit souvent les Buveurs de défunte mémoire,
Célébrer à la fois
Et leur défaite & ta victoire.

A leurs chants fortunés nous unissons nos voix.
Breké ké kex, kooix, kooix.

B A C K H U S.

Excusez divines Chanteuses.
Certain devoir pressant.... kooix, kooix, kooix.

L E C H Œ U R.

Breké ké kex, kooix kooix.

B A C K H U S.

Excusez cet affront fait aux Eaux stygiennes.

L E C H Œ U R.

Breké ké kex , kooix , kooix.

B A C K H U S.

Ah ! que vous m'excédez avec votre kooix !

On n'entend que kooix ; puis quoi ? kooix , kooix.

L E C H Œ U R.

Puissant opérateur des plus grandes merveilles ,
A nos chants garde-toi de fermer tes oreilles.

Les Muses aiment notre voix ;

Pan lui-même, oui Pan, qui regne dans les bois ,
Se plaît à ces sons aquatiques.Gardiennes de Syrinx qui lui plut autrefois ,
Sans cesse nous faisons entendre nos cantiques
Par-tout où de ce Dieu l'on respecte les loix.En faveur des roseaux , Phœbus , Phœbus lui-même
Nous protège & nous aime.

Breké ké kex , kooix , kooix , kooix , kooix.

B A C K H U S à *Kharon.*

Ce métier-ci , mon camarade ,

Certes , n'est pas celui dont Backhus feroit choix ,

J'en ai le coxis tout malade.

L E C H Œ U R.

Breké ké kex kooix ! kooix , kooix , kooix.

BACKHUS *aux Grenouilles.*

Cessez-vous bientôt votre importune aubade ?

L E C H Œ U R.

Faisons plus que jamais retentir ces cantons

De nos infatigables sons ;

De ceux que nous formons dans la retraite aqueuse ,

Lorsque bravant l'ardeur des soleils les plus longs ,

En plein jour nous sautons , allons & revenons

Du fouchet à la scabieuse ;

Et de ceux que nous redoublons ,

Plongeant & replongeant dans la marre écumeuse ,

Quand Jupiter , dans les vallons ,

Verse à grands flots son urne pluvieuse ,

Et semble , en son ire orageuse ,

Vouloir tout foudroyer , tout noyer à la fois :

Breké ké kex , kooix , kooix , kooix , kooix !

B A C K H U S.

Oh ! je saurai vous faire taire ,

En criant bien plus fort que vous.

L E C H Œ U R.

Nous taire est , ô Backhus ! un supplice pour nous.

B A C K H U S.

Et pour moi ç'en est un qui n'est pas ordinaire ,

Que d'ouïr vos concerts , pour vous seules si doux.

L E C H Œ U R.

Breké.....

B A C K H U S *criant de toute sa force pour les interrompre.*

(à part.)

Kooix! kooix!..... Elles ont le dessous.
Crevez; je n'en pleurerai guère.

L E C H Œ U R.

Mes sœurs soutenons bien l'assaut :
Crions tout le jour, s'il le faut,

Breké.....

B A C K H U S *toujours de toute sa force.*

(à part.)

Kooix!.... Ainsi je veux apprendre à tous
Que céder à Backhus est chose nécessaire.

L E C H Œ U R.

Prévaloir contre tous n'est pas projet prudent.

B A C K H U S.

Prévaloir sur Backhus est projet pire encore.

J'ai des poulmons; & de ma voix sonore
Tout le jour, s'il le faut, j'étourdirai le lac,
Pour réprimer votre *Coac*.

L E C H Œ U R.

Breké.....

B A C K H U S *de toute sa force.*

(à Kharon.)

Kooix! kooix! Je savois bien, Confrère,
Qu'enfin, Backhus sauroit les contraindre à se taire.

Fin du Chœur des Grenouilles.

K H A R O N .

Arrêtez, arrêtez, & reposez votre rame. A présent, il ne s'agit plus que de débarquer & de payer votre passage.

B A C K H U S .

Voici deux oboles.

S C È N E V I I .

B A C K H U S , X A N T H I A S , U N P R Ê T R E .

B A C K H U S .

Hé! Xanthias! où est Xanthias? ohé! Xanthias!

X A N T H I A S .

Hau!

B A C K H U S .

Avance donc.

X A N T H I A S .

Soyez le bien arrivé, notre Maître.

B A C K H U S .

Où sommes-nous, ici?

X A N T H I A S .

Les yeux dans les ténèbres, & le pied dans le borbier.

B A C K H U S.

Apperçois-tu ces parricides & ces parjurés, dont on nous a parlé?

X A N T H I A S.

Quoi? Maître, ne les voyez-vous pas?

B A C K H U S *en fixant les Spectateurs.*

Où, par Neptune! j'en vois plus d'un en face de moi. Eh! bien? qu'avons-nous à faire?

X A N T H I A S.

De pousser plus loin, au plurôt... Et cet autre endroit-ci n'est-ce pas ce lieu habité par ces monstres hideux, dont parloit Hercule?

B A C K H U S *d'un ton fanfaron.*

Mais voyez ce faquin d'Hercule, qui m'annonçoit faussement toutes ces visions phantastiques, pour éprouver si je n'avois pas peur; moi qu'il fait parfaitement être beaucoup plus brave & plus intrépide que lui! Oui, je voudrois, par plaisir, qu'une de ses chimériques prédictions se réalisât, & qu'il vint tout-à-coup à se présenter devant moi quelque monstre énorme, digne d'éprouver mon courage, & de signaler ma descente aux Enfers.

X A N T H I A S.

Par Jupiter! votre vœu s'exauce. J'entens du bruit de ce côté.

B A C K H U S inquiet.

Où donc ? où donc ?

X A N T H I A S.

Ici sur la droite.

B A C K H U S.

En ce cas, va bien vite te poster sur la droite.

X A N T H I A S.

C'est présentement là-devant que j'entens le bruit.

B A C K H U S.

Va donc vite, là-devant.

X A N T H I A S.

Ah ! par Jupiter ! quel monstre !

B A C K H U S.

Quelle sorte de monstre ?

X A N T H I A S.

Une grande, effroyable bête, qui prend toutes sortes de formes. La voilà taureau... Ce n'est plus qu'un mulet... Peste ! à présent c'est une fort jolie femme.

B A C K H U S.

En ce cas, mène-moi vers elle ; que j'aie lui faire ma cour.

XANTHIAS.

XANTHIAS.

Excusez; ce n'est plus une jolie femme. Je pense que c'est un gros mâtin.

BACKHUS.

C'est assurément quelque spectre.

XANTHIAS.

Sa face est toute rayonnante, toute illuminée; & l'une de ses jambes est d'airain.

BACKHUS.

Par Jupiter! vous verrez que l'autre jambe n'est que de fumier.

XANTHIAS.

Regardez vous-même.

BACKHUS.

De quel côté tournerai-je?

XANTHIAS.

Malheureux! & moi donc?

SCÈNE VIII.

BACKHUS, XANTHIAS, UN PRÊTRE.

B A C K H U S.

Ah! Pontife! sauvez-moi. Nous boirons rasade ensemble.

LE PRÊTRE *effrayé du même spectre.*

C'est fait de moi, ô-Hercule!

BACKHUS *pour faire croire qu'il est Hercule.*

Ah! je vous prie, ne m'appellez point ainsi, & ne prononcez point mon nom publiquement.

LE PRÊTRE *l'envisageant de plus près.*

Mais, vraiment; votre nom n'est point Hercule. C'est Backhus que j'ai dû dire.

B A C K H U S.

Encore moins.... (*à part.*) Ce n'est point là mon compte; & sous ce second nom, on pourroit bien ne pas me respecter, ~~aux~~ Enfers.

X A N T H I A S.

Maître, où donc allez-vous? venez par ici; rien ne s'y oppose plus.

B A C K H U S.

Eh ! bien ? qu'est-ce, à présent ?

X A N T H I A S.

Reprenez courage : tout va bien pour nous ; & nous pouvons dire avec l'Acteur Hégélokhe : » Je vois après la plie (*) arriver le beau tems ». Le monstre a disparu.

B A C K H U S.

Juré le moi.

X A N T H I A S.

Par Jupiter !

B A C K H U S.

Juré le moi encore.

(*) Au texte il y a *je vois le calme naitre de la tempête* ; & comme l'Auteur (ainsi que son nom le donne à croire) étoit étranger, il accentua mal le mot *galén*, qui, par ce moyen, présenta le sens de *chat*, au lieu de celui de *calme*. Aristophane fait jéi allusion à cette anecdote du Théâtre Stellenique. J'ai tâché d'y suppléer par quelque équivalent, conforme au génie de notre langue. On fait qu'il y a des Provinciaux qui disent *la plie*, au lieu de *la pluie*; substituant ainsi le nom d'un poisson au nom d'une manière d'être du tems ; mais le trait d'Aristophane est plus heureux & plus comique, parce que le chat est un animal trompeur, & que ce mot substitué à celui de *calme*, réveille l'idée d'un calme trompeur. Au reste c'est au 179^e vers de la Tragédie d'Oreste, par Euripide, que ce passage-ci fait allusion : *video sarentatam* ; Hégélokhe prononça *video selem*.

XANTHIAS.

Par Jupiter!

BACKHUS.

Jure une troisième fois.

XANTHIAS.

Par Jupiter! vous dis-je.

BACKHUS.

Sans mentir, ce spectre m'a fait une rude frayeur.... Mais je fais bien quelqu'un qui a eu encore plus peur que moi : c'est.... (*en montrant le Prêtre.*) c'est ce personnage-là. Certes! voilà de rudes épreuves que j'effuye. Quel Dieu avois-je donc aujourd'hui contre moi?

XANTHIAS *d'un ton tragique.*

(*) » L'Ether, ce marche-pied du tems,
» Domicile azuré du Vainqueur des Titans.

BACKHUS.

Chut, chut.

XANTHIAS.

Qu'y a-t-il, Maître?

(*) Vers dont Aristophane relève ici la bouffissure, & le galimatias. On ne fait de quelle Tragédie il a employé cette citation. Le P. Brumoy se persuade que le Poète en veut ici à Socrate & à ses Sectateurs. Mais cette conjecture me paroît mal établie.

B A C K H U S.

N'entens-tu pas?...

X A N T H I A S.

Quoi, donc?

B A C K H U S.

Le son de la flûte ?

X A N T H I A S.

Oui, je l'entens; & de plus, je sens une odeur de torches, des plus mystiques. Mettons-nous ici à l'écart pour écouter à notre aise.

S C È N E I X.

LE CHŒUR D'INITIÉS, BACKHUS,
XANTHIAS.

L E C H Œ U R.

BACKHUS, ô Backhus! Backhus, ô Backhus!

X A N T H I A S.

Les voilà, Maître, ces Initiés aux mystères, dont vous parloit Hercule. Ils célèbrent des Jeux en votre honneur. Ils fêtent Backhus, avec toute la dévotion de Diagoras (*).

(*) Athée célèbre. Ainsi ce que dit ici Aristophane est une contre-vérité ironique. Diagoras étoit contemporain de

B A C K H U S.

Il me semble qu'il est ainsi. Prêtons-leur silence afin que je connoisse comme on célèbre mon culte en ce lieu-ci.

L E C H Œ U R.

Backhus ! à qui est consacrée cette précieuse retraite ; Backhus , ô Backhus ! viens dans ton bois ; viens l'honorer de ta présence , & te mettre à la tête de tes Thiasés (*) saints. Que tardes-tu d'agiter sur ta tête ta couronne de fleurs & de fruits , entrelassés de feuilles de myrte ? Frappe la terre d'un pied léger ; viens te mêler aux Initiés à tes Mystères , & préside à leur danse joyeuse , pétulante , toute agréable , semée de jeux , de graces , & de fleurs ; à leur danse mystique , & conforme à ton culte , dans la célébration d'un sacrifice.

X A N T H I A S,

Par Proserpine , fille de la vénérable Cérés ! La douce odeur de jambons rôtis , & de boudins grillés !

Simonide & de Pindare. Or celui-ci avoit quarante ans quand Xercès passa en Grece. Ainsi Diagoras , selon toute apparence , étoit mort & même depuis long-tems , quand Aristophane composa les *Grenouilles*. Il conviendroit donc de lire ici : *ut dicis* ; & de mettre ces paroles dans la bouche de Backhus en cette sorte : *ut dicis , sic & mihi videtur*.

(*) *Thiasos*, selon Suïdas signifie , un chœur , une troupe d'Initiés aux Mystères de Backhus.

B A C K H U S.

Reste tranquille , si tu veux en avoir ta part.

L E C H Œ U R.

Élevons , élevons les flambeaux ; car voici venir Backhus qui d'une main tient & secoue des tyrfès, Te voici , ô Backhus ! & la torche radieuse que tu tiens de ton autre main , fait dans cette nuit mystique , l'office de l'étoile brillante de Lucifer dans les Cieux. Mais quel est cet éclat dont brille toute la plaine ? Le genouil glacé des vieillards est devenu mouvant : les chagrins de cet âge ont disparu. Que dis-je ? il ne reste plus aucunes traces de vieillesse. Non , non , jamais ses rides & ses infirmités n'ont osé , ô Backhus ! se montrer dans tes Fêtes. Tout est jeune à sa suite. Conduis donc notre danse légère ; fais luire devant nous ta torche lumineuse ; quelle éclaire sur les bords de ce marais , les pas de notre troupe florissante.

LA MOITIÉ DU CHŒUR.

Voici l'instant de garder un silence religieux. Loin d'ici tout profane dont l'oreille n'est point faite aux paroles rituelles. Loin d'ici tout impur , & quiconque n'a jamais assisté aux nobles orgies des Muses , & n'a point été admis à leurs danses ; ou quiconque non encore initié aux mystères bachiques n'a point été proclamé en cette qualité aux

Fêtes Dionysiales par la voix de Cratinus le Taurophage (*). Loin d'ici quiconque se plaît aux bouffonneries insipides & faites à contre-tems. Loin d'ici quiconque se trouvant dans une émeute ne l'a point appaisée ; & au lieu de se montrer ami de de ses concitoyens , a soufflé entre eux le feu de la discorde , pour pêcher en eau trouble & profiter des diffentions d'autrui. Loin d'ici quiconque s'élevant aux charges dans ces tems de tumulte , n'a recherché les honneurs du commandement que pour trahir sa patrie , livrer à l'ennemi nos places fortes , ou nos vaisseaux , ou faire des exportations illécites d'Egine à Epidaure , comme a fait Thorycion cet odieux Collecteur du Vingtième , qui a ainsi exporté le cuir , la poix & le lin des munitions. Loin d'ici quiconque exhorte son ami à placer son argent sur l'emprunt fait par l'ennemi pour construire une flotte. Loin d'ici quiconque exerce les sales & occultes pratiques des mystères d'Hécate , & murmure à voix basse des formules abhorrées , accompagnées de danses & circuits magiques. Nous écartons pareillement de cette cérémonie sainte quiconque étant Rhéteur , se donne pour Poète , & s'arroge ainsi la récompense des Eleves d'Apollon , aux Jeux Dionysiaques. Nous les déclarons & redéclarons profanes , profanés &

(*) C'est-à-dire qui dévoreroit un bœuf.

profanans ; & leur signifiions de se retirer au plutôt , & de ne plus s'immiscer avec nous. O vous , véritables Initiés , élevez vos voix. Célébrons la veillée bachique ; & chantons les hymnes qui y sont appropriés.

L'AUTRE MOITIÉ DU CHŒUR.

Que tout Initié s'empresse présentement à concourir aux danses que nous formons parmi ces prés ornés de fleurs ; danses riantes , animées par les jeux & par les faillies. Quittons le banquet pour la danse.

UN CHORIPHÉE.

N'oublions pas d'honorer de nos chants & de nos applaudissemens la grande Pallas , cette Divinité tutélaire , résolue de prendre toujours notre République sous sa protection , quoique Thorycion (*) désire le contraire.

L E C H Œ U R.

Il suffit. Chantez présentement Cérès la grande Déesse , cette Mère de tous les grains. Ne vous laissez point de la célébrer dans vos cantiques.

(*) Receveur du Vingtième ; comme on l'a vu plus haut. Aristophane le défère aux Athéniens dans cette pièce , comme un ennemi de l'État.

DEMI-CHŒUR.

Pudique Cérés, qui présides aux Orgies, exauce nos vœux, viens à nous, ô Déesse ! conserve le Chœur dont la fonction est de chanter tes louanges. Accorde-lui de passer tout ce jour en danses, en jeux, en bons mots qui excitent le rire, mêlés toutefois de moralités importantes, & dignes de ta Fête (*) auguste. A cet effet, ceins sa tête de la couronne victorieuse, afin qu'au sortir de ces jeux il puisse insulter à la défaite des autres Chœurs ses rivaux.

LE CHORIPHÉE.

C'est Backhus, c'est sur-tout le joyeux Backhus qu'il s'agit de célébrer, lui qui vient se mêler à vos jeux ; lui qui préside à vos danses.

DEMI-CHŒUR.

Toi dont le culte s'étend en tous lieux, Dieu toujours gai, Dieu qui nous inspires ces chansons, suis-nous vers la Déesse Proserpine ; apprens-nous, selon ta coutume, à cheminer sans lassitude, & à tromper les fatigues d'une longue route. Backhus, ami du Chœur comique, nous voulons guider tes

(*) Les Dionysiaques qui étoient proprement les Fêtes de Backhus, pouvoient passer pour être les Fêtes de Cérés, car Cérés, selon certaines Fables, étoit la mere de Backhus & de Proserpine, comme on peut le voir chez Plin, L. 36.

pas. Reconnois les vêtemens légers, sans luxe, & même un peu mesquins (*), dont tu nous as vêtus pour ta Fête; sans doute pour que nous craignissions moins de nous livrer à la joie, aux jeux, au rire, à toute la pétulance de ce grand jour. Backhus, ami du Chœur comique, suis-nous au plutôt; car nous venons de voir passer une jeune Beauté, d'une taille élégante. Son voile entr'ouvert laisse appercevoir les trésors naissans de son beau sein. Backhus, ami du Chœur comique, viens, prends-nous pour tes guides.

X A N T H I A S.

Peste ! ceci est intéressant; je me sens en humeur de donner la main à cette belle personne, & de danser une entrée avec elle.

B A C K H U S.

J'ai quelque velléité d'en faire autant.

LE CHORIPHÉE.

Pour moi, Messieurs, mon envie seroit de voir condamner à l'amende Arkhédémus, qui depuis sept ans n'a pas encore pu produire son titre de naissance; car un enfant à qui, à cet âge, les dents n'ont point encore poussé, fera brèche-dent toute sa vie. Cet Arkhédémus cependant gouverne ici

(*) Trait de satire contre les Entrepreneurs des Jeux.

la défunte (*) République , & est fans contredit le plus pervers & le plus prévaricateur de tous ceux qui mettent la main aux affaires. Il nous est aussi revenu que Clisthène , au lieu de combattre , s'étoit caché dans des tombeaux , passant toute cette journée à s'épiler , des pieds jusqu'au menton , & jusques sous les yeux , pour paroître plus femme. En outre , il est venu ici un certain Anaphlystien (**), qui dit , à qui veut l'entendre , que Callias , fils d'Hippobinus (***) , étoit très-reconnoissable dans le combat naval d'Arginuse , à la crinière de femme , en guise de crinière de lion , qui lui flot-
toit sur les épaules.

(*) Ce trait fait voir que c'est par une licence poétique qu'Aristophane suppose dans cette pièce qu'Euripide est mort ; de même qu'il est constant qu'il ne suppose ici Arkhédémus descendu chez les morts , & gouvernant les Athéniens défunts , que pour avoir occasion de faire prendre garde à sa conduite , & à l'usurpation du droit de cette Bourgeoise , dont il étoit encore à produire le titre. Arkhédémus gouvernoit alors Décelie , dans la vingt sixième année de la guerre. *Xénoph. L. 1.*

(**) *Anaphlystos* est un canton de l'Attique. *Anaphlystios* peut aussi signifier un débauché.

(***) C'est-à-dire fils d'un infâme efféminé. Le Poëte affecte de dire *Hippobinus* pour *Hipponicus* , comme par laps de mémoire.

B A C K H U S.

Mes amis , pourriez-vous nous enseigner le Palais de Pluron ? Nous sommes étrangers , & nous débarquons à l'instant même.

L E C H Œ U R.

Nous satisferons sur l'heure à votre question ; & nous vous épargnerons une nouvelle enquête. Sachez donc , sans aller plus loin , que la porte qui est devant vous , est celle que vous cherchez.

B A C K H U S.

Allons , Xanthias ; charge de nouveau ce lit & ces couvertures sur tes épaules.

X A N T H I A S.

Je ne vois pas à quoi cela nous servira , si ce n'est à faire route avec le (*) Génie tutélaire des Corinthiens.

L E C H Œ U R.

Formez un cercle , selon le rit , en l'honneur de la grande Cérés , institutrice des Loix ; & n'admettez à votre danse sacrée que les Initiés aux Mystères de ce jour.

(*) C'est-à-dire avec les punaises. En grec une punaise se dit *coris*, mot qui a quelque affinité avec le mot *corinthus*. Il y a une plaifanterie de ce genre dans les *Nuées*, à propos de quoi Madame Dacier fait observer que le petit Peuple appelle la vermine pédiculaire, *des piaards*, par un semblable jeu de mots.

B A C K H U S .

Leur piété me touche. Je ne puis me défendre de me joindre à cette troupe heureuse de femmes & de jeunes filles, qui vont célébrer la veillée de Cérés ; prenons en main ce flambeau , & conduisons la marche.

L E C H Œ U R.

Foulons ces prés verdoyans & fleuris. Exécutons la danse gracieuse , consacrée à honorer le retour de cette auguste Fête. (*ON DANSE.*) Mais voici l'Aurore qui nous frappe de ses rayons : oui l'Aurore ; car la clarté réjouissante du Soleil luit encore chez les Ombres , mais pour les seuls Initiés ; parce que leur vie s'est passée dans la pratique des vertus , & qu'ils n'ont jamais fait de tort à leurs compatriotes , ni manqué à l'hospitalité envers les étrangers.

FIN DU PREMIER ACTE.





ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BACKHUS, XANTHIAS.

BACKHUS.

COMMENT crois-tu qu'il convient de frapper à cette porte ? Sais-tu comme s'y prennent les habitans de ces lieux ?

XANTHIAS *ironiquement.*

Prenez garde seulement de l'enfoncer ; & n'y touchez que par essai ; car sous ce déguisement, vous devez avoir d'Hercule l'encollure & l'allure.

BACKHUS *apercevant Æaque.*

A moi, Xanthias.



S C È N E I I.

BACKHUS, XANTHIAS, ÆAQUE.

Æ A Q U E.

Q U I es-tu ?

B A C K H U S.

Hercule, le robuste.

Æ A Q U E.

Qui ? ce scélérat, cet impudent, ce perfide ? cet homme si laid de corps, de visage & de procédés, qui a tiré notre chien Cerbère de son poste, qui l'a emmené d'ici avec lui, en lui tordant le col ; & qui après avoir fait ce vol, s'est échappé des Enfers où je l'avois consigné ? Ah ! ah ! pendant ! je te tiens présentement ; la noire borne du Styx, & les pointes des roches de l'Akheron sur lesquelles tu seras traîné, déchireront ton corps en lambeaux. Tes entrailles serviront de curée aux chiens qui guettent autour du Cocyte, ainsi qu'à l'Hydre aux cent têtes. Les Lamproyes Tartésiennes se repaîtront de tes poumons ; & les Gorgones du Tithrase se disputeront tes rognons ensanglantés. Je vais chercher & t'envoyer tous les ministres de ton supplice. (*Il sort.*)

XANTHIAS.

XANTHIAS *voyant Backhus accroupi.*

Eh! bien? que faites-vous-là.

B A C K H U S.

C'est la crainte qui opère. Appelle, appelle le véritable Hercule.

X A N T H I A S.

Quelle action ridicule faites-vous? relevez-vous au plutôt avant que quelqu'autre ne vous voye en cette posture.

B A C K H U S.

L'ame est prête à m'abandonner. Viens m'appliquer une éponge sur le cœur.

X A N T H I A S.

La voilà.

B A C K H U S.

Applique-la bien à l'endroit du cœur.... Mais où donc est-il allé, mon cœur?

X A N T H I A S.

Par tous les Dieux célestes! où me faites-vous descendre? Votre courage a donc bien déchu?

B A C K H U S.

Que te dirai-je? la peur l'a précipité de la haute région dans la plus basse.

XANTHIAS.

Oh! le plus timide des hommes & des Dieux!

BACKHUS.

Qui, moi? ah! si j'étois poltron, aurois-je eu la présence d'esprit de demander l'éponge? Non, tout autre à ma place n'en auroit pas eu le courage.

XANTHIAS.

Qu'eût-il donc fait?

BACKHUS.

Il se feroit vautré de peur dans la fange, & s'en feroit mis jusques sous le nez. Tu dis que je ne suis pas brave? Cependant je suis en pied, & tu fais l'usage que j'ai fait de ton éponge.

XANTHIAS.

Voilà un acte de courage; par Hercule!

BACKHUS.

Je le pense ainsi, par Jupiter! Mais, toi, dis; n'as-tu pas été transi de peur, lorsque tu as entendu cette terrible tempête de menaces.

XANTHIAS.

Moi? nullement. Et quant à votre *Æaque*, je vous dirai franchement que je n'en tiens aucun compte.

B A C K H U S.

Parbleu ! puisque tu es si brave , ou si fanfaron ,
prens mon rôle. Charge ton bras de cette massue ;
mets sur ton dos cette peau de lion. Sois intrépide
d'habit comme de fait. Deviens le Maître , & moi ,
le Valet. Donne-moi promptement tes habits &
ta charge.

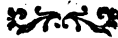
X A N T H I A S.

Je n'eusse jamais osé vous proposer cet échange ;
mais c'est à moi d'obéir à mon Maître. Regardez-
moi bien , regardez Xanthias devenu Hercule.
Voyez comme de timide qu'il étoit , le voilà tout-
à-coup audacieux , le tout à votre exemple.

B A C K H U S.

Par Jupiter ! il n'a plus rien de servile ; & l'on
auroit peine à le prendre , même pour l'esclave
d'Omphale (*). Apporte-moi , te dis-je , ce far-
deau ; c'est présentement à moi à le porter.

(*) Le texte porte *Melités* ; Nymphé à qui Hercule fit
pareillement sa cour. Dans une traduction , j'ai préféré l'a-
necdote la plus connue , & j'ai écrit *Omphale* au lieu de
Mélite.



SCÈNE III.

UNE SUIVANTE DE PROSERPINE ,
 BACKHUS, XANTHIAS, LE CHŒUR.

LA SUIVANTE *à Xanthias.*

C'EST vous , Hercule le désiré ? Venez ; entrez. Aussi-tôt que la Déesse Proserpine a su votre arrivée , elle a pâtri le pain ; elle a fait chauffer des légumes , des fèves entr'autres , plein deux ou trois marmites. En outre , elle a fait mettre un bœuf tout entier à la broche ; elle a salé elle-même des gâteaux & des pains tout chauds. Mais entrez.

XANTHIAS *d'un ton suffisant.*

J'approuve fort cette attention.

LA SUIVANTE.

Par Apollon ! je vous accompagnerai par honneur , jusqu'à ce que vous ayez paru devant la Déesse ; car elle fait les plus grandes cérémonies pour vous ; ne vous prépare-t-elle pas une fricassée de poulets ; un plat de dragées , & le vin le plus exquis ? Entrez-donc tout de suite avec moi ?

XANTHIAS *à la Suivante.*

Ce zèle me flatte infiniment.

BACKHUS à *Xanthias*.

Tu plaisantes ! crois-tu que je te laisserai usurper mon personnage ?

LA SUIVANTE.

J'oublois de vous dire qu'à peine entrés là-dedans , vous y rencontrerez une Joueuse de flûte des plus belles , & deux ou trois Danseuses de bonne composition.

XANTHIAS.

Des Danseuses , dites-vous ?

LA SUIVANTE.

Qui ont encore l'innocence peinte sur le front ; & qui sortent , au moment même , de leur toilette. Mais je ne vous disois pas tout ; sachez que le Cuisinier vient de retirer les viandes de la broche , & de les dresser sur les plats ; qu'en un mot , la table est servie.

XANTHIAS.

Il suffit ; dites aux Danseuses qu'elles auront bientôt l'honneur de ma compagnie.

(*La Suivante sort.*)

BACKHUS à *Xanthias*.

Alte-là. Tu mènes cette plaisanterie trop loin ; penses-tu que ce soit sérieusement que je t'aie cédé le rôle d'Hercule ! je ne suis pas si sot. Mons

Xanthias ; allons , point de façons ; reprenez votre bagage & votre fardeau.

XANTHIAS.

Que veut dire ceci ? Quoi ? vous penseriez à me reprendre l'emploi que vous m'aviez vous-même proposé d'accepter ?

BACCHUS.

Je pense à te dire , ou plutôt je vais tout de bon te forcer de me rendre ma peau de lion.

XANTHIAS.

Maître , vous faites-là un trait inique. Je vous appelle en témoignage contre vous-même ; & je laisse les Dieux arbitres du différent.

BACCHUS.

Quels Dieux , faquin , feroient pour toi ? Un malotru d'esclave , un vil mortel , être assez vain , assez stupide pour vouloir se dire le fils de Jupiter & d'Alcmène !

XANTHIAS.

D'accord , Maître. Tout va présentement pour le mieux ; mais ne vous inquiétez pas ; le Ciel est juste ; il amenera un tems où vous aurez besoin de moi.

(*Xanthias & Bacchus reprennent leurs premiers vêtements.*)

LE CHŒUR.

Voilà le trait d'un esprit plein de sagacité , de

rufes, de déguifemens ; & digne d'Uliffe le grand navigateur. Comme Backhus fait fe replier fur le champ ! comme il fait bien voir qu'on ne doit pas le comparer à un tableau , à une image morte , qui reste constamment telle que le Peintre la placée sur la muraille. Ce tableau-ci appartient à une muraille plus heureuse , & l'image unique qu'il représente est fufceptible de mille variétés. Oui, je le répete , favoir. fe retourner ainfi , n'est pas d'un esprit gauche ; & l'on n'attendroit pas mieux de Théràmène (*).

B A C K H U S.

N'eût-il pas été ridicule que mon fimple valet Xanthias , étendu fur des canapés de Milet , eût fait fa cour à ces Danfeufes ; que j'euffe fouffert qu'il m'eût demandé la jatte , ou peut-être pis ; que j'euffe été forcé à obéir à fes moindres ordres ; & que faute de m'y conformer , je me fuffe vu corriger par lui à grands coups de poing fur la figure ? Enfin , mes amis , ce qui m'eût été le plus fenfible , c'est qu'il eût ufurpé fur moi les hommages que le Chœur , dans ces jeux fcéniques , n'a jufqu'ici rendus qu'à moi.

(*) Quel trait de fatyre politique contre ce Théràmène ! Il en fera encore queftion dans la première Scène du quatrième Acte.

SCENE IV.

BACKHUS, XANTHIAS, UNE
CABARETIÈRE, SA SERVANTE
PLATHANA.

LA CABARETIÈRE.

PLATHANA, Plathana, voici cet escroc qui vint autrefois dans notre taverne, & qui nous doit encore seize pains qu'il y mangea dans un seul repas.

LA SERVANTE.

Par Jupiter ! c'est lui-même.

XANTHIAS.

Je fais bien quelqu'un dans la peau de qui je ne voudrois pas être.

LA CABARETIÈRE.

Il dévora en outre vingt côtelettes, de près d'une obole chacune.

XANTHIAS.

Je fais quelqu'un qui n'est pas à se repentir.

LA CABARETIÈRE.

Sans compter une effroyable quantité d'ail.

B A C K H U S.

Bonnes femmes ! vous voulez plaisanter ; je ne comprends rien à votre radotage.

LA SERVANTE.

Tu croyois donc t'être bien déguisé ; & que je ne te reconnoitrois pas à cause de ces brodequins ?

LA CABARETIERE.

Mais quoi ? j'oubliois les boudins , les saucisses , les langues fourrées , & un fromage tout frais , que ce goulu a avalé d'une seule bouchée sans prendre garde qu'il avaloit aussi la forme. Ensuite quand je vins à compter avec lui , au lieu de me donner de l'argent , il me regarda de travers , & se mit à murmurer & à gronder sourdement.

X A N T H I A S.

Elle peint assez bien le régime & les façons d'agir du personnage.

LA CABARETIERE.

Ce n'est rien encore , malheureuse que je suis ! comme il vit que j'insistois , il tira son glaive hors du fourreau. Il étoit pis qu'un enragé , par Jupiter !

LA SERVANTE.

Il ne m'en souvient que trop. Cette journée-là fut malheureuse pour nous deux. Il me fit bien autant

de peur qu'à vous ; il nous auroit tuées l'une & l'autre , si nous n'eussions grimpé promptement au haut de l'échelle : & pendant ce tems-là , il s'est enfui en emportant deux nappes , qu'on m'a retenues sur mes gages.

XANTHIAS.

Voilà bien Hercule. Il est tel qu'on le depeint là.

LA SERVANTE.

Que jugez-vous à propos de faire ?

LA CABARETIERE.

Appelle promptement Cléon , le souteneur (*) de notre taverne ; & ne manque pas de faire venir aussi Hyperbolus , pour peu que tu le rencontres sur la route. Il faut que nous affommions cet escroc.

LA SERVANTE.

O goinfre infatiable ! comme la main me démange de prendre une pierre pour te fracasser les dents avec lesquelles tu as dévoré mes profits !

LA CABARETIERE.

Pour moi , je ne veux que le faire précipiter au fond du noir Barathre.

(*) Qui veut dire *defensor*, *propugnator*. On l'a interprété jusqu'ici dans le sens de *urbis Præses* ; ce qui fait tout le sel de ce passage , auquel le P. Brumoy n'a rien compris.

LA SERVANTE.

Moi, je veux, auparavant, lui ouvrir d'un grand coup de faux, ce gosier à tout grain, qui a englouti les pains que j'avois fait cuire sous la cendre. Mais je vais amener Cléon, qui saura bien lui faire rendre compte de tout ce qu'il nous a pris.

SCÈNE V.

BACKHUS, XANTHIAS, LE CHŒUR.

BACKHUS.

AH ! mon cher Xanthias ! je veux périr s'il est personne au monde que j'aime plus passionnément que toi.

XANTHIAS.

Je fais, je connois vos pratiques. Épargnez-vous d'en dire davantage. Le rôle d'Hercule ne me tente plus.

BACKHUS.

Quoi ? plus absolument mon petit Xantiolo ?

XANTHIAS.

Fi donc ! moi, un simple mortel, un vil esclave, je prétendrois me faire passer pour le fils de Jupiter & d'Alcmène ?

B A C K H U S.

Je fais, je comprends, mon cher Xanthias que tu as de l'humeur contre moi ; & j'avoue que ce n'est point à tort. Eh ! bien, là, bats-moi, si tu veux ; je ne soufflerai pas le mot : & même si après cela je viens à désertir de ton service, je consens à périr, moi, ma femme, & mes enfans, & Arkhédémus (*) le chassieux, sans qu'il réchappe un seul de toute la race.

X A N T H I A S.

Ce serment me détermine. Eh ! bien, voyons ; changeons une seconde foi d'habits.

L E C H Œ U R.

C'est à toi Xanthias, puisque tu as endossé cette fourrure, d'en soutenir la gloire, & de te comporter la seconde fois comme la première, avec une noble audace ; & d'affecter le regard de travers du Dieu dont tu usurpes la ressemblance ; car si tu es assez sot pour mollir, & pour te laisser reconnoître à quelque lâcheté, te voilà de nouveau contraint de dépouiller ce beau harnois, & de reprendre sur tes épaules l'attirail d'esclave.

(*) Le même Arkhédémus, Gouverneur de Décelie, dont il a été question dans la dernière Scène du premier Acte.

XANTHIAS.

Cette exhortation est sentée, mes chers amis; & je me suis dit tout cela à moi-même. Voici de plus, ce que je prévois; c'est que celui-ci, s'il lui souffle quelque vent favorable, viendra encore avec outrage me redemander cet habit; je fais cela de reste. Mais cette considération n'empêchera point que je ne me comporte en homme valeureux, & que je ne me montre à l'épreuve de toute injure de l'air, comme l'origan. C'est présentement, surtout, que j'ai besoin de cette disposition courageuse; car j'entens r'ouvrir les portes.

SCÈNE VI.

ÆAQUE, BACKHUS, XANTHIAS.

ÆAQUE.

ALLONS; postérité de Cerbère, coëffez-moi ce Voleur: mettez-le entre les mains de la Justice infernale.

BACKHUS.

Je fais (*) bien quelqu'un dans la peau de qui je voudrois pas être.

(*) Allusion à ce que disoit Xanthias dans la quatrième Scène.

238 LES GRENOUILLES,

XANTHIAS.

Allez tous à la mal'heure; & gardez-vous bien d'approcher de moi.

Æ A Q U E.

Comment? pendart! tu voudrais résister! A moi! à moi, meute infernale! Arrivez, Ditylas (*), Skéblias (**), Pardocas (***)! approchez. Voici quelqu'un qui veut avoir affaire à vous.

B A C K H U S.

C'est fort bien fait. La loi y est formelle: il est indigne d'un honnête homme, de s'emparer de quelque chose que ce soit par la voie du larcin; & quiconque le fait, doit être battu à toute ourrance.

XANTHIAS.

C'est ce que vous dites-là, Maître, qui est outrant, outrageant, révoltant.

(*) *Ditylas*, c'est-à-dire celui dont le cuir est armé d'un double durillon. C'est un nom de terreur, comme les deux suivans.

(**) *Skéblias*. Peut-être faut-il lire *Skepias*, c'est-à-dire celui qui peut, au besoin, servir de plafron.

(***) Au lieu de *Pardocas*, qui ne signifie rien, je pense qu'il faudroit lire *Pardo-docas*, comme qui diroit *au regard de Panthère*, ou *semblable à une Panthère*, ou à un *Pard*.

Æ A Q U E.

Peut-on trop punir un méfait aussi honteux,
aussi lâche ?

X A N T H I A S.

Juge équitable, j'atteste Jupiter, je veux que
sa foudre m'écrase, si, avant ce jour, j'ai jamais
mis le pied ici, ou si j'en ai jamais rien emporté,
ou si j'y ai jamais rien commis qui mérite qu'on
m'enleve un seul poil. Et de ce que je dis-là,
je m'offre à vous en donner la preuve : voici mon
Esclave ; emmenez-le ; donnez-lui la question ; &
si, par ses aveux, vous pouvez me convaincre de
délit, faites-moi mourir.

Æ A Q U E.

Et quelle sorte de question lui donner ?

X A N T H I A S.

Toutes celles d'usage ; liez-le à l'échelle ; sus-
pendez-le au plancher ; déchirez-le à coup d'étri-
vières ; faites-lui des entailles avec un fer tran-
chant ; disloquez-lui les membres, à force de les
tordre ; distillez-lui du vinaigre dans les narines ;
appliquez-lui les briques chaudes ; en un mot tour-
mentez-le de toutes les manières ; seulement,
n'allez pas perdre votre tems à le frapper avec un
poireau, ou avec une ciboule, comme on fait aux
enfans gâtés.

Æ A Q U E.

J'aurai égard à cette recommandation ; mais si cet Esclave reste estropié de la question, faudra-t-il en donner la valeur.

X A N T H I A S.

Non, je vous l'abandonne sans restriction. Tirez-en la vérité, par tout moyen possible, & sans crainte que je vous répète aucun dédommagement.

Æ A Q U E *d'Backhus.*

Tu entens parfaitement ce qu'il te dit en face. Allons, habit & bagage bas. Présentement prens garde à faire le moindre mensonge.

B A C K H U S.

Je commence par vous déclarer que je suis Dieu ; & que, si vous me frappez, je vous citerai en témoignage contre vous-même (*).

Æ A Q U E.

Que dit-il là ?

B A C K H U S.

Je dis que c'est moi qui suis Backhus, le fils de Jupiter ; & que cet homme-ci n'est qu'un chétif esclave.

(*) Allusion à l'exacte équité d'Æaque. Mais à l'entrée de l'Acte suivant, le Poète le fait étrangement déroger à la probité.

XANTHIAS.

X A N T H I A S.

C'est ce que je nie formellement ; & pour le mensonge qu'il vous fait là, il convient le battre plus fort : car, s'il est Dieu, il doit être insensible aux coups.

B A C K H U S.

En ce cas, que ne nous bat-on tous les deux également ? (*à Xanthias.*) car puisque tu te dis Dieu, tu dois être pareillement impassible, sous la main qui te frappe.

X A N T H I A S.

J'accepté la partie. Allons, *Æaque*, mettez-nous tous deux à l'épreuve ; sachez qui de nous deux pleure quand on le frappe, & s'étonne d'un coup bien appliqué. C'est un sûr moyen de savoir lequel est *Backhus*.

Æ A Q U E.

Celui-ci est, au moins, un homme très-courageux, de la façon dont il s'offre à supporter les érivrières. Il suffit. Quittez vos habits, l'un & l'autre.

X A N T H I A S.

Et comment vous y prendrez-vous pour nous donner la question à tous deux en même-tems ?

Tome 1.

Q

Æ A Q U E.

Il y a moyen. Il ne s'agit que de vous frapper à plusieurs reprises, alternativement.

X A N T H I A S.

A merveilles ! Voyons ; commencez par moi ; voyez si je fais le moindre mouvement sous le coup.

Æ A Q U E.

Eh ! bien ? t'ai-je frappé ?

X A N T H I A S.

Non, par Jupiter !

Æ A Q U E.

Effectivement, on ne diroit pas qu'il en ait rien senti. Voyons, frappons un peu son *Compétiteur*.

B A C K H U S.

Avez-vous bientôt fait ?

Æ A Q U E.

Ai-je touché ?

BACKHUS *faisant une grimace, & voulant ensuite l'excuser.*

Ne prenez pas garde ; je suis sujet à ces fausses envies d'éternuer.

Æ A Q U E.

Je ne fais ce qui en est. Au surplus, retournons au premier.

X A N T H I A S.

Que tardéz-vous?... Hai! hai!

Æ A Q U È.

Qu'est-ceci? hai! hai! il est donc sensible?

X A N T H I A S.

Non, par Jupiter! c'est un souvenir qui me prend des éjulations d'Hercule, dans l'Hymne de sa Fête, célébrée par la Tribu D'ionée.

Æ A Q U È.

Voilà un personnage bien dévôt! Retournons à son antagoniste.

B A C K H U S.

Ohé! ohé!

Æ A Q U È.

Qu'y a-t-il donc?

B A C K H U S.

Je crois cela, à des cavaliers de ma connoissance, que je vois galoper par-là?

Æ A Q U È.

Oui, mais ce cri est accompagné de pleurs.

B A C K H U S.

C'est qu'il y a quelqu'oignon péfé ici, aux environs.

244 *LES GRENOUILLES ;*

Æ A Q U E.

Ces pleurs n'ont point d'autre cause?

B A C K H U S.

Aucune autre.

Æ A Q U E.

Éprouvons, de nouveau, celui-ci.

X A N T H I A S.

Hai ! hai ! hai !

Æ A Q U E.

Qu'est-ce, cette fois ?

X A N T H I A S.

Voudriez-vous bien me faire le plaisir d'écarter
une épine que je sens sous le pied ?

Æ A Q U E.

Ouais ! toujours des défaites ! j'en aurai peut-
être davantage cette fois-ci, de cet autre.

B A C K H U S.

» Souverain de Délos, ô Phœbus Apollon,
» Vainqueur du noir serpent Python !

Æ A Q U E.

Vous l'avez tous entendu ; il vient de se plaindre.

B A C K H U S.

Qui, moi ? nullement. Ce que vous venez d'en-

tendre est un passage d'Hipponax, Poète iambique, dont je m'étudie à apprendre les vers par cœur.

X A N T H I A S.

Vous voyez bien que vous ne frappez pas assez fort. Appliquez-lui un bon coup sur le flanc.

Æ A Q U E.

Non. Mais, par Jupiter ! je veux savoir s'il n'a pas le ventre douillet.

B A C K H U S.

O Neptune !

X A N T H I A S.

Pour le coup, il l'a senti.

B A C K H U S.

» O Neptune tant craint sur la colline Ægée,
» Modérateur des Eaux du grand goufre des Mers!...

Æ A Q U E.

Je veux perdre les bonnes graces de Cérés, si présentement j'y connois rien. Non, je ne saurois décider lequel de vous deux est Dieu. Mais entrez dans ce Palais, Pluton & Proserpine s'y connoîtront mieux, étant Dieux eux-mêmes.

B A C K H U S.

C'est bien dit ; mais entre nous, vous auriez dû vous aviser de cet expédient, avant que de faire tomber sur moi cette grêle de coups.

Muse ! inspire à ce Chœur des chants dignes d'être retenus. Rends sa voix plus agréable que jamais, & capable de flatter l'oreille d'une si nombreuse assistance, Généreux Athéniens ! est-il aucun de vous qui n'ait une ambition plus noble & plus légitime, que votre Cléophon (*) ? Pouvez-vous vous plaire au gazouillement barbare de cette hirondelle de Thrace ? Laissez-la gémir isolée & perchée sur quelque branche dépouillée de feuilles, vers les rives de l'Hèbre. Elle contrefait les sons plaintifs de Philomèle, & se représente comme mourante ; mais le vrai est que les vœux qu'elle forme, ont leur écho chez vos ennemis.

LA MOITIÉ DU CHŒUR.

Il est juste que le Chœur consacré à Bacchus, s'intéresse à la République, & lui donne des conseils utiles. D'abord il me semble qu'on ne peut rien faire de plus salutaire que de rendre les Citoyens égaux, & de les affranchir de toute crainte. Quelqu'un est-il tombé en faute, comme Phrynicus ? il convient de lui faire rendre compte de sa con-

(*) Cléophon, Général Athénien, à qui Aristophane reproche ici sa naissance étrangère, & ses correspondances en Thrace. Sa mère étoit de cette contrée. Il n'étoit Athénien que de père.

duite ; & s'il se justifie par de bonnes raisons , il faut le renvoyer absous. Je voudrois aussi qu'on ne souffrit , au nombre des Citoyens d'Athènes , personne qui fût dépourvu d'honneur. N'est-ce pas une honte que pour s'être trouvés une seule fois à un combat naval , des esclaves soient devenus des maîtres , & aient été aggrégés à toutes les prérogatives des Platéens ? Non , je ne saurois approuver cela : & cependant , ô Athéniens , j'hésite , jusqu'à un certain point , à vous en blâmer , puisqu'aussi bien , c'est le seul acte de prévoyance qu'on puisse citer de vous. En outre , il me paroîtroit équitable de pardonner à ceux d'entre nos Citoyens qui ne se sont point trouvés au combat d'Arginuse. C'est une faute , sans doute ; mais dont ils demandent l'amnistie ; une faute unique & qui doit être oubliée en faveur des autres actions navales où ils se sont vaillamment comportés aux yeux de leurs pères & de tous leurs proches. Si vous avez cette indulgence , ô Peuple qui passez pour le plus sage de la terre ! vous trouverez toujours assez de braves gens , soit Officiers de marque , soit simples Citoyens , qui seront jaloux de montrer leur valeur dans les combats sur mer. Mais si , méprisant mes avis , vous ne relâchez rien de votre sévérité , & de votre orgueil , c'est à vous que je le dis , vous qui tenez en vos mains les destinées flottantes de cette République , je crains qu'un jour , mais trop

tard, vous ne vous accusez d'avoir fait une imprudence.

L'AUTRE MOITIÉ DU CHŒUR.

Quand je considère les mœurs & la conduite de certains hommes, je prévois que plusieurs d'entre eux éprouveront bientôt un juste châtement. Témoin Pithécus le baigneur, cet homme si dur à tout le monde; & ce petit Cligène le dégraisseur, le plus scélérat de tous ceux qui tirent le sel lixiviel de la cendre, & l'employent avec du nître & de la craie à rajeunir une étoffe. Ce dernier surtout ne peut pas se flatter d'exister long-tems sans être puni de ses crapules; c'est ce qu'il sent parfaitement, & c'est pourquoi il est ennemi de la paix: car si la guerre cessoit, la police civile reviendrait en vigueur, & Cligène rencontré ivre, au milieu de la rue, & ayant perdu jusqu'à son bâton (*),

(*) Le bâton faisoit partie du costume hérile, à Athènes. Un maître ivre & sans bâton, ne pouvoit donc ressembler qu'à un esclave; & l'Ordonnance étoit qu'en pareil cas, il fût châtié comme tel, c'est-à-dire dépouillé de ses habits, & fustigé, comme un valet, par la première patrouille. Voilà ce qui se pratiquoit en tems de paix. Mais en tems de guerre, l'épée & le reste de l'accoutrement militaire ne permettoit point de confondre, en aucun cas, un maître avec un esclave. Le Règlement en question n'avoit donc point lieu en tems de guerre.

feroit sur le champ dépouillé, & corrigé comme un valet.

LE CHŒUR ENTIER.

J'ai vu un tems où la République en usoit à l'égard des bons & des mauvais (*) Citoyens, comme à l'égard de la bonne & de la fausse monnoye. Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Les especes que notre Ville s'attache à décrier ce ne sont pas les plombées; mais au contraire les plus pures & les meilleures de toutes. Toute pièce bien frappée & bien sonnante, soit qu'elle vienne de l'étranger, soit qu'elle vienne de Grèce, est rejetée & mise au billon; mais en vient-il de faux aloi, & de fer même, pièces de récente fabrique, pièces faites d'hier, & de la plus méchante note? ce sont celles-là qui ont cours. Il en est de même des Citoyens. Ceux que nous savons être de race libre, sobres, justes, honnêtes, tempérans, & d'une exacte probité, exercés parmi nous aux arts nobles tels que la Palestre, la Danse, la Musique; nous les rejettons; c'est pour nous de la monnoye au vrai & ancien titre. Qu'accueillons nous en place? toute la mitraille de fer, je veux dire des étrangers; des pervers, nés de méchante race; des esclaves;

(*) Je lis au texte, *malos*, & non pas, *pulchros*. On sent assez qu'Aristophane à opposé *malos* à *bonos*, comme il oppose la bonne monnoye à la mauvaïse.

voilà ceux que nous préférons sur tous autres. On voit ainsi parvenir aux premiers grades ceux qui gisoient aux derniers rangs; ceux que, sous la génération précédente, cette Cité eût hésité d'admettre dans ses murs en qualité de parfumeurs. Ah! du moins Athéniens, reconnoissez vos erreurs. Éclairés sur vos fautes, n'y persistez pas stupidement, Changez, changez ces mœurs perdues. Recommencez à employer des gens honnêtes. Alors s'il vous arrive quelque disgrâce, au moins, n'aurez-vous rien à vous reprocher; & si votre destinée est de vous blesser à votre instrument, réservez-vous la satisfaction de pouvoir avouer & votre blessure, & l'instrument qui vous blesse.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.





ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÆAQUE, XANTHIAS.

ÆAQUE,

PAR Jupiter Sauveur! Ton maître est un noble personnage.

XANTHIAS.

Comment en douteroit-on? N'a-t-il pas fait ses preuves en fait de crapule, soit de lit, soit de table? &, présentement, exige-t-on d'autres preuves de noblesse, que celles-là?

ÆAQUE.

Mais ne t'avoir pas réfuté en face, ne t'avoir pas fait expirer sous les étrivières, comme un vil esclave que tu es, pour avoir eu l'audace de te dire son maître! Voilà en quoi j'admire sa générosité!

XANTHIAS.

La peste étouffe ce donneur de coups de fouet!

Æ A Q U E.

Ce coquin-là est assez de mon (*) humeur.
Quand il maudit son maître, il est heureux comme
un Prince.

X A N T H I A S.

Vous êtes heureux alors, dites-vous ?

Æ A Q U E.

Le plus content du monde.

X A N T H I A S.

Même lorsque cela vous arrive, après qu'il vous
a bien corrigé, & que vous vous en allez tout
murmurant ?

Æ A Q U E.

Même alors.

X A N T H I A S.

Et lorsque, par l'*embroglio* que vous savez jeter
dans les affaires, vous lui donnez bien du fil à
retordre ?

Æ A Q U E.

Oh ! par exemple, cela me passe (**).

(*) Aristophane dans cette Pièce en veut aux Esclaves, c'est pourquoi il fait d'Æaque un homme de cette sorte, pour dévoiler les vices de toute l'espèce, principalement l'infidélité, l'espionnage, &c.

(**) Æaque se donne ici pour un Jurisconsulte trop ignorant pour pouvoir tromper le grand Juge dont il est le Rapporteur. Trait de satire contre les Magistrats d'Athènes ; flatterie au Peuple souverain.

XANTHIAS.

Mais lorsque vous entendez tout ce que l'on dit dans le cabinet de Pluton, & que vous affectez d'être occupé de tout autre soin ?

ÆAQUE.

C'est mon tic journalier. J'y prends, je l'avoue, un plaisir indicible.

XANTHIAS.

Et lorsque vous écoutez clandestinement aux portes ?

ÆAQUE.

Alors j'éprouve le même délice que quelqu'un qui croit jouir de Vénus en songe.

XANTHIAS.

O Phœbus ! ô Apollon !... (à *Æaque.*) Donnez-moi votre main ; il faut que je vous embrasse. Ce n'est pas tout ; il faut que vous m'embrassiez... Oh ! oh ! qu'est-ceci ? Par Jupiter *Homomastigias* (*) ! Quel tumulte s'excite là-dedans ? quel bruit s'élève ! Quelle est cette dispute ?

(*) C'est-à-dire par Jupiter esclave comme moi, & fustigé comme tel. Allusion à quelque esclavage, ou déguisement amoureux de Jupiter. Les esclaves mêmes avoient leur Jupiter ; & ils l'avoient choisi dans la situation ou époque mythologique la plus conforme à leur condition. Jupiter passoit pour avoir servi la Nymphe Mélite, &c. De plus, Jupiter étoit né sous la tyrannie de Saturne.

Æ A Q U E.

C'est Æschyle & Euripide qui sont aux prises.

X A N T H I A S.

Hem? comment dites-vous?

Æ A Q U E.

Un grand trouble, une grande dissension, s'est élevée tout nouvellement aux Enfers.

X A N T H I A S.

Et, à quelle occasion?

Æ A Q U E.

Il a été promulgué ici une Loi, qui porte que celui qui excelle & surpasse de beaucoup ses concurrents dans les arts nobles & libéraux, sera nourri au Pritanée d'ici-bas, & siégera à côté de Pluton sur son trône....

X A N T H I A S.

Fort bien....

Æ A Q U E.

Jusqu'à ce qu'il survienne quelqu'autre, qui, possédant mieux ces mêmes arts, force ce premier vainqueur à lui céder la place.

X A N T H I A S.

En ce cas, comment Æschyle, a-t-il pu être chassé de son poste?

Æ A Q U E.

Il l'a eu, ce poste; il passoit pour l'avoir justement, & pour être le Poète le plus entendu dans son art.

X A N T H I A S.

Eh! qui donc occupe sa place, aujourd'hui?

Æ A Q U E.

Euripide étoit à peine descendu parmi nous, qu'il a pratiqué & courtisé les coupeurs de bourses, les voleurs de grands chemins; les troueurs de murailles & les parricides, gens très-nombreux en ce pays-ci. Ces amateurs ont à peine entendu ses chants, ses strophes, ses contradictions, qu'ils en ont été engoués jusqu'à la démence. D'où il est arrivé que d'une voix unanime ils ont proclamé Euripide, le plus habile des Poètes tragiques. Or, en conséquence de cette proclamation, Euripide s'est assis sur le trône où siégeoit précédemment Æschyle.

X A N T H I A S.

Et personne ne s'est mis en devoir de chasser de ce poste l'usurpateur?

Æ A Q U E.

Personne. Mais l'assemblée du Peuple a jugé qu'il falloit qu'Æschyle & Euripide vinssent publiquement & contradictoirement plaider l'un contre l'autre.

XANTHIAS.

Euripide est un homme rusé.

ÆAQUE.

Des plus rusés que je connoisse, par le grand Jupiter!

XANTHIAS.

Eh! quoi, personne n'a pris le parti d'Æschyle?

ÆAQUE.

Il y a ici si peu d'honnêtes gens! Tenez; c'est comme chez vous.

XANTHIAS.

Et Pluton? qu'a-t-il décidé?

ÆAQUE.

Il a confirmé le jugement du Peuple; & a prononcé qu'il y auroit conflit de poésie, de savoir & de génie entre les deux Antagonistes; & qu'ils montreroient, à l'envi l'un de l'autre, ce qu'ils savent faire de mieux.

XANTHIAS.

Mais pourquoi n'est-ce pas, plutôt, Sophocle, qui a dégoté Æschyle?

ÆAQUE.

Sophocle? il s'en est bien gardé. A peine arrivé ici il a courru embrasser Æschyle, & lui ferrer la main.

main. *Æschyle* de son côté , a descendu de son poste , & vouloit à toute force le lui céder. Tu vas le voir , *Sophocle* ; il doit être spectateur du différent ; & si *Æschyle* l'emporte , il ne fera aucune tentative ; mais si c'est *Euripide* qui triomphe , *Sophocle* est déterminé à lui disputer la palme.

XANTHIAS.

Voici une cause mémorable.

ÆAQUE.

Oui , certès ! voici une grave & importante controverse. Car le talent des deux rivaux va être jugé à la balance.

XANTHIAS.

Comment ? on va peser chacune de leurs Tragédies , à la livre , & à l'once ?

ÆAQUE.

On va faire quelque chose de plus extraordinaire encore. On va apporter des toises , des aulnes , des pieds , des mesures quarrées , des regles diamétrales & diagonales , pour voir si leurs vers se rapportent à ces mesures ; & ce qui s'en manque , ou ce qui en déborde ; d'autant qu'*Euripide* se vante que toutes ses Tragédies ont leur mesure exacte & précise.

XANTHIAS.

Ceci doit étrangement molester Æschyle.

ÆAQUE.

Aussi en est-il tout pensif,

(*) Tel qu'un saureau chagrin, l'œil fixé vers la terre.

XANTHIAS.

Et qui fera l'arbitre?

ÆAQUE.

Il étoit difficile d'en trouver : car il y a ici une grande disette de bons connoisseurs. Et il faut convenir que le génie d'Æschyle passoit la portée des Athéniens.

XANTHIAS.

Par exemple, il a dû lui paroître un peu dur d'être jugé par les bandits & les perceurs de murailles dont vous me parliez tout-à-l'heure.

ÆAQUE.

La raison sur laquelle il se fonde pour récuser l'arbitrage des Athéniens, c'est, tout simplement, qu'il les croit trop frivoles pour juger comme il faut du mérite d'un Poëme. On a donc pris le parti de choisir ton maître pour juge, d'autant

(*) Allusion à quelque vers d'Æschyle.

qu'on ne peut nier que Backhus ne soit bon connoisseur (*) dans l'art dramatique. Mais entrons, pour éviter les écrivains, si nos maîtres attendoient après nous.

L E C H Œ U R.

Æschyle, ce Poète au style orageux, va entrer dans une incroyable colère, lorsqu'il entendra le bruissement tragique de son émule, qui aiguise présentement sa dent, pour le mordre. Je crois le voir, agité à la fois de ressentiment & de fureur poétique, roulant çà-&-là ses regards. Un rude combat va s'élever; d'une part, gravité de discours, & toutes paroles qui portent coup: & d'autre part, de grands riens sonores, roulans avec la

(*) Backhus est considéré ici comme inspirateur & juge des Poèmes dramatique que l'on composoit pour l'ornement de ses Fêtes. C'est pourquoi dans le Prologue du Plutus, Aristophane se qualifie de nourrisson de Backhus. Aristophane a fait dire plus haut à Backhus, qu'il n'entend rien à ramer en mesure: mais il l'a fait convenir aussi-tôt qu'il saisisoit cette mesure, si elle étoit accompagnée de musique. Voyez ce qui précède immédiatement le Chœur de Grenouilles, Acte premier. Il n'en est pas moins vrai qu'en d'autres endroits de cette Comédie même, Backhus est donné par le Poète comme un assez méchant juge, témoin l'endroit où Æschyle dit à Backhus: *le vin que vous avez bû aujourd'hui ne fait pas honneur à votre goût.* Pour dire que Backhus raisonne de travers.

volubilité d'une roue mise en mouvement ; & des centrons détachés de maximes subtiles , enfantées à loisir par un esprit méditatif, & songe-creux ; enfin de la prose habillée en vers. A ce coup, la rude crinière d'Æschyle se hérissé ; il secoue la tête avec menace : ses grands sourcils se froncent : on croit entendre rugir un lion : son discours, est une charpente inébranlable, par-tout armée de cloux & consolidée de ferremens. Son souffle ressemble à l'éruption d'un volcan enflammé. Que lui opposera son rival ? des sons dénués de consistance, des paroles légères artistement débitées ; une volubilité de langue infatigable, à laquelle la riposte en vers ne coûte jamais rien : une grande subtilité à semer des traits odieux que l'envie, qui l'agite, ne peut contenir ; enfin une incroyable & vaine fatigue de poumons.



S C È N E I I.

BACKHUS , ÆSCHYLE , EURIPIDE.

EURIPIDE.

Vos avis sont superflus. Me voici décidé à ne point céder la place ; persuadé , comme je suis , qu'Æschyle est moins habile que moi.

B A C K H U S.

Mon cher Æschyle , quoi vous vous taisez ? N'auriez-vous pas entendu ce qu'il vient de dire ?

EURIPIDE.

Laissez-le d'abord se gonfler d'orgueil , puis débiter par quelque grand écart comme il fait dans toutes ses Tragédies.

B A C K H U S.

Ah ! je n'approuve point cela. Je vous prie , mon cher Æschyle , grand artiste de la Scène ! épargnez-nous ces écarts trop sublimes.

EURIPIDE.

Je le connois , allez ; je connois à fond mon Æschyle ; jugez si c'est d'aujourd'hui que je l'ai étudié. Qu'est-ce qu'Æschyle ? un Poète sauvage ,

R iij

262 *LES GRENOUILLES,*

& dont la lecture est propre à rendre sauvages les autres ; un médisant ; une langue effrénée ; un babil sans arrêt ; une bouche obturée , dont les paroles futiles sont bouffies d'ampoules.

Æ S C H Y L E.

Je te reconnois à ces outrages ; oui , par le fils de la Déesse des champs (*) ! je te reconnois parfaitement , déblatérateur creux ! fabricant de mensonges ! introducteur de guenilles sur la Scène tragique , tu oses me faire ces imputations ! va , va , je t'empêcherai bientôt de rire.

B A C K H U S.

Tout doux , mon cher Æschyle ; ne vous emportez pas , & craignez de vous enflammer la bile.

E U R I P I D E.

Je saurai bien appaiser cette fougue , quand j'aurai fait voir que c'est lui qui le premier a introduit des boiteux en pleine Tragédie.

BACKHUS *envisageant Æschyle & voyant l'effroyable colère où il entre.*

Jeunes garçons , amenez-moi au plutôt une brebis noire , pour conjurer la tempête de paroles qui se forme en ce moment,

(*) C'est-à-dire par Backhus , fils de Cérés.

Æ S C H I L E.

Diras-tu que ce n'est pas toi qui as farci la Scène de la mythologie monotone & fastidieuse des Crétois (*); & de noces profanes & criminelles?

BACKHUS *toujours sur le ton conjurant.*

Très-vénérable Æschyle! sauvez-nous du moins la grêle. Eh! toi, pauvre Euripide, dérobe-toi, si tu es sage; fuis sa présence, de peur que, dans son courroux, il ne laisse échapper contre toi tel mot qui t'ouvreroit le crâne, & en feroit sortir tout *Téléphe*. Je reviens à vous, mon cher Æschyle, & vous prie bien instamment de ne point vous laisser emporter à la fureur; mais de réfuter tranquillement votre antagoniste. Convient-il que des Poètes de mérite s'injurient comme des femmes de Boulangers? Puisqu'il faut vous le dire, vous avez la voix aigre; & vous faites dans la dispute, l'effet de l'ilex dans le feu.

E U R I P I D E.

Je ne demande aucun délai. Je suis prêt à donner le premier coup de dent; puisqu'aussi bien je vois que celui-ci n'engagera pas l'affaire le premier. Je prétens, dis-je, attaquer dans ses Tragédies,

(*) Allusion aux personnages d'Icare, de Phèdre &c. chez Euripide.

& qu'il attaque dans les miennes, le nombre, la mesure & le nerf. Oui, par Jupiter! je soumetts à cette épreuve mon *Pélée*, mon *Æole*, mon *Méléagre*, &, pour tout dire, mon *Téléphe*.

B A C K H U S.

Eh! bien, *Æschyle*? d'après ce cartel, quelle résolution prenez-vous?

Æ S C H Y L E.

Entre nous, je ne serois guères tenté de soutenir contre lui le défi, en fait de tragédies.

B A C K H U S.

Eh! pourquoi donc?

Æ S C H Y L E.

Parce qu'en mourant, je n'ai point enterré la Scène tragique; au lieu que lui, peut se vanter que que l'Art dramatique est mort, avec lui (*);

(*) *Avec lui, c'est-à-dire aussi bien que lui.* On sent bien que cette mort d'Euripide est imaginaire, & de la façon d'Aristophane. Le sel de la plaisanterie est de soutenir qu'Euripide est mort de son vivant, qu'il est mort pour la Scène, & que son Téléphe ne vaudra rien. On a vu précédemment que Backhus craint qu'Æschyle, en brisant le crâne à Euripide, n'en fasse sortir Téléphe. Ce Téléphe étoit donc une œuvre en attente, Euripide n'étoit donc pas mort. Toute cette Comédie des *Grenouilles* est certainement semée de sel Attique; mais, par Aristophane! que devient la majeure partie de ce sel, si Euripide est réellement supposé mort?

comme lui même ne peut se dispenser d'en convenir. Mais puisqu'il vous plaît, ô Bacchus! que j'accepte le défi; je m'y résous.

B A C C H U S.

Allons, que quelqu'un apporte de l'encens, un autel, un réchaux. Je vais faire ma prière; invoquer les lumières du Ciel, & la sagacité nécessaire pour prononcer sur une aussi importante contestation poétique. Vous, commencez quelque cantique aux Muses.

L E C H Œ U R.

Filles de Jupiter, ô vous, Muses, qui, au nombre de neuf, avez la fonction de veiller sur les beaux-esprits; sur-tout au moment où faisant respectivement l'épreuve de leurs forces, ils sont sur le point d'entrer en conflit; accourez, accourez, Déesses! venez voir l'éloquence d'une part dans toute sa vigueur; & d'autre part, dans toute sa subtilité. Un grand combat commence; un grand spectacle s'apprête pour des yeux aussi connoisseurs que les vôtres.

B A C C H U S.

Dignes champions; faites aussi votre prière, avant que d'entrer en lice.

ÆSCHYLE *après avoir brûlé de l'encens.*

Grande Cérés , régis mon cœur ;
Initié dans tes mystères ,
Rens-moi digne d'un tel honneur.

B A C K H U S.

Et vous , Euripide , brûlez aussi de l'encens , à son exemple ; & faites également votre prière.

E U R I P I D E.

Je vais brûler de l'encens , soit. Mais je vous préviens que mes Dieux sont différens des siens.

B A C K H U S.

Vous honorez des Dieux particuliers , & de nouvelle institution ?

E U R I P I D E.

Très-nouvelle.

B A C K H U S.

Qu'à cela ne tienne. Priez ces Dieux particuliers.

E U R I P I D E.

Ether , viens me repâitre ; & toi , babil léger !
Subtilité , fertile en détour mensonger !
Toi , grand art de flairer le vent de l'Auditoire !
C'est de vous que j'attens le génie & la gloire.

LE CHŒUR.

Nous n'avons pas une moindre envie que vous, Messieurs, de nous former à l'école de ces habiles gens dans les secrets du grand art de la dispute, & dans les finesse de la langue ; car notre parler est agreste en comparaison du leur. De plus, quoi de plus intéressant que de voir aux prises deux antagonistes de cette force, tous deux déterminés, tous deux entreprenans ? Enfin donc, il nous est donné de les entendre & de comparer les sentences apprêtées & le style fleuri de l'un, avec la voix mâle, les paroles émanées du cœur, & le sens profond dont surabonde chaque mot de son adversaire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.





ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

BACKHUS, EURIPIDE, ÆSCHYLE.

B A C K H U S.

C'EST présentement, & sans plus tarder, qu'il faut en venir aux prises. Mais on attend de vous de quoi attacher l'Auditoire, & non pas des redites fastidieuses empruntées des autres Poètes.

E U R I P I D E.

Pour ce qui me regarde (*), & pour ce qui concerne mon mérite poétique, & mon savoir-faire en ce genre, je remets à en parler à la fin de la dispute. Ce que je me propose d'abord,

(*) Aristophane affecte continuellement de faire parler Euripide le premier, c'est pour lui donner un vernis odieux de présomption, le droit de parler le premier, appartenant incontestablement à Æschyle, qui est son ancien, & qui d'ailleurs est le Plaignant. Or le *Demandeur*, dans tous les âges, a du parler le premier; & le *Défendeur*, le second. C'est une loi invariable, ou pour mieux dire un principe de la loi naturelle, & dicté par la raison.

c'est de lui faire son procès, relativement à lui-même : c'est de vous faire voir à quel point il est arrogant, imposteur ; en combien de manières il trompe les spectateurs, en produisant sur la Scène des personnages qui semblent être créés en dépit de l'art & de la raison, & qu'on croiroit avoir été à l'école de Phrynikhus. Commençons par son *Achile* & sa *Niobté*. Quels personnages, grands Dieux ! qui restent toute une Scène enveloppés dans leur vêtement sans relever le nez, pour quelque cause que ce soit ; quels rôles tragiques que ceux-là, dont on ne peut citer aucune parole !

B A C K H U S.

Ce grief n'est pas exact, Euripide ; prenez-y garde.

E U R I P I D E.

Eh ! quoi ? le Chœur ne déclame-t-il pas quatre divisions entières, sans que ces personnages prononcent un seul mot ?

B A C K H U S.

Quel mal y a-t-il à cela ? Pour moi, j'ai toujours pris grand plaisir à ce silence, comparé au babil importun qui regne aujourd'hui sur la Scène.

E U R I P I D E.

C'est qu'alors vous n'aviez pas votre tête à vous ; & c'est un accident auquel vous êtes assez sujet, comme vous savez.

B A C K H U S.

Passons-là dessus. Eh ! bien, voyons, pour quelle raison, selon vous, introduisoit-il ces rôles muets ?

E U R I P I D E.

Par une sotte arrogance ; pour suspendre par-là le spectateur, & le tenir attentif jusqu'au moment où *Niobé*, par exemple, viendrait enfin à ouvrir la bouche. Et cependant un Acte entier se passoit sans que *Niobé* parlât.

B A C K H U S.

Je n'aurois jamais cru *Æschyle* aussi pervers. A quel point il abusoit de ma bonne foi ! Mais dites, Euripide, pourquoi étendez-vous les deux bras vers lui.

E U R I P I D E.

Pour le dénoncer au ridicule. Le voilà, ce grand Poète, qui remplissoit un Acte presque entier de pures fadaïses, & qui lorsque l'Acte étoit prêt à finir, s'avisoit enfin d'une tirade ronflante, d'une douzaine de vers armés d'écaïlles ; dont la pensée, masquée de grands mots sourcilleux, dépaïsoit l'auditeur, & le jettoit en pays inconnu.

Æ S C H Y L E.

Ouf ! ouf !

EURIPIDE à *Æschyle*.

Contraignez-vous, jusqu'à ce qu'il ait fini.

EURIPIDE.

Qu'a-t-il dit jusqu'à ce jour ? En voici la substance. *Les Scamandres... les Fossés... les Boucliers en avant... les Gryph'-aigles (*) d'airain*; & autres paroles incongrues, l'écueil du bon sens, qu'on se fatiguerait en vain à vouloir comprendre.

B A C K H U S.

Par les Dieux ! il faut en convenir ; j'ai éprouvé de longues insomnies, en m'efforçant de concevoir ce qu'Æschyle entendoit par *le pouffin d'une jument*.

Æ S C H Y L E.

O l'esprit lourd, de n'avoir pas compris qu'il s'agissoit d'un grifon à tête d'aigle & à croupe de cheval, peint sur la poupe d'un vaisseau.

B A C K H U S.

J'étois allé me figurer que cela pouvoit bien désigner Eryxis, le fils de Phrynikhus.

Æ S C H Y L E.

Et toi, homme en horreur aux Dieux ! dis-nous quelles sont tes fictions.

EURIPIDE.

Au moins ne peut-on me reprocher ni *pouffins*

(*) C'est-à-dire des Aigles-grifons, ou terminés en train de cheval.

*de jument, ni chevre-cerf, comme à toi, qui met-
bles la Scène de toutes les images phantastiques
représentées sur les tapis des Mèdes. Certes! quand
je suis venu à te succéder, j'ai trouvé l'art am-
poulé, boursoufflé, & chancelant sous la charge
des grands mots. J'ai commencé par corriger tout
cela; j'ai diminué l'enflûre; j'ai ôté aux expressions
trop pèsantes la moitié de leur poids; j'ai haché le
dialogue, & j'ai semé la dispute de petites phrases
concises. Le suc des déblatérations tragiques étoit
trop âcre; j'y ai mêlé de la bette pour l'adoucir;
je veux dire que j'ai tempéré par l'hérisse, le
pathétique jusqu'alors trop austère. Ensuite, j'ai
introduit force monologues, au point de donner
moi seul à vivre au joueur de flûte Céphissophon.
J'affectai de ne m'arrêter à rien d'inutile. J'eus
grand soin de ne point intervertir l'ordre des di-
verses parties de l'action; & de mettre toujours
dans la bouche du premier personnage que je pro-
duisois en Scène, l'exposition nette du sujet, pour
en faire connoître l'espèce.*

Æ S C H Y L E.

C'est que l'espèce de tes sujets valoit mieux,
comme je pense, à faire connoître que la tienne (*).

(*) Riposté assez froide; saillie peu digne d'Aristophane.
EURIPIDE.

EURIPIDE.

A partir du premier vers je ne disois rien que d'important par la bouche de mes personnages ; & sans m'embarrasser si c'étoit un maître ou un esclave, une femme mariée ou une jeune fille, ou une vieille gouvernante, je faisois parler tous ces gens-là sur le même ton.

ÆSCHYLE.

Et l'on ne t'a pas lapidé, pour une telle audace ?

EURIPIDE.

Non, par Apollon Lycéen ! au contraire, j'ai gagné par-là l'affection du Peuple.

BACKHUS.

Glissons là-dessus, mon cher Euripide ; car je ne vois pas que ce point-ci soit fort à votre avantage.

EURIPIDE.

Ajoutez que ce sont mes ouvrages qui ont appris à parler à tous ces gens que vous voyez en face de vous.

ÆSCHYLE.

C'est précisément pour cette raison que tu as mérité la corde.

EURIPIDE.

Oui, c'est moi qui ai initié le Peuple dans les mystères de l'art ; qui lui ai donné les rudimens des

régles les plus subtiles ; qui l'ai dressé à se connoître aux endroits faillans d'un Poëme , à les goûter , à les saisir ; & chemin faisant , c'est moi qui lui ai appris à user de souplesse , à conduire une intrigue amoureuse , à méditer une trahison ; c'est moi enfin qui lui ai donné les premières notions de malice , en l'appellant à tout connoître.

Æ S C H Y L E.

J'en reviens à mon dire : on eût sagement fait de t'étouffer , pour t'empêcher de mettre cette funeste idée à exécution.

E U R I P I D E.

J'ai eu soin de faire rouler le Dialogue sur des sujets communs , tels que ceux de la conversation ordinaire ; en quoi l'on ne peut nier que je n'aie fait un acte généreux & hardi ; car je m'exposois par-là à la censure d'un bien plus grand nombre de juges , n'y ayant personne qui ne fût en état de donner son avis sur telles matières. J'abandonnai le style pompeux & gigantesque , propre à faire perdre au Peuple le peu de bon sens qu'il a , & à remplir son imagination de monstres capables de l'effrayer & de troubler son entendement , tels que les grands mots ΜΕΜΝΟΝΑΣ ΚΩΔΩΝΟΦΑΛΑ ΡΟΡΩΛΑΣ (*). Aussi nous distingue-t-on parfaitement

(*) *Quit tintinnabula & nolas phaleris equorum adjiciunt.*

l'un de l'autre, par les disciples très-différens que nous avons formés. En effet, qu'est-il sorti de l'école d'Æschyle? un Phormisius & un Megæretus le phrénétique; &, ensemble, les grands mots SALPINGOLONKHIPÊNADAS (*), & SARCASMOPITYOCAMPTAS (**): au lieu que de la mienne, on a vu sortir *Clitophon* & *Téramène* l'industriel.

B A C K H U S.

Qui, Théramène? cet homme adroit & retors s'il en fut jamais, qui étant tombé entre les mains de mauvaises gens, trouva moyen de leur échapper, en leur disant qu'il étoit *Chiote* (***), mais en prononçant *Ciote* (****).

E U R I P I D E.

Je ne me suis pas contenté de civiliser le menu peuple; j'ai pareillement éduqué les esclaves; je leur ai donné de l'adresse, de l'industrie; de l'aptitude à se connoître à tout, à se mêler de tout, & administrer l'intérieur de la maison beaucoup

(*) Tubis, hastis, barbisque formidabiles.

(**) *Qui sarcasmo pinum etiam secterent, aut certe rodendo & incidendo rumperent.*

(***) C'est-à-dire de Chio.

(****) C'est-à-dire de Cios, autrement Cos.

mieux que leurs maîtres ; à prévoir le futur , à juger sainement l'actuel , & à connoître par des conjectures infailibles où a passé ce qui manque.

B A C K H U S.

Oui , certes ! il dit vrai. Aussi , qu'en a-t-il résulté ? c'est qu'un maître rentrant chez lui , la première question qu'on lui entend faire à ses esclaves , c'est : *Où donc est la marmite ? Qui est-ce qui a mangé cette tête de mendote ? Quoi ! ma belle souprière de l'année passée est défunte ? Et la provision d'ail que j'ai faite hier , qu'est-elle devenue ? Ohé ! qui est-ce qui m'a consommé toute mon huile ?* Ainsi ; mon cher , vous avez endoctriné les esclaves ; mais quant aux hommes libres , vous les avez remis en nourrice & au maillot.

L E C H Œ U R à *Æschyle*.

O toi , en qui se remarque une fougue égale à celle d'Achille ! souffriras-tu impunément l'attaque qu'on vient de te faire ? Je suis dans l'attente de ce que tu vas dire. Entre en lice ; mais prends garde que ton courroux ne t'aveugle & ne t'emporte au-delà de la branche d'olivier (*). Observe-toi donc , ô courageux champion ! modère le plus

(*) Qui étoit au dernier terme de la lice. Ceux qui passoient ce terme , perdoient le prix de la course. Ainsi *par-delà la branche d'olivier*, est ici une expression métaphorique.

que tu pourras ton courroux. Ne vas pas déployer routes tes voiles, replies les au contraire, & ne t'avance en mer que par degrés; car c'est lorsque tu auras plein vent en poupe, que tu auras le plus à craindre. Parle, il en est tems : ô toi, qui, le premier entre les Grecs, as construit de grands édifices de paroles; toi à qui la Muse tragique doit tant de lustre, romps la digue du silence & pars comme un torrent.

ÆSCHILE

(*) Je suis, je l'avoue, outré de colère, d'être compromis dans un tel combat : & quand je considère le rival avec qui je dois me mesurer, ma bile s'enflamme d'indignation, C'est donc le courroux qui jusqu'ici a étouffé ma voix; & ce n'étoit pas comme celui-ci l'a pu penser, que je fusse incertain de ce que j'avois à répondre, ou que je craignisse d'être vaincu par lui dans la dispute. Or, dis-moi, je te prie, que convient-il d'admirer dans un Poète ?

EURIPIDE.

La dextérité & la doctrine : c'est par celle-ci aidée de celle-là, que je suis parvenu à rendre les citoyens meilleurs.

(*) Ce début d'Æschille a été imité par Ovide lorsqu'il fait parler Ajax dans la dispute des armes d'Achille.

ÆSCHYLE.

Mais si au lieu de les améliorer , tu les as rendus pires , de quel châriment es-tu digne ?

BACKHUS.

De la mort. Mais c'est moi , & non lui , qu'il faut que vous interrogiez.

ÆSCHYLE, *sans écouter Backhus & s'adressant toujours à Euripide.*

Voyons d'abord comme tu les as reçus de moi. Tu les as trouvés généreux & de grandeur colossale. Aucun d'eux ne se refusoit aux offices publics ; aucun d'eux n'étoit vagabond , pervers , & de mauvaise foi , comme aujourd'hui. Tous ne respiroient que la guerre , ne parloient que de piques , ne s'occupoient qu'à tenir propres leurs bottes , leurs calques , leurs aigrettes , & renfermoient , chacun dans sa poitrine , le courage de sept lions (*).

EURIPIDE

Et comment t'y pris-tu , pour les rendre si braves ?

BACKHUS.

Dites , dites , mon cher Æschyle ; & ne foyez

(*) Le texte porte de *sept taureaux* , ce qui n'auroit point de grace en françois. Au reste , ce nombre *sept* fait allusion aux *sept Preux devant Thèbes* , comme on va le voir.

pas, par orgueil, trop grave & trop lent à répondre.

Æ S C H Y L E.

J'exaltai ainsi leur courage, par un Poëme de ma façon.

E U R I P I D E.

Quel Poëme veux-tu dire ?

Æ S C H Y L E.

Les sept devant Thèbes ; car tous ceux qui assistèrent à ce spectacle, ne respirèrent plus que les armes.

E U R I P I D E.

Et moi, je soutiens que tu fis-là une grande sottise ; car tes *sept devant Thèbes* ont en même-tems servi à relever le courage des Thébains. Ainsi pour cela même tu mériterois mille coups.

Æ S C H Y L E.

Il ne tenoit qu'à ceux qui m'ont succédé, de traiter de ces sujets magnanimes, au lieu qu'ils ont tourné leur talent d'un autre côté. Mais moi, je puis dire qu'en donnant ma Tragédie des *Perfes*, j'ai fait naître dans le cœur de tous mes compatriotes un incroyable desir de vaincre cette Nation ; & je puis me flatter qu'en cela j'ai fait une grande & belle opération.

B A C K H U S.

Certes ! ma joie fut extrême , d'apprendre dans cette Pièce la mort de *Darius* (*) ; & d'entendre , à cette nouvelle , tout le Chœur jeter des cris de joie , & tout le Spectacle retentir d'applaudissemens.

Æ S C H Y L E.

Voilà , voilà des sujets , comme il en faut traiter : & pour te faire voir que tous les avantages de la société , lui viennent de l'élévation d'esprit des Poètes ; dis-moi , n'est-ce pas d'Orphée que nous tenons les rits & les formules sacrées , par lesquelles l'homme se rend les Dieux propices ? Et cette belle maxime : *que commettre un meurtre est un crime que rien ne peut expier* ? Musée ne nous a-t-il pas enseigné dans ses Poèmes nombre de recettes contre les maladies , & nombre de pronostics d'une grande utilité ? L'agriculture , les semailles , & les moissons , n'ont-elles pas reçues leurs loix d'Hésiode ?

(*) *Mort pour fuite* ; & *Darius pour Xercès* ; méprise & anachronisme digne de Backhus : c'est à-peu-près , comme si l'on faisoit dire dans une Comédie moderne à un personnage ivre , que Charles IX est mort à la bataille de Pavie. Les Interprètes n'ont rien compris à ce passage , & se sont vainement travaillés pour lui chercher une explication positive & sérieuse ; comme de dire que c'est une métonymie quelquefois en usage , que d'appeller le fils du nom de son père ; &c. &c.

D'où vient la gloire d'Homère, & le culte qu'on rend à ce divin Chantre, sinon d'avoir dépeint des armées en bataille, & d'avoir célébré le courage & les hauts faits des Héros?

B A C K H U S.

Homère, avec tout son savoir, n'a pourtant jamais pu faire de Pantoclès qu'un idiot & un lâche, qui fait si peu manier les armes, qu'on lui a vu boucler son armure de tête par derrière, avant que de s'être emboité le sommet du casque.

Æ S C H Y L E.

En récompense, la lecture d'Homère a produit nombre de Guerriers généreux, tels, par exemple, que le Héros Lamachus (*). C'est aussi sur les personnages de ce grand Poète, que je me suis efforcé de modérer ceux de mes Poèmes, en moulant, autant qu'il étoit possible, mon génie sur le sien. C'est, dis-je, sur ce patron que sont taillés mes *Patrocle*, mes *Teucer* & mes *Timoléon*; dignes modèles à suivre pour mes Compatriotes, & très-capables de les faire tressaillir d'impatience au seul bruit de la trompette guerrière. Mais des

(*) Insulté dans d'autres Comédies par Aristophane. Mais ici ce Poète s'empresse de lui rendre justice, ayant reconnu son mérite.

282 *LES GRENOUILLES ;*

Phèdres , mais des femmes de débauche , mais des Sténobées ; voilà ce que je n'ai jamais connu ; & je ne me souviens pas d'avoir jamais produit sur la Scène aucune Héroïne travaillée (*) des fureurs de Vénus.

E U R I P I D E.

Par Jupiter ! je le crois bien ; car comment peindrois-tu Vénus , toi qui n'as rien de ce qui la concerne ?

Æ S C H Y L E.

Je m'embarraffe bien de Vénus. Je te la cède , à toi & à tes Sectateurs , avec tous ses appanages ; car c'est elle qui te perdra (**), méchant homme !

BACKHUS à Euripide.

Æschyle a raison , certes ! car tout ce que tu feins des autres , il est probable que tu l'as , toi-même , éprouvé.

E U R I P I D E à Æschyle.

Eh ! dis-moi , beau moraliste , quel mal ont donc produit dans l'Etat mes Sténobées.

Æ S C H Y L E.

D'enseigner à des hommes & à des femmes de

(*) Comme la Phèdre d'Euripide.

(**) Qui te fera perdre l'estime de la postérité. Le contraire est arrivé cependant ; & l'amour a prévalu au Théâtre.

qualité, à boire la ciguë (*); avec leur sorte admiration pour ton Bellerophon.

EURIPIDE.

Eh! quoi? suis-je donc le premier qui aie parlé des amours de Phèdre?

ÆSCHYLE.

Je suis loin de t'accorder ce mérite. Rien de plus rebattu, de plus usé que ce sujet. Mais quoi? le devoir d'un Poète n'est-il pas d'être décent, & de ne pas montrer, de ne pas produire aux yeux, ce qui doit être tenu caché? Le Maître d'école n'apprend à ses disciples que les préceptes de leur âge. Le Poète est le Maître d'école des adultes. Il doit ne leur mettre sous les yeux que des exemples respectables. *Notre premier devoir, sur la Scène, c'est d'être utiles aux mœurs (**).*

EURIPIDE.

Mais lorsque tu y insères des dialogues entre le Génie tutélaire du mont Lycabere (***) & celui du mont Parnasse (****), que veux-tu que

(*) Aristophane se déclare ici contre le Suicide, & contre les leçons que la Scène-tragique en fournit.

(**) Quel plus beau précepte.... auquel Aristophane lui-même ne s'est pas toujours conformé.

(***) Montagne de l'Attique.

(****) Montagne de Phôcide.

l'on pense ? Prendrons - nous ces entretiens pour des Ecoles de mœurs à l'égard des hommes ?

Æ S C H Y L E.

Eh ! malheureux ! ne convient-il pas que l'énergie de l'expression réponde à la dignité de la pensée ; & que les demi-Dieux parlent un langage plus qu'humain ? La même différence que les peintres mettent dans les vêtements de ces personnages furnaturels , ne doit - elle pas se faire remarquer dans leur diction ? Voilà les regles que je t'avois montrées , & dont tu t'es écarté si indignement.

E U R I P I D E.

Quelles indignités ai je donc commises ?

Æ S C H Y L E.

D'abord , tu n'as pas eu honte d'introduire sur la Scène des Rois vêtus de haillons , pour intéresser davantage les hommes du commun à leurs malheurs.

E U R I P I D E.

Quel mal , quel inconvénient cela a-t-il produit ?

Æ S C H Y L E.

Le voici. C'est que les plus riches citoyens , comme les moindres , ne veulent plus aujourd'hui contribuer pour l'armement des galères , s'habillent mesquinement , & crient misère , n'ayant plus honte d'être gueux & déguenillés comme tes Rois.

B A C K H U S.

Cela est certain ; & j'en fais tels qui sous ces haillons ont une bonne camifolle de fine laine ; & qui ne laissent pas de baisser & de détourner les yeux , lorsque dans le marché on leur offre un poisson passable à acheter.

Æ S C H Y L E.

En outre , on te reproche justement ta garrulité & cette intarissable profusion de paroles , qui a perdu jusqu'aux écoles des enfans ; car qui d'eux n'a pas eu les écrivains , pour avoir insolemment balbutié quelque-une de tes maximes à ses précepteurs ? Mais quoi ? tu as appris à nos mouffes mêmes , à tenir tête au pilote. Ce n'étoit pas ainsi de mon tems : ils ne savoient alors que demander leur biscuit , & que crier *Rhypapæ* (*).

B A C K H U S.

Oui sans doute. Le rameur d'alors , favoit pour toute malice , envoyer de fâcheuses odeurs au rameur suivant , ou salir fort vilainement le banc où il étoit assis. Etoit-il débarqué ? il détrouffoit les passans ; & n'entendoit rien à aucune morale , ni à aucune politique. *Aujourd'hui tout le monde parle , tout le monde disserte ; & l'on ne trouve plus personne pour ramer.*

(*) Cri nautique des anciens.

Æ S C H Y L E.

De quel attentat n'est-il pas coupable? n'est-ce pas lui qui a introduit sur la Scène des corrupteurs de jeunesse; des femmes grosses qui vont faire leurs couches dans les temples; & d'autres qui commettent des incestes avec leurs frères, & qui disent que la mort est une autre vie? N'est-ce pas là pourquoi notre ville n'est plus remplie que de scribes, de bouffons, & de masques de citoyens, au lieu de citoyens réels; ne sont-ce pas ces gens-là par qui le Peuple se voit chaque jour tromper? Mais quelqu'un qui sans reprendre haleine, court un flambeau à la main, sans l'éteindre, à la fête des Panathénées: voilà la trouvaille rare; tant nous avons aujourd'hui perdu de vue les erremens de l'ancienne institution.

B A C K H U S.

Je conjecture pourtant que cet usage subsiste encore; car aux dernières fêtes dont vous parlez, j'ai failli, moi, crever de rire, en voyant un certain petit homme courbé, gros, gras, court, à petites jambes, laissé par tous les autres derrière eux, & tout essouffé. Il tomboit au-devant de chaque porte, dans la rue des Potiers; & ces Messieurs le relevoient le plus poliment du monde, en lui caressant, avec des houffines, la bedaine, le contraire de la bedaine, & les côtes. Mon petit

homme, bien battu, & sa torche éteinte par quelque effort indiscret qu'il fit, comme je puis croire, en roulant avec elle, disparut on ne fait comment; & onques depuis je n'en ai eu de nouvelles.

LE CHŒUR.

Voici, certes ! une grande affaire, un grand combat, une grande guerre ; & cette guerre est poussée à son dernier période. Il est difficile de porter en cette occasion un jugement convenable ; car si l'un des deux champions attaque avec animosité, l'autre n'en montre pas moins à riposter & à se défendre. Antagonistes courageux, allons, n'épuisez pas les mêmes raisons. L'art de la dispute n'a-t-il qu'un biais ? Le sophisme n'a-t-il qu'une route ? C'est ici le cas de produire tout ce que vous avez de mieux en vous ; mettez en jeu, exposez aux yeux le nouveau & l'ancien ; &, surtout, efforcez-vous d'être respectivement cauteux & subtiles. Mais peut-être craignez-vous d'avoir pour juge un Auditoire qui n'ait pas le goût bien superfin, & qui n'entende rien à toutes ces matières. Défaites-vous de cette appréhension ; car si cela a été autrefois, le cas n'a plus lieu. Cette assemblée est composée de Militaires, à la vérité, mais de Militaires instruits, dont il n'y a pas un seul qui n'ait un livre dans sa poche, & qui ne soit imbu des meilleures connoissances, même de celles

288 *LES GRENOUILLES,*

qui constituent un excellent physicien. Jamais, j'ose le dire, vous ne retrouverez un Auditoire plus choisi, & d'un goût plus délié. Ainsi, ne craignez point de perdre vos efforts; & mettez en avant, en présence de ces doctes Juges, tout ce que vous aurez d'exquis.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



ACTE



ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BACKHUS, ÆSCHYLE, EURIPIDE

EURIPIDE.

JE tourne donc mes batteries contre tes Prologues ; d'autant que le Prologue est à la Tragédie ce que la tête est au corps : je vais , dis-je , examiner si l'on a droit de faire cas des tiens , car il me paroît incontestable qu'ils sont obscures , tant pour le style , que pour le fond.

BACKHUS.

Lequel d'entrés Prologues prétens-tu censurer?

EURIPIDE.

Le plus grand nombre est dans ce cas. Mais , voyons ; qu'il nous récite celui de l'Orestias (*).

(*) Certains Scholiastes en font un Drame du genre satyrique , à quatre personnages ; d'autres à trois seulement , sans le qualifier de Poëme satyrique. Selon les premiers ,

B A C K H U S.

Que tout le monde prête silence : & vous ;
parlez , mon cher Æschyle.

Æ S C H Y L E.

» Mercure Tétrestre (*) ! conformément au
» commandement paternel ; fois , je t'en conjure ,
» mon aide & mon sauveur : car je reviens , je
» me r'introduis dans ce domaine , après une longue
» absence.

B A C K H U S.

Trouvez - vous - là , Euripide , de quoi vous
égayer ?

E U R I P I D E.

J'en vois douze raisons pour une.

B A C K H U S.

Y pensez-vous ? douze critiques , pour trois
vers !

E U R I P I D E.

Je vous soutiens que chacun de ces trois vers
contient plus de vingt bévues.

Les quatre Interlocuteurs sont Agamemnon , les Cœphores ,
les Euménides , & Protée.

(*) C'est-à-dire : *Mercury Penate* , *Mercury Laris* ,
Mercury qui préside à la terre natale. Le P. Brumoy inter-
prête fort mal ceci par *Mercury souterrain* ; car ce n'est
point Æschyle mort qui parle , c'est un de ses Héros vivans.

BACKHUS *fermant la bouche à Æschyle impatient.*

Ah ! mon cher Æschyle ! observez le silence tant que parle votre partie adverse ; sans quoi , au lieu de trois méchants iambes , je vous déclare coupable de mille (*).

ÆSCHYLE.

Moi , me taire devant lui ?

BACKHUS.

Il faut avoir cette complaisance , si vous voulez m'en croire.

EURIPIDE.

Eh ! bien , vous l'ai-je fait voir , comme il bronche lourdement , dès le premier pas ?

ÆSCHYLE.

Tu vois bien que tu ne dis que des extravagances , peu (**) faites au reste pour m'inquiéter. Voyons ; prouve en quoi j'ai bronché.

(*) C'est une sorte d'amende , dont Backhus menace Euripide , s'il interrompt davantage son antagoniste , contre les loix du Barreau.

(**) Je mets ces paroles du texte : *mihî autem curæ est parum* , dans la bouche d'Æschyle. Jusqu'ici on les a mises fort mal-à-propos dans la bouche de Backhus.

E U R I P I D E.

Répète ce beau Prologue. Dis-nous-en la première phrase.

Æ S C H Y L E.

» Mercure Terrestre ! conformément au commandement paternel....

E U R I P I D E.

Je t'arrête-là. N'est-ce pas Oreste qui dit ces paroles, assis sur la tombe de son père mort ?

Æ S C H Y L E.

Sans contredit.

E U R I P I D E.

Or, je voudrais connoître ici de deux choses l'une, sçavoir : si c'est Mercure, qui privé d'un père enlevé à ses vœux par une mort violente, je veux dire par la trahison, & le crime d'une mère, obéit au commandement paternel, ou bien....

Æ S C H Y L E.

Eh ! non. Ce n'est point Mercure ; c'est Oreste qui lui adresse la parole, & qui lui dit : Puissant *Eriunios* (*), ou (ce qui revient au même) Mercure Terrestre, je vous prends à témoin que je viens prendre possession de ce sol paternel.

(*) *Eriunios*, très-utile. Epithète honorifique de Mercure, chez Homere.

E U R I P I D E.

C'est où je t'attendois ; & l'amphibologie est ici manifeste ; car nieras-tu que Mercure ait aussi une terre & même toute la terre pour domaine & pour patrimoine ?

B A C K H U S.

Cela est certain : & l'on pourroit croire , à la manière dont Æschyle s'est énoncé , que c'est Mercure qui viendrait prendre possession d'un tombeau , & dépouiller un mort , en vertu des patentes de son père.

ÆSCHYLE *perdant patience.*

Divin Backhus , changez de Cabaretier ; car le vin que vous avez bu aujourd'hui ne sent guères l'ambrosie.

B A C K H U S.

Poursuivez ; & vous , Euripide , continuez à relever chaque faute

ÆSCHYLE.

» Sois , je t'en conjure , mon aide & mon fau-
» veur : car je reviens , je me r'introduis dans ce
» domaine , après une longue absence.

E U R I P I D E.

Je vous avertis que le sage Æschyle tombe ici dans un pléonasme puéril , & répète deux fois la même chose.

Æ S C H Y L E.

Prouve ce pléonafme.

E U R I P I D E.

Fais toi-même attention à tes paroles : Est-ce que *revenir* & *se r'introduire dans un domaine*, ne font pas des expressions fynonimes ?

Æ S C H Y L E.

Nullement ; & voilà précifément où ta raillerie est en défaut.

B A C K H U S.

J'aurois cru cependant que c'étoit comme fi quelqu'un s'avoit de dire : *ouvrez-moi la huche, & le coffre au pain.*

Æ S C H Y L E.

Ce n'est point la même chose ; & les paroles dont je me fuis servi , font très-différentes entr'elles pour le fens.

E U R I P I D E.

Explique-toi donc , fi tu veux que je t'entende.

Æ S C H Y L E.

Revenir dans une terre, fe dit de celui qui en effet est libre d'y revenir , fans que la loi s'y oppose & l'ait expatrié. Mais *s'y r'introduire*, fe dit d'un banni, qui n'ose rentrer chez lui que par une porte dérobée, & pour ainfi dire, comme *intru*.

C O M É D I E. 295

B A C K H U S.

Très-bien, par Apollon! Qu'avez-vous à répliquer à ceci, Euripide?

Æ S C H Y L E.

Ainsi (*), j'ai mis un correctif au *je reviens* d'Oreste, parce qu'il rentra chez lui clandestinement, & à l'insu des possesseurs actuels de sa maison.

E U R I P I D E.

Voilà (**), qui est à merveilles; si ce n'est qu'il faut être devin pour te comprendre. A cela près, passons à ce qui suit.

B A C K H U S.

Poursuivez, Æschyle; & vous, Euripide, observez.

E U R I P I D E.

Poursuis donc,

Æ S C H Y L E.

Parvenu sur le bord de cette tombe, voici ce que je déclare à celui qu'elle renferme: écoute, écoute, ô mon père!

(*) Je mets ceci dans la bouche d'Æschyle, comme la raison l'exige; & non dans celle d'Euripide, comme le bon sens le réprouve.

(**) Je mets encore ceci dans la bouche d'Euripide, & non dans celle de Backhus,

EURIPIDE.

Autre pléonafme. *Écoute, écoute.* Ne voilà-t-il pas une redite, une répétition ?

ÆSCHYLE.

Eh (*) ! n'est-ce pas, ô le plus faux des hommes ! n'est-ce pas à un mort, c'est-à-dire à un foudré que la parole s'adresse ici ? & n'est-on pas dans l'usage d'appeller un mort jusqu'à trois fois ? encore est-ce peine perdue, le plus souvent. Mais toi, comment faisois-tu tes Prologues ?

EURIPIDE.

Je te l'apprendrai ; & je te permets de les confuer, si tu y surprends une seule redite, ou même une seule superfluité. Pourfuis toujours (**).

ÆSCHYLE.

Ce (***) n'est plus mon tour de parler, mais le tien. Mon office présentement est de t'écouter débiter tes Prologues.

(*) C'est par erreur que les Copistes ont mis ceci dans la bouche de Backhus.

(**) Ceci étoit mis mal-à-propos dans la bouche de Backhus.

(***) C'est à Backhus qu'on fait mal-à-propos dire ceci dans les Éditions antérieures.

EURIPIDE.

» Œdipe fut d'abord un mortel fortuné. ...

ÆSCHYLE.

Ciel ! peut-on avancer une plus grande imposture ? Œdipe fortuné d'abord ! lui, de qui, même avant sa naissance, l'Oracle d'Apollon avoit prédit qu'il tueroit son père !

EURIPIDE.

» Dans un gouffre de maux fut ensuite entraîné.

ÆSCHYLE.

Tout cela ne vaut rien, par Jupiter ! il falloit dire :

» Œdipe de tout tems, entre tous, fut à plaindre.

En effet, cessa-t-il jamais un instant de l'être ? Ne l'exposa-t-on pas en naissant sur un tesson creux, en proie aux rigueurs du froid, pour le faire périr, & prévenir ainsi le parricide dont il étoit menacé ? Enfant, ne se traîne-t-il pas sur ses deux pieds enflés à la cour de Polybe. Adulte, n'épousa-t-il pas, lui tout jeune, une vieille femme, & cette femme n'étoit-elle pas sa mère ? Enfin, n'a-t-il pas fini par se crever lui-même les deux yeux ?

BACKHUS.

Et cependant il faut convenir que toutes ces calamités d'Œdipe ne sont rien en comparaison de l'in-

298 *LES GRENOUILLES,*

fortune de ceux qui ont fait la campagne sous Erasimis (*).

E U R I P I D E.

C'est vainement que vous attaquez mes Prologues, je suis sans reproche de ce côté-là.

Æ S C H Y L E.

Je t'apprendrai bien le contraire. Au surplus, je ne me donnerai pas la peine de les éplucher mot à mot : mais (ainsi les Dieux me soient en aide!) je veux pulvériser tous tes Prologues avec une simple formule iambique de deux mesures de tems.

E U R I P I D E.

Qui, toi?

Æ S C H Y L E.

Oui certes, il n'y a pas un seul de ces Prologues qui puisse tenir contre une des mesures iambiques que je leur appliquerai. Choisis donc comment tu

(*) On travailloit alors même à lui faire son procès, ainsi qu'à quatre autres Chefs, Thrasylle, Périclès, Aristocrate & Diomèdon. Erasimis étoit spécialement accusé d'avoir détourné des fonds. Il avoit, peut-être par ce moyen, exposé les troupes à manquer de vivres & de vêtemens. C'est ce que le passage actuel donne à entendre; on l'avoit fort mal compris jusqu'ici.

veux que je te terrasse, soit avec un (*) *Kôdarion*,
 soit avec un *Thylakion*, soit avec un *Llcythion*.
 C'est ce que je te ferai voir sur l'heure.

E U R I P I D E.

Tu me le feras voir?

Æ S C H Y L E.

N'en doute nullement.

B A C K H U S *à Euripide.*

Allons; il est tems d'en faire l'épreuve.

E U R I P I D E.

» Egyptus, à cette nouvelle (**),
 » Avec cinquante fils fait voile vers Argos....

Æ S C H Y L E *l'interrompant.*

» Papier gâté mal-à-propos.

B A C K H U S.

En quoi, donc? Ah! certes! Æschyle cherche
 noise, & la trouvera. (*à Euripide.*) Dites-lui un
 autre Prologue, pour que je sache à quoi m'en
 tenir.

(*) Sortes de mesures iambiques, ou propres à entrer
 dans un vers iambe.

(**) Aristophane blâme cette circonstance indéterminée,
à cette nouvelle, que le Poète n'expliquoit sans doute, que
 dans la suite du Prologue.

300 LES GRENOUILLES;

E U R I P I D E.

» Backhus, qui parcouroit le sommet du Parnasse,
» Lethyrséen main, la peau de chevreuil sur ledos...

Æ S C H I L E.

» Papier perdu mal-à-propos.

B A C K H U S.

Encore ! eh ! quoi ? nous voici une seconde fois,
traversés par un iambe ?

E U R I P I D E.

Il n'importe ; car voici un Prologue auquel, je
lui défie d'appliquer son *mal-à-propos*.

» Nul n'est en tout, de tout point enviable :
» Qu'il soit & noble, & rempli de vertu ;
» Qu'il (*) manque d'or, je le tiens pitoyable....

Æ S C H Y L E.

» Papier, mal-à-propos perdu.

B A C K H U S.

Euripide !

E U R I P I D E.

Eh ! bien, quoi ?

(*) Aristophane blâme l'amphibologie qui résulte des deux *qu'ils* ; il falloit les différencier par la disjonctive *mais*.

COMÉDIE. 301

B A C K H U S.

Vous paroissez foiblir. Et ce *mal-à-propos* vous porte de furieux coups.

E U R I P I D E.

Je n'en tiens nul compte, par l'estime de Cerès! & je lui ferai bientôt tomber des mains cette arme d'appareil.

Æ S C H Y L E.

Dis-nous donc un autre Prologue; mais sois sûr que mon *mal-à-propos* t'attend: prends-y bien garde.

E U R I P I D E.

» Le Roi Cadmus, jadis sorti de Sidonie,
» Fils d'Agénor....

Æ S C H Y L E.

» Papier perdu (*) *mal-à-propos*.

B A C K H U S.

Malheureux Euripide! achetez-lui ce fâcheux *mal-à-propos*, si vous voulez m'en croire. Sans quoi tous vos Prologues seront mis en canelle.

E U R I P I D E.

Sur quelles raisons s'appuye un tel conseil?

(*) Aristophane blâme sans doute dans ce passage, la circonstance *filis d'Agénor*, mise après le verbe, & qui devrait être placée immédiatement après le nominatif *Cadmus*.

B A C K H U S.

Je n'en fache pas de meilleur, au monde, à vous donner.

E U R I P I D E.

Vous vous trompez, vous dis-je; car je suis en état de lui réciter plusieurs Prologues sur lesquels son *mal-à-propos* ne trouveroit aucune prise. Par exemple,

- » Un jour, de Pise est venu
- » Pelops, le fils de Tantale,
- » Sur (*) un prompt char....

Æ S C H Y L E.

- » Papier, mal-à-propos perdu.

B A C K H U S.

Mais voyez, Euripide, comme il trouve moyen de glisser par-tout cette réplique. Écoutez mon cher Æschyle, ce *mal-à-propos* nous gêne incroyablement. Vendez-le-moi, vous trouverez aisément pour une obole, quelque instrument de la même force.

E U R I P I D E.

Non, non, laissez-moi faire, je saurai bien le

(*) Aristophane blâme cette circonstance, vû son déplacement; car elle devroit suivre immédiatement *est venu*.

mettre à bout , par Jupiter ! n'ai-je pas une infinité d'autres Prologues ?

» Œnée , à terre , ...

Æ S C H Y L E.

» Chut ! encor papier perdu.

E U R I P I D E.

Oh ! laisse-moi du moins achever ma phrase ;

» Œnée , à terre (*) voit un épi , le consacre....

Æ S C H Y L E.

» Papier mal-à-propos perdu.

B A C K H U S.

Vous voyez , Euripide , que ce terrible *mal-a-propos* n'a rien de sacré , & qu'il ne respecte absolument rien.

E U R I P I D E.

Ne vous en inquiétez pas Backhus ! & souffrez qu'Æschyle ose censurer ce Prologue-ci :

» Jupiter , comme on dit , par (**) amour pour le vrai.

B A C K H U S.

Tu es un homme perdu ; garre le *mal-à-propos*.

(*) L'amphibologie tombe sur la circonstance *à terre* , qu'on peut , vu la construction , appliquer également à Œnée ou à l'épi.

(**) L'amphibologie porte sur la circonstance *par amour pour le vrai* , applicable à Jupiter &c. , ou à *comme on dit*.

304 *LES GRENOUILLES,*

Par je ne fais quelle fatalité, cette devise est aussi inhérente à tes Prologues, que le Sycamin (*) à ton œil. Abandonne donc la partie de ce côté-là, & vois si tu ne pourrois pas l'attaquer lui-même sur ses Vers & sur ses Chœurs.

E U R I P I D E.

Certes! je me fais fort de démontrer qu'il fait mal ses Chœurs, & qu'il va toujours se répétant.

L E C H Œ U R.

Que pensez-vous, Messieurs, qu'il va résulter de ceci? Quant à moi, plus je médite, & moins je conçois ce qu'il y a à reprendre légitimement dans un Poète qui a surpassé en bons Vers tous les contemporains. Mais je vois avec surprise qu'on ose l'inculper en présence du divin Bacchus; & je commence à craindre pour lui cet acharnement.

E U R I P I D E.

Les voici, les voici, ces Vers prétendus admirables; je les fais tous, & vais vous les exposer.

B A C K H U S.

Commence; voici des jettons tout prêts, pour compter les endroits que tu démontreras être irrépréhensibles.

(*) Sorte d'ulcère, particulière aux yeux. Fistule lacrymale.

EURIPIDE.

E U R I P I D E.

» *Achille (*)*, héros Phthiote ! apprenant cette mort...

» *Æschyle*, ta maison d'un côté penche fort.

B A C K H U S.

Voyons encore celui-ci :

E U R I P I D E.

*Race (**)* de ces bords habitante,

Nous l'honorons, *Mercur*, ô grand Générateur !...

» Ta maison, docte *Æschyle*, est ici chancelante,

B A C K H U S comptant deux jettons.

Et de deux.

E U R I P I D E.

*Illustre Chef des Grecs, Atreé (***)*, Héros puissant ;

Mon fils.... » Ton édifice, *Æschyle*, va penchant.

(*) Ce Vers est défectueux, en ce que je n'y ai point eu égard à l'aspiration du mot *Héros* ; laquelle cependant est de règle. J'ai affecté cette élision vicieuse, pour imiter le défaut du vers grec, qui manque par la mesure, puisqu'*Æschyle* au second pied d'un vers alexandrin, substitué ici un iambe à la place d'un spondée, en cette sorte :

— | — | — u u | — u u | — u u | — u u | —

Au lieu de :

— | — | — u u | — u u | — u u | —

(**) Il y a amphibologie dans *Race*, par la construction : car ce mot *Race*, peut également se rapporter à *nous*, & à *Mercur*. La même équivoque se trouve dans le grec ; & c'est sur ce défaut que porte la critique d'Euripide.

(***) Ce Vers est défectueux, vu l'aspiration obligée de *Héros*, à laquelle on n'a point eu égard : cela représente assez bien le défaut du vers grec commençant par une brève, ce qui répugne au vers alexandrin.

B A C K H U S.

Par ma foi ! & de trois, mon cher *Æschyle* ;
Voyons donc cet autre Chœur :

E U R I P I D E.

Gardiens du bois sacré () où Diane réside,*
Ouvrez à la Déesse..... » *Æschyle* ! d'Euripide
Souffre un avis » : Ton mur va penchant d'un côté.

B A C K H U S.

Encore, encore, un défaut frappant :

E U R I P I D E.

*J'empire (**) tout ; je puis détruire un grand Empire....*
» *Æschyle*, ta maison penche tout d'un côté.

B A C K H U S.

Qu'est-ceci ? que d'ouvrage à refaire ! que d'or-

(*) Le vers françois est défectueux à cause de l'hiatus de *sacré* avec *ou*. Cet hiatus est mis à dessein, pour représenter un défaut d'un genre différent dans le vers grec, & qui consiste dans le partage d'un mot en deux portions, dont l'une appartient à la fin d'un vers, & dont l'autre commence le second.

(**) Ceci est sans doute dans la bouche du Destin, ou du Temps, ou de la Fortune. Au vers françois, le défaut est dans l'identité (pour l'œil & pour l'oreille,) de *j'empire* avec *Empire*. La même identité vicieuse se trouve à-peu-près dans le vers grec. Il faut toutefois se bien garder de confondre ceci avec le *Carrosse Amaranthe*, de *ma rente*, de Cotin-car la faute d'*Æschyle* est une grande inadvertance ; celle de Cotin étoit une prétention au bel esprit : ce qui diffère du tout au tout.

dures & de faletés (*), dans ce que je croyois tout lumineux! allons promptement prendre un bain, & faire une toilette exacte.

E U R I P I D E.

Gardez-vous bien, ô Backhus! de nous faire fauxbond, avant que d'avoir jugé comment Æschyle s'acquitte de la partie lyrique (**)
de ses Drames.

B A C K H U S.

Allons; il faut écouter jusqu'au bout: mais je ne veux plus de ce vilain refrain (***)

E U R I P I D E.

*La noble puissance Argolique,
Avant qu'un double trône en deux la séparât...*

(*) Le Poëte fait ici un jeu de mots, je veux dire une allusion détournée, & d'ailleurs infaisiffable en françois. Au reste, dans ma traduction j'ai cru devoir ménager les oreilles pudiques.

(**) De la partie qui étoit accompagnée avec la lyre, & non pas avec la simple flûte. Il faut se transporter à ces usages anciens. Cette partie lyrique étoit d'un metre plus ferré, où se remarquoit volontiers le Vers adonique. Comme *Bellicus ales*.

(***) Backhus joue une seconde fois ici sur le rapport illusoire des deux mots qui ont la même terminaison, subtilité qu'il est impossible, ou pour mieux dire, qu'on est dispensé de rendre en françois.

» To Phlatto thratto phlatto thrat (*).

*Il envoya contre eux le Sphinx Akhéronique
Et le chien, nourisson du ténébreux État....*

» To Phlatto thratto phlatto thrat.

*Il enleve sa proie, après ce grand combat.
Comme une aigle, de l'air habitante sauvage...*

» To Phlatto thratto phlatto thrat.

Craignant qu'au gré d'Ajax le sort ne s'inclindt...

» To Phlatto thratto phlatto thrat.

B A C K H U S.

Qui, diantre ! est donc ce Phlatto thrat ? je le soupçonne originaire de Marathon (**). Finis de grace ce refrain marécageux ; j'aimerois autant être encore avec les Grenouilles qui m'ont tant impatienté.

Æ S C H Y L E.

Si quelquefois je prens dans mes poésies un effort peu ordinaire, il est bon qu'on sache que c'est pour n'avoir rien de commun avec Phrynicus, & pour

(*) Refrein dont Euripide, ou plutôt Aristophane, s'avise ici pour exprimer un galimathias.

(**) Campagne fertile en cette sorte de plante qu'on nomme *phlatts*, autrement *phléos*, & dont on a parlé, au Chœur des Grenouilles. Acte premier.

n'être pas soupçonné de cueillir des fleurs dans la même prairie. Quant à Euripide , toutes ses poésies lyriques ne sont que des parodies d'airs de Mélitus (*), & de chamaillis Cariens, qu'il a recueillis, soit aux enterremens, soit chez des Courtisanes : & c'est ce que je démontrerai à l'instant. Qu'on m'apporte une lyre. Que dis-je? une lyre! qu'on m'apporte le premier chaudron; voilà, voilà l'instrument qui doit accompagner la Muse d'Euripide.

B A C K H U S.

Certes ! jamais pareil concert lyrique ne s'est fait entendre à Lesbos (**).

Æ S C H Y L E.

» *Alcyons sonores , dont les accents plaintifs*
 » *retentissent sur les flots , vous qui ne faites qu'es-*
 » *fleurer la surface de l'onde , & qui n'y prenez*
 » *jamais qu'un bain de rosée : vous qui habitez d*
 » *couvert.*

Passons à une autre tirade lyrique: *Araignées (***)*
laborieuses , qui habitez dans les recoins des murs ;

(*) Musicien d'alors, qu'il ne faut pas, je pense, confondre avec le délateur de Socrate, comme sont les Scholiastes.

(**) Allusion à Sapho, & à Alcée.

(***) Ceci est tiré d'un Chœur de Captives qui comparent leur travail à celui des araignées. Eschyle change la fin de la tirade, pour la tourner contre Euripide par un sarcasme inattendu.

310 LES GRENOUILLES,

fi ī ī-ī ī-ī ī-ī-lez (*) vos toiles, vos lacets, votre tâche pénible & pleine d'ennui, est l'image... des (**) travaux d'un Poète rancide. Parcourons encore d'autres échantillons chantans.

*Le Dauphin, qui se plaît aux chants, agitoit de sa queue leur poupe, & secondoit la direction du vaisseau. Il dirigeoit ainsi bien des fortunes; & le Diseur de bonne aventure; & le Vainqueur dans les courses du Stade; & le Marchand de pierres précieuses; & , par-dessus tout, l'arbre porte-raïsin, qui ser voit à alléger tout le reste de la charge du navire.... Mon cher enfant, jette-toi vite à mort cou. Je deviens trop léger. Vois-tu ces deux mesures toutes composées de brèves (***)).*

B A C K H U S.

Je les vois à merveilles,

Æ S C H I L E

Peut-être est-il à propos de les indiquer?

B A C K H U S.

Je les vois, de reste.

(*) Imitation d'une roulade de Musique.

(**) Æschyle change ici le texte d'Euripide, comme j'en ai prévenu dans la note précédente.

(***) Il y a dans le grec cinq brèves de suite, c'est sur-quoi porte la Critique.

ÆSCHYLE à *Euripide*.

Et tu fais de pareils Poèmes ; & tu oses reprendre les miens , toi , qui n'es digne que de figurer dans une troupe de Saltinbanques de la Cyrenaïque !

J'ai fait voir de quelle façon tu touchois la lyre ; il me reste à faire le procès à tes monologues.

» O nuit (*) épaisse , chargée des plus noires
 » ténèbres ! Quel songe infortuné m'apportes-tu ?
 » songe émané des ombres fuligineuses de l'Erebe ;
 » songe vain , image sans ame , enfant de l'éternelle nuit ; songe affreux de visage , vêtu de toutes les livrées du deuil & de l'affliction ; songe
 » au regard cruel & terrible , aux ongles crochus
 » & menaçans ! Accourez mes fidèles suivantes !
 » vous , allez me puiser de l'eau au courant du
 » prochain fleuve : & vous , ayez soin de m'en
 » préparer un bain chaud. Je veux au plutôt me
 » purifier d'un tel songe.

Autre Monologue :

» Démon (**) gardien de la contrée Pontique !
 » c'est toi que je prens à témoin de cette injure :

(*) On ne sait de quelle Pièce d'Euripide , ce monologue est tiré.

(**) Ceci est le monologue d'une Magicienne. On ignore de quelle Pièce d'Euripide il faisoit partie. Il est à remarquer qu'Æschyle ne se permet aucune critique contre ce monologue. Pour en faire la satire , il se contente de le réciter.

312 LES GRENOUILLES ;

» & vous, mes compagnes, venez partager la
 » douleur & la surprise où me jette cet incroyable
 » attentat. Glycé m'a enlevé mon coq ; il faut
 » bien que ce soit elle : il ne se retrouve plus.
 » Nymphes oréades, frappez son esprit de ver-
 » tige & d'une fureur incurable. Malheureuse
 » que je suis, j'étois à tourner mon fuseau; tandis
 » qu'ainsi je fi (*), īī, īī, īī, ilois ma tâche,
 » pour l'aller vendre au marché, à la chute (**)
 » du jour; mon coq prend ses ébats, voltige, &
 » tout à-coup dispaçoit, me laissant, m'abandon-
 » nant à ma détresse. Je pleurs, je fonds en larmes,
 » infortunée que je suis! Crétois, enfans du mont
 » Ida (***), armez-vous de vos fleches (****): bat-
 » tez-vous les flancs : investissez la maison de la
 » coupable. Vous Diane, belle Déesse de la chasse,
 » accourez avec votre meute agile; faites-la fure-
 » rer dans tous les recoins de cette maison. Et

(*) Imitation d'une roulade de Musique, qui exprimoit l'action de filer, comme on a déjà vu un exemple un peu plus haut, à l'occasion des araignées. Cette roulade pouvoit aussi exprimer le chagrin de la Magicienne. Il paroît qu'Aristophane n'approuvoit nullement ces roulades.

(**) Pour pouvoir mieux tromper l'acheteur.

(***) Il y avoit un mont Ida en Crète, ainsi qu'en Phrygie.

(****) Les Crétois passient pour excellens Archers. Æschyle paroît critiquer avec raison tout ce grand vacar me poétique, & cet appareil de guerre à l'occasion d'un coq perdu.

» vous, fille de Jupiter, triple Hécate, prenez
 » promptement en main vos deux flambeaux ;
 » montrez-vous tout-à-coup chez Glycé ; éclai-
 » rez son crime, & me la faites surprendre en
 » flagrant-délit.

B A C K H U S.

Je demande grace ; voilà une question assez rude. Holà, hé ! trève, s'il vous plaît.

Æ S C H Y L E.

Croyez que je ne suis pas moins fatigué de vous réciter de tels monologues ; que vous de les entendre. Il est tems, il est tems de changer les batteries, & de juger notre homme à la balance. Lorsqu'on aura pesé le mérite des deux concurrens, on saura précisément à quoi s'en tenir.

B A C K H U S.

A mon reste, à mon reste ! achetez, achetez ! j'adjudge cette fois-ci le mérite poétique, à la livre, comme du fromage.

L E C H Œ U R.

De quoi ne s'avisent pas les gens industrieux ! Quelle entreprise nouvelle, prodigieuse, & sans exemple ! car où rencontrer rien de semblable, parmi les fastes de l'histoire ? J'en jure par Backhus, ici présent, si quelqu'un m'eût avant ce jour parlé d'un pareil fait, je n'en eusse rien cru ; j'eusse présumé qu'il racontoit une fiction.

S C È N E I I.

BACKHUS , ÆSCHYLE , EURIPIDE.

B A C K H U S.

VOICI les balances. Venez vous soumettre à cette dernière épreuve.

Æ S C H Y L E.

Nous voici en présence.

B A C K H U S.

Souvenez-vous de ce que je vais vous prescrire. Chaque phrase qu'il s'agira de juger, retenez bien la balance; & ne lui lâchez la main, que lorsque j'aurai crié *cou-cou*.

Æ S C H I L E.

Nous nous conformerons à cette loi.

B A C K H U S.

Actuellement, disputez; apportez-nous matière à jugement.

E U R I P I D E.

» O, si jamais vaisseau parti des bords Argoli-
 » ques, n'eût pris un effor léger sur la surface des
 » flots!

ÆSCHYLE.

» O fleuve Sperkhius; ô rives où viennent paître de nombreux troupeaux de bœufs!

B A C K H U S.

Cou-cou! lâchez la balance. Voyez comme elle panche sensiblement du côté d'Æschyle. En effet, il a mis dans le bassin un vers surabondant d'humidité, & qui, comme de la laine mouillée, ajoute au poids: il n'est question que de fleuve & de gras pâturages, au voisinage des eaux; au lieu qu'Euripide s'est amusé à une description ailée & route volatile.

E U R I P I D E.

Je demande ma revanche. Qu'il se présente de nouveau au conflict.

B A C K H U S.

Vous autres, tenez une seconde fois la balance en respect.

E U R I P I D E

La voilà, telle que vous l'exigez.

B A C K H U S.

Parlez, à présent.

E U R I P I D E.

» Le vrai temple de la persuasion, c'est l'art de bien parler.

Æ S C H Y L E.

» La Mort est la seule Divinité qu'on ne fléchisse
» point par des offrandes.

B A C K H U S.

Laissez , laissez la balance libre. Elle incline de
nouveau pour Æschyle ; d'autant qu'il a mis dans
le bassin le plus lourd , le plus onéreux de tous les
maux , la Mort.

E U R I P I D E.

Et moi , n'ai-je pas mis dans le bassin , la Persua-
sion ; chose si importante ?

B A C K H U S.

Dites plutôt , la chose la plus futile , & souvent
la plus vuide de sens. Cherchez , cherchez-nous
quelqu'autre citation de poids , & plus capable de
faire incliner la balance.

E U R I P I D E.

Souffrez donc que je fasse une troisième tenta-
tive. Achille , comme on dit , perdit deux parties
de dez , & voulut tenter la fortune une troisième
& une quatrième fois.

B A C K H U S.

Jouez de votre reste , mes amis : tout gît dans
cette dernière épreuve ; je vous en prévient.

C O M É D I E.

317

E U R I P I D E.

- » Soulevant de sa main une lourde massue
- » De fer armée.

Æ S C H Y L E.

- » Brancard contre brancard ; convoi , contre convoi.

B A C K H U S.

Voilà encore Euripide , mis dessous.

E U R I P I D E.

Comment cela ?

B A C K H U S.

C'est qu'Æschyle a opposé à une simple massue , deux brancards & deux convois , fardeau que cent Égyptiens ne suffiroient pas à faire bouger de place.

Æ S C H Y L E.

Je prétens lui faire un bel avantage. Je veux qu'il se mette dans la balance , lui , ses enfans , sa femme , Céphisophon , & , ensemble , tous ses livres : & moi , je m'engage à ne mettre dans le bassin opposé , qu'une seule parole.



S C È N E I I I.

PLUTON , BACKHUS , ÆSCHYLE ,
EURIPIDE.

B A C K H U S.

Mes amis , je me garderai bien de prononcerici , je ne veux encourrir la haine d'aucun de vous deux : car , je reconnois l'un pour un Poète très-habile (*), & je n'assiste jamais aux Tragédies de l'autre sans une grande satisfaction.

P L U T O N.

Sur ce pied-là , vous ne remplirez donc pas l'objet de votre voyage aux Enfers ?

(*) Ceci est une adresse de la part d'Aristophane , pour tenir en suspens l'attente d'Euripide , qui n'étoit nullement mort , & qui , à coup sûr , étoit du nombre des Spectateurs. Ce mot d'éloge perfide donné en passant à ce Poète , lui dut faire espérer que Backhus ne se déclareroit du moins pas contre lui. Pour confirmer cette espérance trompeuse , Aristophane va feindre un peu plus loin que Backhus a juré par le Stix de donner la palme à Euripide : & malgré toutes ces apparences , Aristophane trouve le secret de faire adjudger la palme à Æschyle. Toute cette Comédie est le triomphe de la satire personnelle.

B A C K H U S.

Et si je prononce; quel avantage m'en reviendra-t-il?

P L U T O N.

Alors, je consens que vous rameniez avec vous sur la terre, celui de ces deux Poètes en faveur de qui vous vous ferez déclaré : car je ne veux pas que vous quittiez cet hospice, sans avoir reçu de moi un présent.

B A C K H U S.

Puissent les destins récompenser votre bienveillance ! Vous autres, approchez ; & prêtez-moi toute votre attention : je suis venu ici chercher un Poète.

Æ S C H Y L E.

A quelle fin ?

B A C K H U S.

Afin que les conseils qu'il donnera à la République par la bouche du Chœur, sauvent notre Cité. Celui donc que je reconnoîtrai pour le meilleur donneur d'avis, je l'emmènerai avec moi. D'abord, que conseillez-vous à l'égard d'Alcibiades; car notre Ville est dans une grande crise à son sujet?

E U R I P I D E.

» Je hais tout Citoyen tardif à servir sa Patrie,
» & prompt à lui faire injure. Loin de moi tout

320 **LES GRENOUILLES ;**

» Athénien, qui fait son propre avancement, &
» le détriment public ». Tel est mon avis.

B A C K H U S.

Fort bien, par Neptune ! & vous, Æschyle ;
quel est le vôtre ?

Æ S C H Y L E.

» Gardez-vous bien de nourrir dans la Ville le
» petit d'un lion : à plus forte raison gardez-vous d'y
» nourrir le lion lui-même. Que si vous faites cette
» imprudence, attendez-vous qu'il vous fera la loi.

B A C K H U S.

Par Jupiter ! me voilà plus embarrassé que jamais,
pour porter une décision : car l'un & l'autre anta-
gonistes ont, à l'envi, donné un conseil convena-
ble & prudent. Remettons-les encote une fois à
l'épreuve : *Quel espoir de salut reste-t il à la Répu-
blique ?* Seroit-ce (*), par hasard, celui-ci : seroit-
ce, dis-je, d'appliquer, en guise d'ailes, Clévo-
crite au dos de Cinéfiás ; & de jeter ensuite ce
dernier du haut d'une tour à la mer, en confiant
aux vents le soin de le soutenir en l'air ?

(*) On mettoit avant nous ceci dans la bouche d'Euripide,
& l'on faisoit ensuite répondre par Backhus ce qu'Euripide
doit répondre. Toutes ces méprises rendoient insipide & sans
esprit une Scène pleine de vrai comique.

EURIPIDE.

EURIPIDE.

Tout ridicule que peut paroître cet avis par la forme, je le trouve très-sensé pour le fond.

B A C K H U S.

Ou bien seroit ce cet autre : *Si Athènes livre un combat naval, n'importeroit il pas, pour sauver l'État, d'avoir un nombre suffisant de Citoyens munis d'acétabules, pour jeter du vinaigre aux yeux de l'ennemi?*

EURIPIDE.

Oh! quant à ce conseil, j'en connois l'Auteur; mais je ne crois pas que cette considération doive me fermer la bouche.

B A C K H U S.

Parlez, donc.

EURIPIDE.

Je crois que ce qui sauvera les Athéniens, c'est s'ils commencent à se méfier de ce en quoi ils ont mis leur confiance; & s'ils se fient au contraire, à ce dont ils se méfient présentement.

B A C K H U S.

Je ne comprends pas cela bien nettement; & vous m'obligeriez fort de me l'exposer en style un peu plus clair.

EURIPIDE.

Si les Citoyens auxquels nous nous fions un peu

322 *LES GRENOUILLES,*

trop, nous deviennent suspects; & si nous mettons notre confiance en ceux que nous négligeons; je dis qu'une telle conduite sera très-propre à fauver l'État. Car, connoissant la cause qui fait aujourd'hui notre détriment, il est incontestable, qu'en supprimant cette cause, & en changeant d'erremens, nous nous en trouverons bien.

B A C K H U S.

Bravement décidé, par Palamede! (*) & voilà un trait de génie qui vous fait honneur. Mais, dites-moi, avez-vous inventé cela tout seul, ou bien de moitié avec Céphifophon?

E U R I P I D E.

Ce dernier avis est de moi seul. Quant aux acétabules, dont vous parliez tout-à-l'heure, je fais trop que la gloire d'un tel conseil appartient à Céphifophon.

B A C K H U S.

Et vous, Æschyle, qu'avez-vous de bon à nous dire?

Æ S C H Y L E.

D'abord, je vous prie de m'apprendre de quels Citoyens se sert aujourd'hui la République; de

(*) Palamède passoit pour inventeur des Jugemens des Balances, &c. Voyez Plinè, Liv. 7.

méchans, ou d'honnêtes? D'où (*) lui vient sa mauvaise réputation actuelle? Son vœu est-il de favoriser, d'employer des pervers?

B A C K H U S.

Nullément; mais elle s'en sert pour faire certains coups de main, dans les grandes occasions.

Æ S C H Y L E.

Je vous demande s'il y a personne au monde qui puisse jamais se flatter de sauver une telle République; & si, sous le casque militaire, ou, sous la cape civile, elle n'est pas également désespérée?

B A C K H U S.

Evertuez-vous donc, je vous conjure; & trouvez-nous un moyen de la retirer de l'abyme où elle se plonge à plaisir.

Æ S C H Y L E.

Je l'eusse déjà fait, là-haut; mais ici-bas, en quoi lui profiteront mes conseils?

B A C K H U S.

Ne vous arrêtez point à cette idée; & dites ce que vous estimerez de mieux.

(*) On mettoit ceci dans la bouche de Bacchus, contre toute évidence. Toute cette tirade appartient sans contredit, à Æschyle.

Æ S C H Y L E.

» Athènes est sûre de son salut, quand elle se
 » persuadera que la terre ennemie est la sienne &
 » que son sol est la terre ennemie; quand elle
 » cherchera les grands chemins à travers les flots;
 » & qu'elle se méfiera de la route terrestre,
 » comme d'une voie couverte de pièges.

B A C K H U S.

Bien conseillé! quel dommage que l'Auteur d'un
 tel avis soit sous terre, & sans rapport avec ses
 compatriotes!

P L U T O N *à Backhus.*

Il vous reste à prononcer, & à couronner le
 meilleur conseil.

B A C K H U S.

Mon cher Pluton, je vous laisse ce soin. Révez-
 y tant qu'il vous plaira. Pour moi, je vais, tout
 simplement, emmener d'ici celui des deux qui me
 plaît le plus.

E U R I P I D E.

En ce cas, souvenez-vous, ô Backhus! du ser-
 ment que vous avez prêté aux Dieux infernaux en
 descendant dans leur Empire: *Que vous y veniez
 pour en ramener Euripide.* En un mot, réservez-
 moi votre choix.

B A C K H U S.

Ma langue (*) a juré pour Euripide, mais mon cœur pour Æschyle.

E U R I P I D E.

Scélérat ! parjure ! qu'as-tu fait ?

B A C K H U S.

J'ai prononcé en faveur d'Æschyle ; eh ! pourquoi non ?

E U R I P I D E.

Certes ! c'est en agir bien vilainement envers moi ; Quoi ? tu ne t'en caches pas de honte ?

B A C K H U S.

Quel blâme puis-je encourrir, si tout l'Auditoire (**) est pour moi ?

E U R I P I D E.

O crime ! ô attentat ! Quoi ? outrager un défunt !

(*) Parodie d'un vers d'Euripide, vers dont la morale est de fort mauvais aloi. Ainsi Euripide est puni ici par ce qu'il a péché ; & ce trait est, sans contredire, un chef-d'œuvre de dénouement moral.

(**) On sent bien que ce trait est contre un vivant, & non contre un mort ; & qu'ainsi on s'est trompé jusqu'ici en supposant qu'Euripide étoit effectivement mort, quand Aristophane a composé *les Grenouilles*, (Voyez la Note suivante),

B A C K H U S.

Qui oseroit assurer (*) qu'il y ait la moindre différence entre tel homme vivant, & le même homme déjà mort ? Ce même Euripide n'a-t-il pas dit également quelque part : *Qui dort, dîne ; & , bien dormir , c'est être bien couché ?*

P L U T O N.

Venez ; entrez ici , ô Backhus !

B A C K H U S.

Pour quelle raison , je vous prie ?

P L U T O N.

Pour qu'on ne me reproche pas que Backhus est venu chez moi , & que je n'ai pas rempli envers lui tous les devoirs de l'hospitalité !

(*) Maxime tirée d'Euripide. C'est ici où est renfermé tout le sel, tout le sarcasme du sujet. Aristophane prétend établir qu'Euripide est mort de son vivant, c'est-à-dire qu'il n'est plus que l'ombre de lui-même ; & pour comble d'affront, il lui substitue, ou feint qu'on ramène en sa place, des Enfers, un Poète vraiment mort. Aristophane s'amuse de cette idée jusqu'au dernier moment, & se fait reprocher, par Euripide, sensé mort, qu'on ne doit pas troubler la paix des tombeaux ; mais le cruel satyrique lui répond par une de ses propres sentences : » Eh ! qui fait si la vie diffère de la mort. » Par ce moyen, Euripide est toujours battu avec ses propres armes, & se trouve, comme on dit, donner des verges pour être fouetté.

COMÉDIE. 327

B A C K H U S.

J'accepte votre offre ; & de bon gré.

L E C H Œ U R.

Heureuse la Cité qui possède un homme de génie , avec qui il y ait à s'instruire sur toutes sortes de matières ! Voici l'homme trouvé , en la personne d'Æschyle. Il va retourner dans sa Patrie pour y être utile à sa ville , à ses proches , à ses amis , par la grande sagesse qui réside en lui. Nous n'avons donc plus qu'un parti honnête à prendre , c'est de laisser là Socrate & la garrulité , & de rejeter de la Tragédie toute la partie musicale & purement superficielle. En effet , c'est le propre de l'impéritie , que de perdre le tems à débiter de grands mots , boursoufflés , pleins de prétections , & vuides de sens.

P L U T O N.

Allez ; partez en joie , mon cher Æschyle ; sauvez la République par vos bons conseils. Vous rencontrerez là-haut bien des gens sans cervelle , & qui ont grand besoin de vos avis pour se conduire. Tenez , voici un petit présent que je vous charge de porter de ma part à Cléophon , & aux Traîtres d'Athènes , je veux dire à Myrmex , à Nycomaque & à Archénomus. Ne manquez pas de leur dire de venir me trouver ici le plus promp-

328. LES GRENOUILLES.

tement possible, & toute affaire cessante. S'ils ne se dépêchent pas de le faire, j'irai moi-même les garotter, les éreinter de coups, & les précipiter, du séjour des vivans, aux entrailles de la terre, de compagnie avec Adimante (*), fils de Leucolophe.

Æ S C H Y L E.

J'exécuterai vos intentions. De votre côté, je vous prie d'installer Sophocle dans ma place, afin qu'il me la garde jusques à mon retour; car c'est, à mon avis, celui de tous les Poètes qui mérite le plus d'occuper mon rang après moi. Quant à Euripide, souvenez-vous que c'est un bavard futile, qui n'a que du caquet & de l'astuce: ainsi ne souffrez jamais qu'il occupe ici (**) la place où je siégeois; même sous prétexte que c'est malgré lui, & qu'on l'y a forcé (**).

(*) L'un des Chefs de la flotte Athénienne. Il étoit étranger. Eupolis en fait mention dans un fragment cité par les Scholiastes d'Aristophane. Platon en parle aussi dans le *Protagoras*.

(**) Toute la malice du satyrique se montre ici. Il ne veut point qu'Euripide occupe la place d'Æschyle, ni chez les vivans, ni même chez les morts.

(***) C'est-à-dire sous prétexte qu'Aristophane, en le feignant mort, & en feignant Æschyle de retour à la vie, a comme forcé Euripide, (dans cette supposition,) à remplir au moins chez les morts la place d'Æschyle; satisfaction bien

PLUTON.

Gens de ma suite, portez des flambeaux devant Backhus, & le reconduisez avec honneur. (*au Chœur.*) Et vous, chantez des vers que puisse avouer le grand Poète qu'il emmène avec lui.

LE CHŒUR.

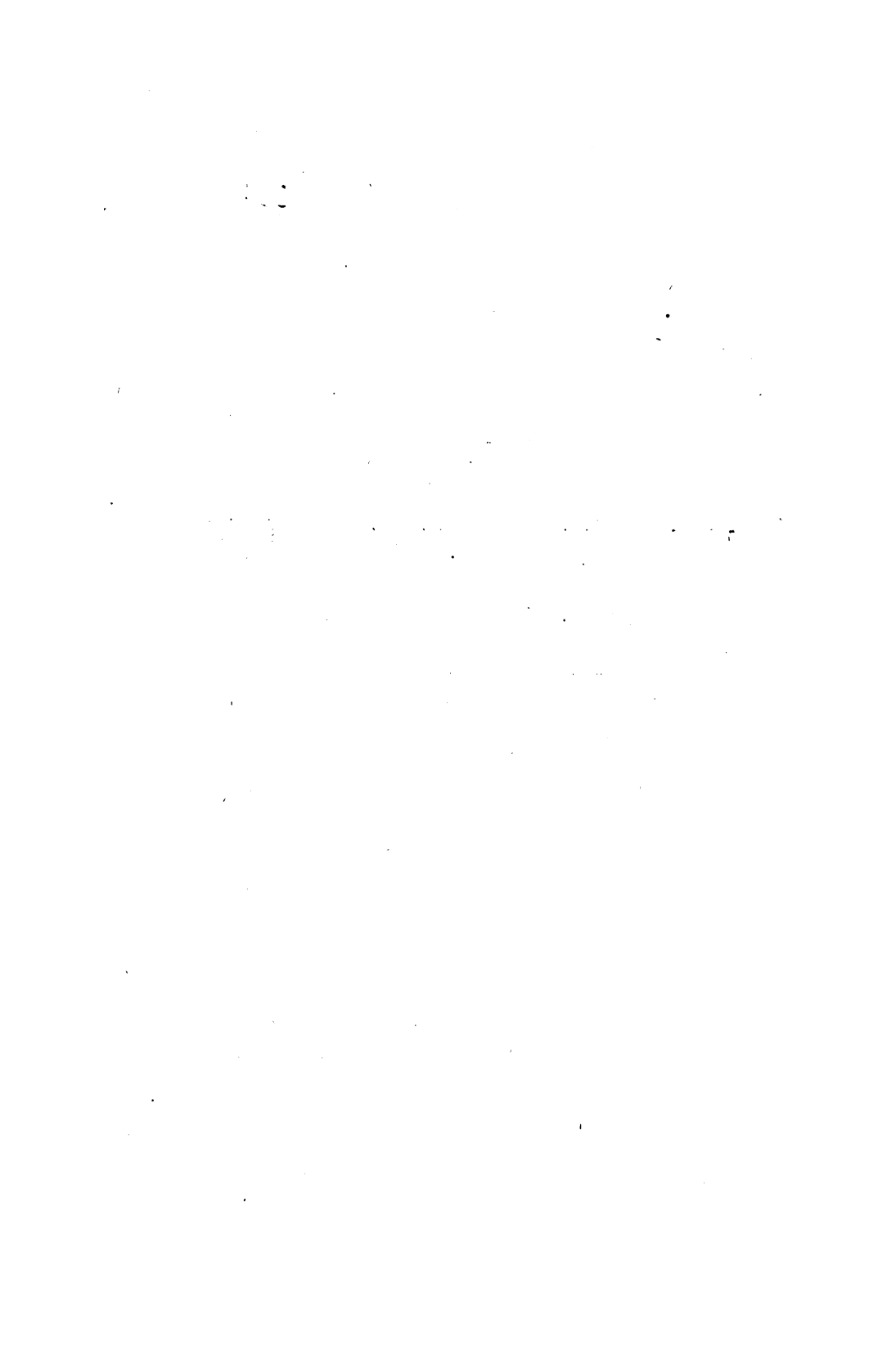
Divinités qui présidez à ce qui se passe sur la terre, accordez à ce Poète illustre un heureux retour; & à notre Ville de bons & sages conseils, qui puissent nous relever de nos pertes, & délivrer nos oreilles du bruit importun des armes. Que Clitophon fasse la guerre tout seul; & périsse avec lui, quiconque, dans l'Attique, forme des vœux opposés aux nôtres!

foible, & que le cruel Aristophane lui refuse encore. Il ne se contente pas de ressusciter *Æschyle* & de tuer *Euripide* par métaphore, il recherche avec malignité quelle seroit, dans cette double supposition de résurrection de l'un & de mort de l'autre, la prétention la plus naturelle d'*Euripide*: & il terrasse inhumainement cette prétention. Je le répète: au tems où cette Pièce fut donnée, *Euripide* n'étoit pas plus mort qu'*Æschyle* ressuscité. C'est dans cette double fiction que réside le sel de cette Comédie satyrique: & c'est ce dont le P. Brumoy & les autres Commentateurs ne s'étoient point doutés.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.



LES
CHEVALIERS,
COMÉDIE
EN CINQ ACTES.





AVANT-PROPOS.

CETTE Pièce est intitulée *les Chevaliers*, du nom de la seconde classe de Citoyens, à Athènes. Ceux de cette seconde classe devoient faire preuve de trois cents minots de revenu, & entretenir un cheval de service, d'où ils étoient nommés Chevaliers. Ils étoient donc intermédiaires entre les Citoyens de la première classe, qui faisoient preuve de cinq cents minots de revenu, & ceux de la troisième qui n'en possédoient que deux cents, & qui avoient au-dessous d'eux les Artisans & Journaliers. On appelloit les premiers, *Pentacosio-medimnes* (*); les seconds, *Cheva-*

(*) C'est-à-dire ayant cinq cents minots de revenu.

liers ; les troisièmes , *Zeugites* ; & les quatrièmes , *Thetes*. Au reste , les *Chevaliers* à Athènes n'eurent jamais la haute considération & la participation directe & habituelle aux magistratures judiciaires , dont jouirent les *Chevaliers Romains*. Ceux-ci répondent à nos *Chevaliers de Robe* , & à nos *Chevaliers d'Épée* ; les *Chevaliers Athéniens* répondent à ce qu'on nomme en Angleterre & en France , l'Ordre des *Écuyers* , les simples *Nobles*.

Cet Ordre en vouloit beaucoup à Cléon , qui , de simple corroyeur , s'étoit élevé par la brigue au poste de Général de l'armée & de Trésorier de l'Épargne. On peut même dire qu'il fut fait Général malgré lui , car ayant dit par jactance que , si on lui donnoit le commandement , il prendroit une

Place forte que le Général Nicias jugeoit imprénable dans les circonstances actuelles ; Nicias le prit au mot , & Cléon fut élu à sa place. Ce n'étoit point là le compte de Cléon qui n'avoit que de l'intrigue & de l'impudence , & qui , sentant toute la délicatesse de la commission , fit inutilement ce qu'il put pour éviter d'être chargé de ce siège. Il fut toutefois plus heureux que sage , & arriva devant la Place , comme une forêt qui la couvroit , & à laquelle Démofthène , Collègue de Nicias , parvint à mettre le feu , donnoit toute facilité pour l'assiéger régulièrement. Ainsi l'arrivée de Cléon ne fut que l'époque de la prise de Phacterie (*) sur les

(*) Place forte & Isle en face de Pylos. C'est pourquoi cette expédition est souvent qualifiée d'*expédition de Pylos*. Celle-ci étoit une Place

Lacédémoniens , & il n'y contribua en rien ; mais comme c'étoit sa commission , & qu'il y assista , il s'en donna tout l'honneur , & retourna à Athènes plus insolent que jamais. Les Chevaliers qui le haïssent , & qui voyoient avec peine cet homme de néant parvenir aux honneurs , l'accusèrent d'avoir reçu de certains Infulaires cinq talents à condition d'engager la République à diminuer leur tribut annuel. Cléon succomba dans cette accusation , & fut condamné à une amende d'une pareille somme. Il n'étoit pas homme à se cacher pour un affront. Ses brigues & son impudence le servirent de nouveau ; & il obtint deux ou trois ans après , d'être

forte dont les Athéniens s'étoient pareillement emparés.

envoyé

envoyé en qualité de Général en Thrace où il prit Torone ; ce fut là son premier & son dernier exploit réel ; car aussitôt après il fit une retraite précipitée & mal entendue , devant Amphipolis , & il y fut tué. Telle fut la fin de Cléon. L'Histoire ne parle guères plus avantageusement de ce personnage que notre Poëte. Thucydide, Plutarque & Aristophane s'accordent à le représenter comme un fort mauvais Capitaine & un Citoyen très-turbulent.

Aristophane composâ sa Pièce dans le moment où la haine des Chevaliers fermentoit contre Cléon , à son retour de l'expédition de Phaërie ou de Pylos. Il y a lieu de croire que cette Comédie disposa les esprits à ajouter foi à l'accusation dont Cléon fut chargé vers cette même époque ,

& sous laquelle il succomba ; mais , comme nous l'avons fait observer , il ne tarda pas à se relever de cette disgrâce , & obtint de nouveau le Généralat pour la Thrace , où il prit Torone.

Aristophane , dans sa Pièce , personnifie le peuple Athénien. Il en fait un Personnage radoteur , un Vieillard imbécile , flatté , dupé , volé par son esclave de confiance , qui est Cléon. Par une suite de cette fiction ingénieuse , Démostène & Nicias , Généraux de la République , figurent ici comme deux autres esclaves de ce même maître décrépité & délirant ; mais qui sont subordonnés à Cléon par son crédit auprès du Vieillard , qui lui a remis entre les mains le fouet pénal , & en fait son *Paphlagon* , c'est-à-dire son Esclave correcteur , ce que nous appellons dans nos Colonies un com-

mandeur de negres. Démosthène & Nicias auroient donc grande envie de débusquer Cléon. Ils découvrent un Oracle , supposé plaisamment par le Poëte ; Oracle par lequel on apprend & ce qui est arrivé & ce qui arrivera relativement aux Trésoriers de l'Épargne, savoir, qu'à un marchand de toile (Eucrate) succédera un boucher (Lyciclès) ; au boucher , le Paphlagon (Cléon) ; & au Paphlagon , un vendeur de boudins ; satyre sanglante du choix que faisoient les Athéniens d'hommes de l'espèce la plus vile , pour leur confier les premiers postes de l'État. Quoiqu'il en soit, voilà Démosthène & Nicias fort intrigués, pour deviner quel est ce vendeur de boudins destiné par l'Oracle à sauver la République en supplantant Cléon ; & comme ils se tourmentent vaine-

ment pour le connoître , ils voyent paroître un certain Agoracrite , chaircuitier ambulant , portant devant lui un petit établi couvert de boudins , de saucisses , & d'autres viandes fourrées. Ils se persuadent aussi-tôt que ce malheureux boudinier est le grand personnage désigné par l'Oracle ; ils l'abordent avec respect & lui rendent des hommages auxquels celui-ci n'a garde de rien comprendre ; excellente situation comique dont Molière , dans son *Médecin malgré lui* , & Miguel Cervantes dans son *Don-Quixotte* , ont tiré un parti remarquable. Démofthène & Nicias finissent par persuader à Agoracrite qu'il est l'homme de l'Oracle. Aussi-tôt il se met en devoir de supplanter Cléon auprès du Vieillard , en quoi il est aidé & constamment favorisé par le Chœur , qu' Aristophane suppose être composé des

Chevaliers. C'est volontiers le Chœur qui donne le nom aux Pièces de notre Poëte ; témoin les *Nuées*, les *Grenouilles*, les *Oiseaux*, &c.

Le Poëte n'ayant trouvé aucun Comédien assez hardi pour jouer le rôle de Cléon, ni aucun Ouvrier qui osât faire un masque à la ressemblance de ce personnage, se barbouilla le visage de lie, & représenta, lui-même, ce rôle que rendoit si épineux le haut degré de puissance où étoit parvenu celui qu'on y bafouoit. Au reste, Nicias & Démosthène, ne sont guères moins maltraités dans cette Pièce que Cléon même. Cette Comédie fut jouée la septième année de la guerre du Péloponèse, aux Fêtes de Backhus Lénéen, la quatrième année de la quatre-vingt-huitième Olimpiade, sous l'Arkhonte Stratoclès.

PERSONNAGES.

LE VIEILLARD, ou le Peuple Athénien
personnifié.

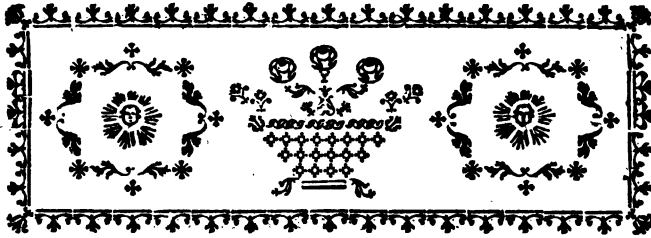
N I C I A S, } Dans l'Histoire, Généraux d'armée,
DÉMOSTHÈNE, } ici Esclaves du Vieillard, ou du
Peuple.

AGORACRITE, Vendeur de boudins.

CLÉON, dans l'Histoire, Général & Trésorier
d'Athènes; ici Esclave de confiance du Vieillard.

CHŒUR DES CHEVALIERS.

La Scène est à Athènes;



LES
CHEVALIERS,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉMOSTHÈNE, NICIAS.

DÉMOSTHÈNE.

O MALÉDICTION des malédictions ! O que puissent les Dieux confondre & perdre cet odieux intru de Paphlagon, avec sa souplesse diabolique ! Depuis que ce pendart a mis le pied dans la maison, il ne pleut que des coups d'étrivières sur nous, malheureux esclaves que nous sommes !

Y iv

N I C I A S.

O ! quand périra cet insigne Paphlagon (*) avec
avec son répertoire de calomnies ?

D É M O S T H E N E.

Eh ! bien ? qu'est-ce, mon pauvre camarade ?
comment vous tourne la chance ?

N I C I A S.

Hélas ! fort mal, ainsi qu'à vous.

D É M O S T H E N E.

En ce cas, compagnon, unissons nos douleurs
& faisons un duo larmoyant & lamentable dans le
goût du musicien Olympe.

E N S E M B L E.

My my (**)! my my! my my! my my! my my,
my my!

(*) Paphlagon est le nom d'office qu'on donnoit dans
chaque maison à l'esclave, inspecteur, délateur & correc-
teur des autres ; parce qu'apparemment on avoit remarqué
que les Paphlagoniens étoient propres à cet emploi.

(**) C'est ici un vestige précieux de l'extrême antiquité
de la note musicale *my*, ou note de Mercure. Cette note, &
toutes les autres dénominations monosyllabiques de la gamme,
étoient connues des Anciens, comme je l'ai prouvé dans mes
origines Uriennes, à l'exception de la note *fi*, introduite
dans la gamme moderne, il y a environ cent ans, par le
musicien Lemaire,

D É M O S T H È N E.

Mais y pensons-nous, de nous amuser à sangloter ainsi? Trêve aux larmes, camarade; & cherchons quelque moyen de salut.

N I C I A S.

Et quels moyens de salut? En savez-vous un? dites-le-moi.

D É M O S T H È N E.

Non, par Apollon! je ne parlerai pas le premier; mais si vous êtes assez hardi pour me frayer la route, je ne tarderai pas à vous suivre.

N I C I A S.

Pourquoi auriez-vous plus peur de parler, que moi?

D É M O S T H È N E.

Que vous dirai je? je manque absolument de confiance en cette occasion. Je voudrais avoir l'art d'Euripide, cet art d'exposer avec dextérité une confidence scabreuse.

N I C I A S.

Ah! si! cela sentirait (*) le chou & les poireaux.

(*) Trait contre Euripide, dont la mère vendoit des légumes au marché. Aristophane lui fait le même reproche dans la Comédie des Akharniens.

DÉMOSTHÈNE.

C'est-à-dire qu'il faut tout franchement énoncer un moyen de nous soustraire aux injustices de notre Maître.

N I C I A S.

Attendez. Sauriez-vous bien prononcer sans balbutier ce mot-ci : *franchissons* ?

DÉMOSTHÈNE.

Je le dis : *franchissons*.

N I C I A S.

Fort bien, à présent ajoutez en tête de ce mot une lettre ou deux de plus seulement, comme par exemple un *a* & une *f*; & si cela vous fait peur à prononcer tout de suite, épelez d'abord, & prononcez du bout des lèvres, à mi-voix, là, tout doucement, comme quelqu'un qui en se grattant où cela le démange, craint de s'écorcher.

DÉMOSTHÈNE.

J'y suis. *Affranchissons-nous*. Le mot est lâché.

N I C I A S.

Hardi, présentement. *Affranchissons-nous*.

DÉMOSTHÈNE.

C'est assurément là le mot décisif. Mais foin du mauvais présage que vous avez jetté dans la conversation, en parlant de s'écorcher. Je crains bien qu'il ne nous arrive quelque écorchure.

N I C I A S.

Pour détourner ce pronostic fâcheux, nous ferions bien d'aller faire aux Dieux une oraison expiatoire dans le premier temple.

D É M O S T H E N E.

A quels Dieux, je vous prie ? Est-ce que vous croyez aux Dieux, vous, camarade ?

N I C I A S.

Je crois, certes ! en être indécemment haï.

D É M O S T H E N E *à part.*

Il pourroit bien en être quelque chose.

N I C I A S.

Nous oublions un point qui presse un peu plus que d'aller courrir les temples. C'est l'exposition du sujet de la Pièce.

D É M O S T H E N E.

Voulez-vous que ce soit moi qui l'explique aux Spectateurs ?

N I C I A S.

Cela n'en fera pas plus mal (*). Prions-les en

(*) Eloge donné au talent de l'Acteur qui jouoit dans cette Comédie le rôle du Général Démosthène, & qui probablement étoit en possession de débiter avec succès les expositions des Pièces. Les Personnages, chez Aristophane, parlent tantôt comme Personnages & tantôt comme Acteurs. Les Chœurs, sur-tout, sont sujets à cette sorte d'écart.

même tems de vouloir bien se dérider le front , & de nous montrer un visage content & joyeux , si le Poëte & ses Acteurs ont l'avantage de les réjouir.

D É M O S T H E N E.

Messieurs voici le fait. Mon camarade & moi nous servons un maître, colere, mangeur de fèves, bilieux, de la Tribu Pycnite; vieillard quinteux, difficile à vivre, & qui a l'oreille un peu dure. Au commencement du mois dernier, il s'avisa d'acheter un Paphlagon, un esclave corroyeur, homme d'une ruse infernale, & délateur à craindre. Ce maudit corroyeur de Paphlagon, n'eut pas plutôt fondé le naturel du vieillard, qu'il commença à le flatter, à faire le bon valet, & le chien-couchant, à être toujours de son avis; en un mot il se mit à le tromper comme si je vous vendois des rognures, pour de l'étoffe en plein drap. Il lui disoit : *O Peuple, mon cher Maître! vous avez jugé tout le jour; vous devez être fatigué. Commencez par vous mettre au bain. Buvez-moi ce verre de vin. Croquez ce petit croûton par-dessus. Voilà vos trois oboles que vous laissez traîner. Voulez-vous que je vous dresse la table pour souper?* Ensuite il alloit voir si les plats que nous avions apprêtés étoient à point; & nous prévenant, il s'en emparoit, & présentoit ainsi notre besogne comme si ç'eût été la sienne; ce qui lui attira insensiblement toute la faveur du

Maître. J'en ai bien fait l'épreuve à l'occasion de mon gâteau laconique de Pylos (*), pour lequel je m'étois donné tous les mouvemens; lorsqu'il l'a vu amené à parfaite cuisson, il s'en est saisi, & l'a porté sur la table, comme un gâteau de sa façon. C'est ainsi qu'il nous supplante, ne souffrant pas qu'aucun autre que lui approche de l'oreille du Maître; car il est toujours là debout, un grand fouet de cuir à la main, prêt à écarter tout orateur, ou quiconque approcheroit du vieillard tant que le bonhomme est à table; mais lui, profite de ce même tems pour sibyllizer, & l'enivrer de faux oracles, qui achevent de lui troubler l'esprit. Lorsqu'il s'apperçoit que cette sorte de charme a produit son effet, & que le peu de raison du vieillard en est intercepté, alors il invente toutes les fourberies imaginables contre nous, & il n'est personne de la maison qu'il ne calomnie atrocement. Aussitôt, les écrivrières de pleuvoir sur quelqu'un de nous; & Cléon de menacer tous les autres & de les forcer à lui faire des présens pour éviter le même sort; car il nous crie d'une voix terrible, en faisant encore claquer son fouet, *avez-vous vu comme je viens de repasser Hylas? Malheureux! si vous n'apaisez ma colere, je vous fais tous expirer*

(*) Allusion à la prise de Phaëtie devant Pylos, dont Démosthène eut tout le mérite, & Cléon tout l'honneur.

350 LES CHEVALIERS,

aujourd'hui sous les coups. A ces effrayantes paroles, transis de crainte, nous nous cotifons pour nous rançonner de lui, sans quoi il iroit faire de nous au vieillard tel rapport qui nous feroit tous piler dans un mortier. Vous voyez présentement, Messieurs, dequoi il s'agit. Or-sus, mon camarade, avifons quelle voye nous devons suivre, & à qui il convient de nous adresser.

N I C I A S.

Je ne vois ici, d'autre voye de salut, que la fuite, comme je vous disois.

D É M O S T H E N E.

Mais comment cacher notre fuite au Paphlagon, dont l'œil observateur est par-tout; lui qui a le pied droit à Pylos, & le pied gauche dans la place des Comices; lui qui est si bien enjambé & qui a les bras si longs, que tandis que son coxis est encore au pays des Bayeurs (*), ses deux mains sont déjà en Ætolie, sans compter que son esprit, pendant ce tems-là, va faire une battue dans la plaine des (**) Clôpides.

(*) Par le pays des *Bayeurs aux Corneilles*, il désigné Athènes.

(**) Le pays des Clôpides est de la création d'Aristophane, C'est comme si l'on disoit *le Pays de Volerie*.

NICIAS.

En ce cas nous n'avons plus d'autre ressource que la mort ; mais puisqu'il faut mourir , songeons à mourir en braves gens.

DÉMOSTHÈNE.

Quel genre de mort généreuse imaginez-vous ?

NICIAS.

Buvons du sang de taureau ; car , certes , mourir comme Thémistocle , est un sort digne d'envie.

DÉMOSTHÈNE.

Non pas ; par Jupiter ! mais buvons plutôt amples rasades du meilleur vin pur que notre bon génie nous fera rencontrer ; & mettons-nous ainsi en état de consulter utilement.

NICIAS.

Que parlez-vous de vin pur , & de rasades ? Et pouvez-vous penser qu'étant yvre , vous consulterez plus sagement ?

DÉMOSTHÈNE.

Oui certes , ô très-pauvre raisonneur , qui , fort mal-à-propos , calomniez ici le vin , comme si ce n'étoit pas un excellent donneur de conseil. Oferez-vous dire qu'il y ait au monde rien de plus avisé & de plus expéditif que le vin ? Nierez-vous que les

hommes n'ont pas plutôt bû de cette liqueur, que de pauvres ils deviennent riches ; de parleurs timides, d'excellens avocats ; de plaideurs ignorans, de grands jurisconsultes ; d'infortunés, les plus heureux hommes de la terre ? On en a même vu, qui après avoir bû du vin, ouvroient leur bourse à leurs amis. Allez donc promptement me chercher un broc d'un vin bien mûr, pour que j'en arrose ma judiciaire, & que je projette ainsi quelque chose d'utile.

N I C I A S.

La peste m'étouffe si j'attends rien de bon de cette consultation par le vin.

D É M O S T H È N E.

Apportez toujours, & laissez-moi m'humecter quelque peu ; vous serez étonné de la foule de raisons, conseils & bons avis, qui en résultera.



SCENE;

SCÈNE II.

DÉMOSTHÈNE, NICIAS *de retour*;

N I C I A S.

O L'HÉUREUSE aventure ! j'ai dérobé ce broc ;
sans être apperçu.

D É M O S T H E N E.

Dites-moi ; que fait le Paphlagon ?

N I C I A S.

Après s'être rempli la panse aux dépens du pauvre Peuple, il fait un somme & ronfle étendu sur un cuir.

D É M O S T H E N E.

En ce cas , versez de haut ; & faites mouffer & pétiller la liqueur.

N I C I A S.

Avalez cette première coupe, en guise de libation à votre bon Génie.

D É M O S T H E N E.

O mon bon Génie ! Hume, hume, je t'en con-

954 LES CHEVALIERS,

jure, cette libation du Dieu Pramnier (*). Tu m'exauces, ô mon bon Génie ! Oui ce conseil-ci vient de toi, non de moi.

N I C I A S.

Dites-moi, je vous prie, quelle est cette bonne inspiration !

D É M O S T H E N E.

Le Paphlagon dort ; allez promptement lui dérober ses Oracles pendant son sommeil.

N I C I A S.

Quelle inspiration ! j'ai grand peur qu'elle ne vienne de votre mauvais Génie, & non du bon.

D É M O S T H E N E.

Allez faire ce larcin : & cependant je me servirai à moi-même d'échançon, pour procéder à quelque autre conseil utile.

N I C I A S.

Comme il dort ! comme il ronfle, ce scélérat de Paphlagon ! Il ne s'est pas senti enlever ses Oracles, quoiqu'il les tint étroitement serrés contre son sein.

(*) C'est-à-dire cette libation de Bacchus ; ou, ce qui revient au même, cette libation de vin. Bacchus est ici appelé Pramnier, du nom d'une sorte de vin fort en vogue chez les Anciens.

D É M O S T H E N E.

Ah ! mon cher ami, voilà qui va le mieux du monde : donnez-moi cet Oracle-ci ; que j'en prenne lecture moi-même. Toutefois avant tout, versez-moi rasade ; dépêchez-vous, car je brûle de lire ce papier ! ciel ! quel Oracle ! Donnez-moi au plutôt à boire.

N I C I A S.

C'est-là ce que dit l'Oracle ?

D É M O S T H E N E.

Versez une autre rasade.

N I C I A S.

Sont-ce-là les termes dans lesquels l'Oracle est conçu ?

D É M O S T H E N E.

Par le devin Bacis (*) !

N I C I A S.

Qu'est-ce ?

D É M O S T H E N E.

Donnez-moi promptement à boire.

N I C I A S.

Cette exclamation à Bacis, vient là fort à propos ; car c'étoit un maître yvrogne.

(*) Fameux Devin de l'Attique. Il y en eut deux autres du même nom, l'un Locrien, l'autre Bœotien.

DÉMOSTHÈNE.

Scélérat de Paphlagon ! ce n'est pas sans raison que tu gardois si soigneusement ces Oracles. En voici un que tu n'avois garde d'ébruiter puisqu'il annonce comme tu périras.

N I C I A S.

Sachons, sachons de quelle manière.

DÉMOSTHÈNE.

L'Oracle s'explique là-dessus sans ambiguïtés : voici ses paroles :

D'abord un vendeur de toile gouvernera l'État.

N I C I A S.

Nous connoissons ce premier vendeur (*). En suite ?

DÉMOSTHÈNE.

*A ce premier succédera un vendeur (**) de moutons.*

N I C I A S.

Et de deux. Mais sachons ce que ce second vendeur devient.

DÉMOSTHÈNE.

Après une courte domination, il meurt : & est

(*) Ceci désigne Eucratès, Lyficlès & Cléon successivement Questeurs (c'est-à-dire Trésorier de l'épargne) d'Athènes.

(**) Lyficlès. Voyez la note précédente.

C O M É D I E. 357

remplacé par un homme beaucoup plus pervers , par le vendeur de cuirs , par le Paphlagon () ; homme rapace , grand brâilleur , & dont la voix couvriroit le bruit du Cyclobore (**) en courroux.*

N I C I A S.

Il étoit donc écrit au livre des Destins que le vendeur de moutons seroit remplacé par le Corroyeur !

D É M O S T H E N E.

Oui , par Jupiter !

N I C I A S.

Quoi ? un vendeur , un autre vendeur , & toujours un vendeur ! Quelle misère est ceci ! mais qui supplantera le dernier ?

D É M O S T H E N E.

Un homme paîtri de malice & de ruses , au-delà de toute expression.

N I C I A S.

Ah ! nommez-le-moi , je vous prie , ce successeur.

D É M O S T H E N E.

Le dirai-je ?

(*) Cléon.

(**) Fleuve de l'Attique.

N I C I A S.

Dites, dites, par Jupiter!

D É M O S T H E N E.

Le supplanteur du Paphlagon, c'est le Chaircuitier.

N I C I A S.

Un Chaircuitier, ô Neptune! ô fallacieux Oracle, où trouver l'homme que nous indiquent tes paroles mystérieuses?

D É M O S T H E N E.

Cherchons-le, pour le trouver.

N I C I A S.

Le voici. Les Destins nous l'amènent. Le voici qui arrive dans la place.

D É M O S T H E N E.

Oh! là, hé; arrivez promptement, Chaircuitier, le meilleur de nos amis! arrivez, ô l'objet de tous nos vœux! Soyez notre sauveur, & celui de la République,



S C È N E I I I.

AGORACRITE *Chaircuitier*, NICIAS,
DÉMOSTHÈNE.

AGORACRITE.

QU'EST-CE? Que me voulez-vous?

DÉMOSTHÈNE.

Venez apprendre de nous, tout votre bonheur;
tout ce que la fortune vous destine.

N I C I A S.

Débarraſſez-le de cet établi de chairs cuites; &
faites-lui part de l'Oracle qui le concerne; tandis
que j'irai voir, ici près, ce que fait le Paphlagon.

DÉMOSTHÈNE.

Allons; mettez bas promptement tout cet attirail.
Présentement, prosternez-vous à terre, & adorez
les Dieux.

AGORACRITE.

Oh! oh! quelle cérémonie est-ce là?

DÉMOSTHÈNE.

Oh! l'homme trois fois heureux, trois fois
riche, qui n'étant rien aujourd'hui, demain serez

tout ! O l'un des Génies tutélaires de la République d'Athènes !

AGORACRITE.

Oh ! laissez-moi laver ces tripes ; & vendre mes boudins. Il ne convient pas de se moquer des gens.

DÉMOSTHÈNE.

Il s'agit de bien de boudinailles ; insensé que vous êtes ! Regardez de ce côté-ci. Appercevez-vous les quatre Ordres de la République ?

AGORACRITE.

A merveilles.

DÉMOSTHÈNE.

Eh ! bien ; tous ces Ordres , vous en ferez le chef ; au barreau , aux assemblées publiques. Vous ferez , de plus , le maître des Ports : vous foulerez aux pieds le Sénat ; vous ferez révoquer les Généraux d'armée , vous les ferez mettre aux fers , & les garderez en prison. Et cependant , vous ferez la débauche dans le Pritanée avec des filles de joie.

AGORACRITE.

Moi ? dites-vous.

DÉMOSTHÈNE.

Oui , vous , vous-même. Mais vous n'avez encore vu que la moitié des choses. Montez sur votre

table ambulante, & jetez les yeux sur toutes les isles qui se présentent à l'horison.

AGORACRITE.

Ah ! bon , je vois....

DÉMOSTHÈNE.

Quoi ? ces ports ? ces vaisseaux de charge ?

AGORACRITE.

Justement,

DÉMOSTHÈNE.

Tout cela est à vous , mon très-cher. Présentement tournez votre œil droit vers la Carie , & votre œil gauche vers la Khalcédoine.

AGORACRITE.

Que gagnerai-je de bon à me divariquer ainsi les yeux ?

DÉMOSTHÈNE.

Eh ! non ; aux Destins ne plaise ! je veux seulement , ô très-grand , & très-excellent homme ! vous faire envisager ces deux Provinces , parce que ce sera vous qui les vendrez comme bon vous semblera ; car l'Oracle le dit expressément.

AGORACRITE.

Mais , dites-moi , je vous prie , comment il se pourroit faire que de simple chaircuitier , je devinsse le grand homme dont vous parlez.

DÉMOSTHÈNE.

C'est justement par cette raison. C'est parce que vous êtes un chaircuitier forain, un homme méchant & audacieux.

AGORACRITE.

En conscience, je ne suis pas digne des honneurs dont vous me flattez.

DÉMOSTHÈNE.

Il s'agit bien de se croire digne ou indigne. Ne dirait-on pas à l'entendre que c'est un homme de probité? Parlez net; de quelle classe d'hommes êtes-vous? Des bons, ou des pervers?

AGORACRITE.

Je suis un de ces derniers, par tous les Dieux!

DÉMOSTHÈNE.

Mortel trop fortuné! vous avez donc tout ce qui constitue un homme d'État.

AGORACRITE.

Mais en fait de musique, toute mon éducation se borne à la grammaire. Encore n'ai-je appris cette dernière qu'imparfaitement; & je suis resté méchant apprentif dans un méchant art.

DÉMOSTHÈNE.

Ah! s'il est un seul méchant art où tu sois resté

C O M É D I E. 769

est arriére , c'est certes là ton vrai & seul tort ;
car cette République-ei n'admet nul honnête
homme , nul homme imbu de belles connoissances ;
mais uniquement les profanes & les ignorans. Gar-
dez-vous de mépriser ce que vous annoncent les
Dieux par leurs Oracles.

A G O R A C L I T E.

Qu'annonce celui qui me regarde ?

D É M O S T H È N E.

Toutes sortes de prospérités , par les Divinités
célestes ! car il s'explique par énigmes , mais par
énigmes si claires que rien n'est plus évident. Le
voici :

- » Alors que l'Aigle corroyeur
- » Viendra de sa serre crochue ,
- » Ravir au plus haut de la nue
- » Le serpent stupide dormeur ,
- » Et de sang humain grand suceur ,
- » Alors de la Paphlagonie ,
- » Périra l'odieuse lie :
- » Et le Ciel , maître des destins ,
- » Comblent de gloire infinie ,
- » Messieurs les faiseurs de boudins ,
- » S'ils ne préfèrent par envie
- » Au plus sublime rang , leur première industrie.

AGORACRITE.

En quoi tout cela me regarde-t-il , s'il vous plaît ?

DÉMOSTHÈNE.

L'aigle corroyeur , n'est-ce pas le Paphlagon ?

AGORACRITE.

Mais cette ferre crochue ?

DÉMOSTHÈNE.

Elle désigne ses doigts crochus & rapaces.

AGORACRITE.

Mais le serpent élevé dans la rue ?

DÉMOSTHÈNE.

Rien de plus clair : car qu'est-ce qu'un serpent ; sinon quelque chose de fort long ? Eh ! bien ? n'est-ce pas précisément aussi la définition d'un boudin ? De plus , le boudin & le serpent se repaissent d'une même substance , du sang dont ils se gorgent jusqu'à satiété. L'Oracle dit donc que dans ce combat de l'aigle corroyeur contre le serpent , celui-ci sera vainqueur , à moins qu'il ne se laisse amorcer.

AGORACRITE.

Voilà un Oracle bien flatteur pour moi ; mais je ne puis revenir de mon étonnement , de songer que je vais gouverner la République. Eh ! comment m'y prendrai-je , pour conduire le Peuple ?

D É M O S T H È N E.

Ce sera pour vous l'affaire la plus facile. Ne forcez point des usages de votre profession. Continuez à faire un salmi de toutes choses, à bien brouiller tout cela, & à bien tout envelopper. Le Peuple est un si bon personnage ! trompez-le, abusez-le, n'importe de quelle manière, pourvu que vous fachiez le flatter. Inventez de petites paroles doucerettes, des expressions de friandise. Et puis, n'avez vous pas une infinité d'autres dispositions excellentes pour vous concilier la faveur populaire : une voix rauque, un génie pervers ? N'êtes-vous pas versé dans toutes les astuces d'un marchand forain ? Allez ; vous avez, je le répète, tout ce que demande la République, vous êtes, dis-je, bien évidemment l'homme indiqué par l'Oracle. Courage donc ; couronnez-vous de fleurs, & faites une libation à Coaleme, le Génie protecteur des chaircuitiers ; car vous allez entrer en lutte avec le Paphlagon.

A G O R A C R I T E.

Et qui sera mon second ? car les riches redoutent cet homme, & les pauvres ne l'envisagent qu'en tremblant.

D É M O S T H È N E.

Oui ; mais vous trouverez dans l'Ordre des Chevaliers, plus de mille ennemis déclarés de ce même

366 **LES CHEVALIERS,**

homme, & qui s'empresferont à vous seconder. Comptez pour vos auxiliaires tout ce qu'il y a de Citoyens modestes & de bonnes mœurs, tout ce qu'il y a d'honnêtes gens parmi cette assemblée de spectateurs; comptez aussi sur moi, & sur l'assistance du Ciel. Au reste, ne craignez rien; puisque le personnage que vous allez voir n'est pas le Paphlagon en personne, ni sa parfaite ressemblance; car il ne s'est trouvé aucun Acteur assez hardi pour le représenter avec un masque calqué sur sa figure; cela n'empêchera pas que vous ne le reconnoissiez facilement, sur-tout en vous prêtant à l'illusion de la Scène; vous savez à quel point le Théâtre est industrieux.



SCÈNE IV.

CLÉON , DÉMOSTHÈNE , NICIAS ,
AGORACRITE , LE CHŒUR.

N I C I A S.

AH ! malheureux que je suis ! où me cacher ?
Voici le Paphlagon qui fort.

C L É O N.

Par les douze grands Dieux ! vous n'aurez pas
sujet de rire avec moi. Il y a long-tems, scélérats,
que vous conspirez contre le Peuple. Voici une
coupe de libation ; c'est un vase de terre de Khalcis.
Preuve certaine que vous tramez quelque révolte
dans ce pays-là. Ah ! coquins, vous mourrez, vous
pérez tous.

D É M O S T H È N E.

Hé ! que faites-vous, mon cher marchand d'an-
douilles ? gardez-vous bien de prendre la fuite.
Motus au moins sur-tout ce qu'on vous a dit. A
nous, Chevaliers ! Montrez-vous, l'occasion le
requiert. O Simon ! ô Pancetis ! est-ce ainsi que
vous soutenez l'aile gauche ? Main-forte, mes amis.
Et vous, mon cher Agoracrite, reprenez courage,
& revenez, au plutôt sur vos pas. Voyez cette pouf-

368 LES CHEVALIERS,

fière qui s'élève; ce sont les Chevaliers qui viennent tous en foule, vous seconder. Attaquez donc votre antagoniste; serrez-lui la mesure, & forcez-le à prendre la fuite pour toujours.

L E C H Œ U R.

Frappez, frappez l'ardélion, l'homme aux cent rôles; cet ennemi de l'Ordre des Chevaliers; ce puits, ce publicain, ce goufre de rapines; frappez, frappez l'homme aux cent rôles; c'est sa vraie définition; c'est pourquoi j'appuie sur ce point. Frappez, dis je, l'homme aux cent rôles, & qui les joueroit tous dans une même journée. Frappez, frappez celui qui a pris notre Ordre en aversion. Poursuivez-le; effrayez-le; mettez-le en défaut; serrez-le de près; épouvantez-le par vos cris. Prenez garde qu'il ne s'évade, car il est homme à vous échapper avec la même adresse qu'Eucrate, qui se sauva d'un grenier par un trou pratiqué par des grillons.

C L É O N.

Citoyens, mes confrères, vous qui êtes de ma Tribu, vous qui recevez à chaque assemblée trois oboles, & qui, par conséquent, êtes mes nourrissons, puisque c'est moi qui vous ai fait accorder cette paye, en criant à tort & à travers dans la tribune aux harangues: secourez-moi je vous prie, sauvez-moi des coups & de la fureur de ces conjurés

LE

LE CHŒUR.

Il est très-juste que tu sois battu ; car tu avois déjà dévoré la République , avant qu'on ne l'eut remise entre tes mains. Et quoi que tu sois atteint & convaincu de crimes réels , tu opprimes ceux qui ne sont encore qu'accusés. Pourvu que le fruit soit verd , soit qu'il soit melon ou citrouille , tu le cueilles. Arrive-t-il ici quelque Chersonésien bien simple , bien novice ? tu lui declares la guerre , tu le calomnies , tu l'accables , tu ne quittes plus prise que tu n'aies englouti son héritage , & que tu l'aies supplanté dans son patrimoine ; ou bien , tu lui tournes l'épaule , quand il vient s'y présenter. Mais les Chersonésiens ne sont pas les seuls que tu traites ainsi. Tu jettes aussi un regard observateur & envieux sur la fortune de tes Concitoyens d'Athènes. S'il s'en trouve parmi eux qui joignent à quelque opulence un grand fond de simplicité , & un éloignement décidé pour la connoissance des affaires , avec des principes de probité ; voilà les victimes qu'il te faut.

CLEON.

Quoi ? vous vous élevez tous contre moi ? & c'est pour vous-même que j'endure les coups de ces gens-ci. Ils veulent me punir de ce que je me proposois dans ma première harangue de deman-

der l'érection d'un monument élevé à votre valeur dans la ville d'Athènes.

LE CHŒUR.

O l'effronté pendart ! voyez comme il cherche à s'insinuer ; & quoique nous soyons des Vieillards expérimentés , il veut essayer de nous emmieller les lèvres. Mais , si cela lui réussit ailleurs , ici il essüyera une rude rebuffade. Qu'il essaye de nous donner un tel croc-en-jambe ; il s'y brisera la sienne.

CLÉON.

O Cité ! ô Peuple ! Comme ces gens-ci frappent ! ils ont résolu de me dépouiller la peau du ventre à coup de lanières.

LE CHŒUR.

Tu oses invoquer la Cité , toi qui en as toujours été le fléau !

AGORACRITE.

Tu es un grand crieur ; mais je prétens , même à cette sorte de lutte , te mettre à la raison.

LE CHŒUR.

Si tu l'emportes sur lui en criant plus fort , tu feras reconduit chez toi en triomphe au bruit des instrumens de musique ; mais si tu peux trouver moyen de le vaincre en impudence , nous joindrons à l'aubade un gâteau.

CLÉON.

Je m'engage à convaincre cet homme de connivence avec les Péloponnésiens, & à démontrer qu'il va dans leurs trirèmes ; à telles enseignes, que c'est-là où il dérobe tout ce qu'il vient ensuite vendre au marché.

AGORACRITE.

Bien rencontré, par Jupiter ! Et moi je dis que cet homme-ci se présente à jeun au Pritanée, & qu'il en soit rassasié

DÉMOSTHÈNE.

Ceci est vrai, par le même Jupiter ! car outre le pain & la viande, il en a emporté tel morceau de réserve, tel mets exquis, dont Périclès lui-même n'avoit pas été jugé digne.

CLÉON.

Vous êtes tous des coquins, que je ferai pendre.

AGORACRITE.

Tais-toi ; car je prétends crier plus haut que toi.

CLÉON.

Je crierai encore d'un ton plus haut.

AGORACRITE.

Et moi j'essayerai de t'étourdir, en criant encore plus fort.

372 LES CHEVALIERS,

CLÉON.

Si je te vois prendre en main la conduite des affaires, aussi-tôt je te calomnierai.

AGORACRITE.

Moi, je tomberai sur toi à grands coups d'étrivières.

CLÉON.

Je saurai bien rabattre cette arrogance.

AGORACRITE.

Tu cherches à fuir; mais je te fermerai toutes les voies.

CLÉON.

Regarde-moi fixement entre deux yeux.

AGORACRITE.

J'y consens; & je te dirai de plus, que je suis comme toi un élève du marché.

CLÉON.

Prends garde de broncher, ou c'est fait de toi.

AGORACRITE.

Tu es couvert de fange, à la première parole qui t'échappera.

CLÉON.

Eh! bien, tiens; je suis un coquin; mais toi, prétends-tu être un honnête homme?

A G O R A C R I T E.

Oui, certes ! & j'en atteste Mercure Forain...
Oh ! pour le coup, je viens de me parjurer, &
contre l'exacte vérité, & contre la notoriété pu-
blique.

C L É O N.

Va, va, l'homme de bien, je fais de tes nou-
velles, & je vais faire rapport au Pritanée, que tu
vends des boudins de contrebande, & qui n'ont
point été décimés pour le service des temples.

L E C H Œ U R.

Dissipateur odieux, déclamateur importun,
toute cette plage, tout cet emplacement public,
toutes ces boutiques, retentissent de ton insuppor-
table audace. Quand cesseras-tu, immondice haïssable,
de souiller cette Ville, & d'en corrompre
les fondemens ? As-tu assez fatigué & brisé nos
oreilles par tes clameurs aussi perçantes que celle
du pêcheur en vedete, qui donne de loin le signal
de l'arrivée des thons ?

C L É O N.

Injures absurdes cent fois redites, & mal ressa-
vetées.

A G O R A C R I T E.

Tu dois en effet te connoître en saveterie, ou je
ne me connois pas en andouilles ; puisqu'on t'a vu

vendre de méchant cuir tout déchiqueté, aux pauvres agricoles; ce cuir avoit l'air bien solide & bien épais; mais à peine avoit-il servi un jour entier en chaussure, qu'il s'allongoit de deux palmes.

D É M O S T H E N E.

Je puis attester le fait, & depuis assez peu de tems, par Jupiter! Oui, j'ai encore présents les éclats de rire que j'excitai à Pergases, lorsqu'à peine arrivé à ce bourg, avec des souliers tout neufs, de ce même cuir, mes amis, en me voyant chauffé si au large, me demanderent si j'avois prétendu venir à pied, ou en bateau.

L E C H Œ U R.

Diras-tu que tu ne t'es pas exercé dès ton plus jeune âge à l'impudence, cette grande école de tous nos Orateurs? Diras-tu que tu n'y as pas profité, & que ce ne soit pas l'impudence en personne qui a dirigé toute ta conduite durant ta Préture, & qui t'a donné le front de dévaliser tes propres hôtes, quand leur dépouille a eu de quoi te tenter? On peut le demander au fils d'Hippodamus, qui n'a que trop éprouvé ton audace en ce genre, & à qui ce souvenir seul fait ici verser des larmes. Mais sa consolation & la mienne, c'est que voici un homme plus scélérat encore que toi, qui vient tout-à-coup de s'élever contre toi, & qui va te

terrasser. Le voici, l'homme qui te surpassera en astuce, en audace & en basses flatteries. Approchez, Agoracrite; souvenez-vous que vous avez été élevé en lieu d'où sortent tous les grands hommes de l'administration, au moins tous ceux qui sont censés tels à Athènes; & faites un peu voir à Cléon les avantages que vous avez puisés dans une si excellente école.

A G O R A C R I T E.

Admirez, Messieurs, admirez la modestie du personnage.

C L É O N.

Ne me laisseras-tu point parler?

A G O R A C R I T E.

Non, par Hercules! Oh! tu ne fais pas à quel méchant homme tu as affaire; & je disputerai d'abord ce premier point, savoir qui parlera le premier.

L E C H Œ U R.

A merveilles; forcez-le à vous céder, & s'il refuse de le faire, dites-lui bien, & faites-lui voir, que vous êtes aussi méchant que lui.

C L É O N.

Ne me laisseras-tu point parler?

A G O R A C R I T E.

Non, par Jupiter!

CLÉON.

Par Jupiter ! je t'y forcerai.

AGORACRITE.

Non , par Neptune ! il n'en fera rien.

CLÉON.

Ah ! je creve de dépit.

AGORACRITE.

Je te contrarierai vigoureusement en tout.

LE CHŒUR.

Accordez - lui pourtant le dernier point ; & laissez-le crever, s'il en a envie.

CLÉON.

Oser me contrarier ! oser contredire Cléon !
Dis-moi, qui t'a rendu si téméraire ?

AGORACRITE.

C'est que je ne suis pas embarrassé de parler ;
& que je fais assaisonner comme il convient ce que
je mets en avant.

CLÉON.

Toi ? savoir bien parler ! Tu crois donc qu'il
en est du discours comme d'une aulne de boudin,
& que l'un ne demande pas plus de science à dé-
velopper que l'autre ? Veux-tu que je te dise ce
que je pense qu'il t'est arrivé ? ce qui arrive à tous

les ignorans. Tu auras quelquefois disputé avec quelque étranger dans un carrefour ; ou un jour que tu n'avois bu que de l'eau , tu auras médité de tes amis ; à l'oreille de quelqu'un ; ou même tu auras été faire une délation contre eux , pour les perdre : & d'après ces essais , tu te crois éloquent ! Pauvre fat ! quelle est ta sottise !

A G O R A C R I T E.

Ne parle pas de boire , toi qui as bu en vins le revenu de la Cité ; & qui , étant ivre , ne cesses de nous assourdir par tes clameurs.

C L É O N.

Osés-tu croire qu'on puisse opposer aucun antagoniste à Cléon ? Sais-tu bien que lorsque j'ai dévoré une tourte de thon , toute chaude , & que j'ai avalé là-dessus , un conge de vin pur , je suis en état d'aller calomnier à la fois tous les Capitaines de l'armée qui est devant Pilos ?

A G O R A C R I T E.

Et moi , je n'aurai pas plutôt déjeuné avec un ventre de bœuf & un ventre de porc , & bu tout le bouillon de la marmite , que sans me donner le tems de me laver les mains , j'irai ferrer la gorge aux Harangueurs , & remuer la bile de Nicias.

L E C H Œ U R.

J'approuve fort tout cela , excepté ce que vous

378 **LES CHEVALIERS,**

dites en dernier lieu, que vous boirez à vous seul tout le bouillon de la marmite. Au moins restez-en là, & n'allez pas aussi dévorer toute une caisse de labraces (*); je vous préviens que cela ne feroit (**)
aucune sédition dans Milet.

AGORACRITE.

Si je trouve au fond du pot, quelques côtes de bœuf, je les rongerai jusqu'aux os; ensuite de quoi, je ferai publier la marmite même à l'enchère.

CLÉON.

Je me moque de tes menaces, & je vais mettre sans dessus-dessous tout le Sénat.

AGORACRITE.

C'est toi qu'on va bientôt voir dans cette posture!

CLÉON.

C'est un rôle que je veux t'apprendre; & où je vais te faire débiter brillamment, au milieu de cette place.

LE CHŒUR.

Je consens d'être mis dessous à mon tour, scélérat, si tu es autre qu'un fanfaron.

(*) Le *labrax* est un poisson de la classe des loupes marins. Les Milésiens le pêchoient sur leur côte, & en faisoient grand commerce.

(**) Pour dire : je vous préviens que cela réjouiroit fort les Milésiens.

CLÉON.

Je veux simplement t'empaler tout vif.

AGORACRITE.

Droit-on , à l'entendre , que ce n'est qu'un
porron insigne ?

CLÉON.

Nous verrons si ton cuir prête ou non.

AGORACRITE.

Je veux mettre en lanières ce sac à larcins.

CLÉON.

Un pieu , un pieu fiché en terre , va te distendre
comme il faut.

AGORACRITE.

Je t'enlèverai plus d'une éguillette.

CLÉON.

Et quand tu seras cloué au pal , je veux te cerner
les paupières.

AGORACRITE.

Oh ! pour cette fois-ci , tu seras guéri des écrouel-
les , je t'en réponds.

LE CHŒUR.

Ce sera bien fait , par Jupiter ! En cuisinier pré-
voyant , saisissez - moi ce porc plus que suspect ;

30 LES CHEVALIERS.

passez-lui le premier tison dans la gorge ; faites-lui bien tirer la langue pour l'examiner avec soin ; puis suspendez-le par les pieds de derrière ; & regardez-bien s'il n'est pas ladre sous la queue.

Non le feu n'est plus la chose la plus brûlante qu'il y ait dans la nature ; & les propos publics, tout exagérés & envenimés qu'ils sont, n'ont point encore approché de ce qu'il y a à dire de vrai & de monstrueux sur le compte de ce Cléon. O vous, Agoracrite, ferrez-bien votre homme : voici l'occasion d'un effort décisif, tandis que vous le tenez par le milieu du corps. Si vous avez une fois le dessus, la peur va le prendre ; je connois le naturel du personnage.

AGORACRITE.

Je le connois bien aussi. Poltron il est, & poltron il fut toute sa vie. Cependant il a une fois trouvé le secret de se faire passer pour brave, & il a recueilli où un autre avoit semé. Présentement il veut leurrer le Peuple en lui montrant un bouchon de quelques pailles sèches de cette même moisson.

CLÉON.

Je m'inquiète peu de ces paroles bruyantes tant que j'aurai pour moi le cher petit Sénat, & que le Peuple continuera d'être un personnage brut & muet.

LE CHŒUR.

Quelle impudence soutenue! Quelle effronterie imperturbable!

CLÉON *à Agoracrite.*

Si je ne te hais à la mort, puisse-je être une des peaux de mouton sur lesquelles s'étend pour dormir le Poète Cratinus; ou puisse-je être contrainct à déclamer, à moi tout seul la Tragédie du sot Morsime (*).

LE CHŒUR.

Par le plus ardent de mes vœux! Puisse la gûnepe (**) qui pille & ravage toutes nos fleurs, regorger indéceusement son indécente picorée! Mais c'est peut-être le souhait impossible; & s'il a jamais son effet, je croirai alors à l'abondance du vin & de toutes les denrées dans l'Attique: je croirai alors aux bonnes fortunes du vieux Pyrrhopipès; & l'on viendra à bout de me persuader que tenant dans ses bras, durant un festin, l'objet de ses amours, il chante en triomphe la chanson *Bakkhé-Backhus*, & la chanson *Pœan*.

CLÉON.

Par la sauve-garde de Neptune! Nul d'entre

(*) Fils du Poète Philoclès, & méchant Poète lui-même.

(**) Cléon.

282 LES CHEVALIERS,

vous ne me surpassera en impudence ; ou je consens alors à être privé de ma part au festin de Jupiter, les jours d'assemblée solemnelle.

AGORACRITE.

Par les coups de poings que j'ai reçus de la jeune Athénienne dans la place du marché ! par les coups de plat d'épée & les estafilades dont j'ai été régaté plus d'une fois en ma vie ! Je me fais fort de te surpasser en effronterie ; & si je n'y réussis, je consens à perdre cet embonpoint d'un chien paresseux, empâté de fines recoupes, qui distingue Agoracrite.

CLÉON.

Comment, scélérat ! tu flaires la pâtée des chiens, & tu ne crains pas celui qui, comme moi, a une tête de dogue ?

AGORACRITE.

Je prends Jupiter à témoin, que, dès l'enfance, je pouvois déjà donner des leçons de rapine. J'attrapois jusqu'à des Cuisiniers. Ma foi ! mes amis, leur disois-je, voici le printems, car l'hirondelle est de retour. Les badauds ne manquoient pas de lever le nez en l'air ; & moi je faisissois ce moment pour leur escamoter quelque bon lopin.

LE CHŒUR.

Voilà un vrai tour de maître filou. Tu te réga-

lois-là à bon marché ; & tu avois gobé mainte
ortie de mer, avant que ces nigauds n'eussent ap-
perçu la première hirondelle.

AGORACRITE.

Quand j'avois joué un de ces tours, j'allois aussitôt me nicher dans quelque coin, bien résolu, si quelqu'un m'eût suivi de l'œil, de cacher effrontément le larcin dans mes chausses ; j'étois même prêt à me parjurer ; au besoin, en attestant les plus grands Dieux. Un Orateur qui me surprit un jour sur le fait, s'écria : cet enfant-ci, infailliblement, parviendra au grade d'Intendant de l'Épargne.

LE CHŒUR.

C'étoit un fin pronostiqueur. Qui voit-on en effet à la tête du Fisc, sinon des parjures, & d'immondes écrocs ?

CLÉON.

Vain bruit que ces accusations : elles ne tiendront point contre mon audace. Je forcerai ceux-ci même (*) au silence. Je sortirai de jugement plus radieux ; plus puissant que jamais ; en état de tout bouleverser, de tout piller sur terre & sur mer.

(*) Agoracrite, Nicias & Démosthène.

AGORACRITE.

Je aurai bien alors t'attrapper, & t'empêcher de toucher à mes andouilles; car j'en ferai un paquet avec lequel j'irai me jeter à l'eau, pour avoir le plaisir de te faire jeûner long-tems.

DÉMOSTHÈNE.

Pour moi, si le danger me presse, la sentine du vaisseau m'offre sa sauve-garde ordinaire.

CLÉON.

Par Cérés! elle ne te préservera pas du gibet; & l'on te fera regorger les sommes que tu as volé à la Commune.

LE CHŒUR à *Démôsthène.*

Je te conseille de caler doux, car voici une inculpation grave; & Cléon est un terrible délateur, qui ne respire qu'accusations.

CLÉON

Je fais ce que je dis; je soutiens qu'il a volé dix talens à ceux de Potidée.

DÉMOSTHÈNE.

Tais-toi; & sur ces dix talens, prends en un pour ta part.

LE CHŒUR.

Cléon est homme à accepter l'offre, & à se relacher.

AGORACRITE.

COMÉDIE.

381

AGORACRITE.

Voyez comme il se radoucit.

CLÉON, à *Démofthène*.

Va, tu es une franche dupe. Apprends qu'avec quatre talens, on se tire de cent accusations.

AGORACRITE.

A ce compte-là même, tu seras bientôt ruiné; car on te reproche jusqu'à vingt absences ou abandons du drapeau, & mieux de mille vols.

CLÉON.

Tu es quelque part sur mes tablettes, au nombre des sacrilèges qui ont volé le temple de la grande Déesse.

AGORACRITE.

Pour toi, tu chasses de race; car ton ayeul étoit un des satellites.

CLÉON.

Satellites, de qui?

AGORACRITE.

De *Byrsine*, fille d'*Hippias* (*).

(*) *Hippias* étoit fils de *Pisistrate*, tyran d'Athènes. Le Poète lui prête une fille imaginaire, & feint, comiquement, qu'elle s'appelloit *Byrsine*, comme qui diroit *bourfière*, par allusion aux rapines d'*Hippias*.

CLÉON.

Tu n'es qu'un jafeur.

AGORACRITE.

Tu es un homme perdu.

LE CHŒUR.

Etrillez-le moi, sans miséricorde.

CLÉON.

A moi ! à moi ! on conspire contre ma vie ; on me bat à outrance.

LE CHŒUR *d'Agoracrite.*

Ne cesse de le frapper vigoureusement à grands coups de tripes & de jambons. Mets cet homme-là en capilotade. Fort bien ! à merveilles ! ô généreux courage, ô la plus vertueuse ame qui soit dans l'Attique ! c'est toi qui seras le sauveur de la Cité, & des Citoyens. Oh ! comment te louer assez dignement, & selon notre desir !

CLÉON.

Par Cérés ! je n'ignorois rien de ce complot. Fabrication infernale, aucune roue, aucune cheville de ton ensemble ne m'avoit échappé ! ah ! malheureux que je suis !

LE CHŒUR.

Il te restoit à savoir le nom du Charron, & c'est pourquoi tu n'en sonnes mot.

AGORACRITE.

Je n'ignore aucune des menées que tu trames dans Argos. Tu fais semblant de nous y ménager l'amitié des Argiens : pur prétexte. Sous ce faux semblant tu pratiques les Agens de Lacédémone, & tu traites avec eux pour tes intérêts particuliers. Je fais, je fais dans quel creuset tu fais fondre tes matières ; & je pourrois te dire le noms des capifs que tu employes à ta fabrique.

LE CHŒUR.

Courage ! de mieux en mieux ; & cette métaphore-ci vaut bien l'autre.

AGORACRITE.

Tu vois comme tout le monde m'applaudit de t'avoir confondu. Aussi n'est-il somme d'or ou d'argent, ni suggestions d'amis, qui pussent me persuader de ne point te faire connoître aux Athéniens.

CLÉON.

Je vais donc, pour te prévenir, me hâter de courir à l'assemblée, où je vous accuserai tous les trois de conspirations, d'attroupemens nocturnes, de conjurations avec les Médes & le Roi de Perse ; & de tout ce qui passe (*) de plus délié par la claye Bœotienne.

(*) Expression figurée dont Cléon s'étoit servi dans une délation.

388 LES CHEVALIERS,

AGORACRITE.

Et que veux-tu que les Bœotiens passent par cette claye, si ce n'est du fromage mou?

CLÉON.

Je le jure par Hercules, je te mettrai le pied sur la gorge.

LE CHŒUR *à Agoracrite.*

Allons, rassemble tout ce que tu as d'esprit & d'astuce, & souviens-toi du tems où tu cachois des Jarcins jusques dans tes chausses : car Cléon s'en va de ce pas dans la Place publique. Il n'y sera pas plutôt, qu'il se répandra contre toi en accusations. Je l'entens déjà qui nous appelle tous à grands cris.

AGORACRITE.

Je vais donc promptement à l'assemblée ; & pour être plus dispos à courir, je vais laisser ici mes fressures & mes couteaux.

LE CHŒUR.

C'est bien dit. Présentement frotte-toi bien le front, car tu auras besoin d'une grande sagacité pour échapper aux griefs de ton délateur.

AGORACRITE.

Ce conseil est prudent ; & c'est parler en sage Maître d'Exercice.

L E C H Œ U R.

Crois-moi , te dis-je , avant de partir , garnis-
toi la panse de ce sauciflon.

A G O R A C R I T E.

A quoi bon cette précaution ?

L E C H Œ U R.

C'est , ô mon cher ami ! qu'un coq en combat
mieux quand on lui a fait avaler une gouffe d'ail.
Dépêche-toi de suivre mon conseil.

A G O R A C R I T E.

Je vous obéis.

L E C H Œ U R.

Souviens-toi bien présentement de mordre , de
sauter aux yeux de ton adversaire , & fais en sorte
que sa crête te reste au bec ; un bon coq , après
s'être escrimé , gruge quelques grains de seigle , &
retourne à l'assaut.

Le voilà parti. Puisse le bonheur l'accompagner
au gré de mon desir ! Puisse Jupiter Agorée (*)
conserver cet homme-ci ! Puisse Agoracrite revenir
vers nous triomphant , & le front ceint de la cou-
ronne victorieuse !

Vous cependant , ô Athéniens ! habitués aux

*) C'est-à-dire qui préside aux assemblées publiques.

390 LES CHEVALIERS,

dons variés de notre Muse comique, prêtez l'oreille à ces Anapœstes (*).

Si quelqu'un, d'entre les vieux Poètes comiques vivans, nous eût invités à jouer devant vous une Comédie des *Chevaliers*, il eut difficilement réussi à nous faire monter sur le Théâtre. Mais nous n'avons rien à refuser à Aristophane; nous le jugeons digne de toute notre affection, parce qu'il haït comme nous les méchants; qu'il ose dire tout ce que lui inspire l'équité; & que plein de courage, il a toujours poussé sa barque en avant, malgré le vent & la bourasque. Mais, comme plusieurs d'entre vous, qui connoissez son zele, l'êtes venus trouver pour lui témoigner votre surprise de ce qu'il nous a laissé si long-tems dans l'inertie; c'est sur quoi il vous prie de trouver bon qu'il vous entretienne. Cet Auteur comique dit pour sa justification que ce n'est point par défaut de cœur ou d'esprit qu'il s'est absenté de la Scène, mais parce qu'il regarde la Comédie comme un art extrêmement difficile. Car beaucoup l'ont tenté, & bien peu y ont réussi;

(*) Sorte de vers qui se termine comme le vers alexandrin, par un dactyle & un spondée, mais dans le corps duquel on peut faire usage du pied *anapœste*, qui est l'inverse du dactyle; étant composé de deux brèves & d'une longue, au lieu que le dactyle est composé d'une longue & de deux brèves.

témoin tant de Poètes à cheveux blancs, dont vous avez trompé les prétentions, & qui ont appris à leurs dépens que vos fantaisies varient & se succèdent ; celle de l'année présente n'étant point celle de l'autre année. Il eût suffi, pour le tenir en garde, de l'exemple de Magnès l'un de ces Comiques griffonnants. Long-tems le nombre des succès de Magnès égala celui de ses Pièces. Il s'avisa de tous les moyens de capter les suffrages ; il prodigua successivement sur la Scène les chants, les spectacles à vols périlleux, les grimaces Lydiennes, la pourpre de Phénicie, & les tentures en verd de grenouille ; il n'en a pas moins échoué, & cette disgrâce lui est arrivée sur ses vieux ans ; car vous conviendrez que ce n'est plus un jeune homme. Or, il est à remarquer que la chute de cet Auteur vient de ce qu'il ne s'est plus attaché à faire rire. Une autre leçon mémorable est celle que nous donne Cratinus, qui a joui d'une si grande gloire, gloire semblable à un torrent débordé dans une immense plaine, & qui entraînant tout ce qui s'oppose à son passage, déracine les chênes & les plus hauts platanes : tel Cratinus victorieux terrassoit tous ses rivaux. En ce tems-là vous n'eussiez entendu chanter dans un festin autres chansons que les siennes, comme :

» O toi, ô ma lance à manche de figuier, &c

Ou bien :

» Ministres du gentil Hymen , &c.

Tant sa Muse étoit en vogue ! Mais aujourd'hui vous insultez impitoyablement à ce vieillard tombé en enfance , & dont la lyre n'a plus ni cordes tendues , ni chevilles pour les remettre au ton , ni rien de solide dans tout son ensemble. Passerons-nous sous silence le Poëte Connas , dont on a vu la couronne toute flétrie de sécheresse , & qui lui-même est mort de soif ? Et cependant qui mérita mieux que lui par des palmes réitérées , de boire à longs traits le reste de ses jours dans le Piranée ; & de ne point passer une vieillesse oisive , mais d'assister à ses Pièces , la tête parfumée d'essences , aux fêtes Dionysiales ? Pour Cratès , que d'invectives , que d'avaniez n'esspye-t-il pas de vous ? C'est cependant ce même Cratès dont la Muse modeste & sans étalage avoit coutume de vous renvoyer meilleurs ; tant étoient suaves & persuasives les maximes qu'elle débitoit ! Ce seul exemple suffiroit pour ralentir chez un esprit sage l'envie de tenter la carrière du Théâtre ; car il est arrivé souvent que Cratès réussissoit , & souvent aussi qu'il ne réussissoit point. Voilà sur quoi est fondée l'apprehension qui a long-tems retenu l'effor d'Aristophane. Voilà ce qui lui a fait comprendre qu'il convient d'être marelor avant que de présider au gouvernail ;

& que l'art du pilote suppose plusieurs études & sciences distinctes, telles que celle des vents, celle de diriger la proue, enfin celle de bien manier le timon. Ce n'est donc point par incurie, mais par prudence qu'il a différé de remettre à la voile. Venez dans sa barque, ô vous qui jugez qu'il l'a bien conduite; & en marque d'approbation donnez chacun sur l'onde un bon coup de rame, pour le pousser au port, au milieu des acclamations bacchiques. Que ce Poète se retire chez lui avec la satisfaction de vous avoir plu, & le front rayonnant de la joie d'un succès flatteur.

P R I E R E A N E P T U N E.

Patron des Chevaliers, ô Neptune, dont l'oreille est réjouie par le choc & les hennissemens des coursiers généreux; ô toi, qui ne te plais pas moins au départ bruyant des prompts trirèmes lancées en mer, & aux courses de chars conduits par l'élite de la Jeunesse Grecque, frémissante à la vue de la borne; viens te rendre au milieu de notre cercle joyeux, ô Maître du trident d'or, ô Divinité qu'on révère à Sunium, & qui commandes aux dauphins de cette mer; ô fils de Saturne, toi l'objet du culte de Géreste, autre promontoire célèbre; ô Dieu non moins cher à notre amiral Phormion; ô toi enfin le Dieu par excellence, le Génie tutélaire de Athéniens! viens te montrer propice à notre Cité.

Nous pardonneriez-vous notre oubli si nous négligions de faire mention de vos ancêtres, qui se montrèrent si dignes & de vivre dans cette Cité, & d'y porter la robe de fête? N'avoient-ils pas mérité ces avantages en combattant de pied ferme dans la plaine, & en se montrant également intrépides sur mer dans les rencontres navales? Partout courageux, partout triomphans, ils ont fait par leurs trophées multipliés l'ornement de ces remparts. Étoient-il en présence des ennemis? jamais aucun d'eux n'en a connu ni cherché à connoître le nombre, mais tous aveuglément se jetoient sur leurs adversaires, & repoussioient ainsi d'innombrables assaillans. Si quelqu'un d'eux, sans être blessé à mort, venoit à être terrassé en combattant, il se relevoit & lavoit soigneusement sa cotte d'arme, pour enlever jusqu'au soupçon de cette chute. Ensuite il retournoit à la charge avec plus de fureur. Et l'on ne voyoit alors aucun ancien chef s'adresser à l'intrigant Clécenerus, pour obtenir par ses brigues la pension de retraite. Au lieu que maintenant pour faire combattre les vieux Capitaines, il faut leur accorder les places d'honneur dans les cérémonies, & leur donner leur brevet de pensionnaires. Quelle indignité! & comment ne sont-ils pas, comme nous, convaincus que le

devoir de tout honnête Citoyen est d'exposer sa vie gratuitement pour la défense de ses Concitoyens & de ses Dieux Pénates?

Après nous être acquittés d'un devoir en vers nos ayeux, il nous reste uniquement, Messieurs, une prière à vous faire, c'est de ne point prendre en haine ceux de notre profession, parce qu'ils sont, par état, bien frisés & parfumés d'essences. Nous espérons au moins que vous ne nous en ferez plus un reproche, quand vous aurez déposé vous-mêmes le casque & la lance, & que la paix aura ramené dans ces murs des mœurs plus douces.

PRIÈRE A PALLAS.

O Déesse tutélaire d'Athènes, ô Pallas! la plus sainte d'entre les Divinités pour cette Cité, qui se glorifie également de grands Poètes & de grands Guerriers! Prouve l'intérêt que tu prends à la ville de Cécrops. Viens dans cette enceinte, viens-y accompagnée de la Victoire, cette coopératrice des Athéniens dans tous leurs combats comme tous leurs exercices. Nous osons croire qu'elle aime nos chants & nos danses, parce qu'elle y donne sujet parmi nous, tandis qu'elle souffle parmi nos ennemis la discorde & la confusion. Accours donc, ô Déesse, avec la compagne que nous t'indiquons; car s'il a jamais importé aux Athéniens de vaincre, c'est, certes, en ce moment-ci.

Il ne suffit pas d'avoir loué dignement l'Ordre des Chevaliers : il convient de faire aussi l'éloge de leurs coursiers, qui méritent complètement cet honneur, car ils ont eû part à tous nos exploits ; ils nous ont secondés dans nos rencontres, dans nos descentes, dans nos combats. Ce n'est pas sur terre qu'ils sont le plus admirables ; c'est sur mer qu'il faut les voir. Arrivés sur le rivage, ils sautent à bord du vaisseau, & changeant tout-à-coup de régime, ils se font dès l'instant même aux rasades de vin, ainsi qu'aux repas d'oignons & d'ail. Ensuite se présentant d'eux-mêmes au treuil, ils font manœuvrer artificiellement les rames comme pourroient faire de vrais rameurs ; & y procèdent avec un zele, une émulation inexprimables, à en juger par leur hennissement, & par leur cri de guerre : *hippapai* (*) ! car ce cri signifie une infinité de choses ; & c'est comme s'ils se disoient entr'eux : *Qui est celui qui n'appuie pas ? Il faut prendre plus au large. Que faites-vous donc, vous autres ? Courage, Samphore* (**) ! un coup de collier à la ma-

(*) Interjection comique, que le Poète forme de l'exclamation tragique *papai*, grands Dieux ! & de *hippos* cheval.

(**) Nom commun aux esclaves & aux chevaux marqués d'un *sam*, c'est-à-dire de la lettre *s*, laquelle en grec a cette forme, Σ ; ou celle-ci, σ.

nivelle. C'est ainsi qu'ils se comportèrent à la descente que nous fîmes à Corinthe. Ils s'élançèrent sur le rivage. Arrivés là, les plus jeunes se creuserent des couchettes avec leurs paturons, en témoignant le plus profond mépris pour les litières. La nourriture, les embarrassâ tout aussi peu ; car ils mangèrent force pagures (*) qui venoient s'offrir à leur voracité, ou qu'ils pêchoient avec une subtilité merveilleuse en plongeant dans la mer ; & ils préféroient ce régal au plus fin trefle de Médie. Aussi le Poète Théore a-t-il introduit Carcinus (**) le Corinthien, apostrophant ainsi Neptune : grand Dieu ! quelle rigoureuse destinée ! Ni sur terre ni sur mer, il ne me reste plus d'asyle contre la Cavalerie.

FIN DU PREMIER ACTE.

(*) Le pagure est une des espèces de cancre.

(**) Aristophane fait ici malignement allusion au sens du nom propre *Karkinos*, qui signifie un cancre.

**ACTE II.**

SCÈNE PREMIÈRE.**AGORACRITE, LE CHŒUR.****LE CHŒUR.**

O TOUT charmant jeune homme ! ô le meilleur de mes amis ! Quelle satisfaction j'éprouve à te voir revenir sain & sauf ! Apprends-nous l'issue de ce grand débat.

AGORACRITE.

Pensiez-vous donc qu'il pût tourner autrement qu'à mon avantage ?

LE CHŒUR.

Ce que tu nous dis-là nous remplit de joie. Tu parles bien, certes ; mais tu t'es encore mieux conduit. Raconte-nous promptement & sans rien omettre tout ce qui s'est passé. Nous ne regrettons pas la longue traite que nous avons faite pour venir au-devant de toi. Explique-toi donc sans

réserve, ô le meilleur des hommes! comme avec des gens dont il n'est aucun qui ne te félicite d'avance.

A G O R A C R I T E.

Le fait mérite toute votre attention. J'ai talonné de près mon accusateur. A peine arrivé, il a donné l'effor à sa voix de tonnerre; chaque parole qui lui échappoit étoit une calomnie atroce contre les Chevaliers. A l'entendre, ce sont tous des scélérats, des conspirateurs. L'assemblée qui l'écoutoit avec une crédulité égale à l'audace du délateur, s'est trouvée en peu de tems imbue des mensonges les plus absurdes. Le rusé Cléon s'en est aperçu, & son front est devenu resplendissant de joie. J'ai compris le danger; j'ai vu que les Athéniens donnoient à plein collier dans les pièges du prestigiateur: je me suis écrié: à moi imposteurs, faussaires, malfaiteurs, jongleurs, hommes à inclinations serviles, avec qui dès l'enfance j'ai fréquenté les Comices, soufflez-moi votre loquacité, votre audace, ou plutôt votre impudence. Le premier qui m'a répondu est un efféminé obscène & perdu de mœurs. Fier d'une telle assistance, j'ai ouvert d'une ruade la porte du Sénat, en criant de toute ma force: *Pères conscripts, je suis porteur d'une excellente nouvelle: depuis que nous avons la paix, les anchois sont d'une grosseur dont*

*auparavant nous n'avions point d'idée. A ces mots vous eussiez vu la sérénité se répandre sur le front de chaque Magistrat. Ils vont aux voix, & d'un avis unanime ils me décernent une couronne pour une nouvelle si précieuse. Alors je leur parle à l'oreille, & me fais fott de leur faire acheter dans peu, pour une obole, plein une terrine d'anchois. Aussi-tôt ils redoublent d'applaudiffemens, & me regardent la bouche ouverte. Le Paphlagon soupçonnant ce qui se passoit, entre en ce moment au Sénat, dont il fait la manière d'amadouer l'esprit par de flatteuses paroles : *Messieurs, dit-il, puisqu'en un tems d'adversité les Dieux ont permis qu'on nous apportât d'heureuses nouvelles, je suis d'avis qu'on leur voue un sacrifice de cent bœufs.* Cléon parloit encore, quand prévenant l'avantage qu'il alloit remporter sur moi, j'ai élevé la voix pour proposer qu'on immolât deux cents bœufs au lieu de cent. Puis avisant un Villageois qui étoit venu vendre des truites, je lui ai persuadé de les crier à une obole le cent, en lui faisant accroire que le lendemain, il y auroit *action de grâces*, suivie d'un banquet où il seroit libre de venir manger sa part d'un sacrifice de mille chevreaux. Le rustre me croit, fait sa criée, & m'attire ainsi de la part des Sénateurs de nouvelles congratulations. Ceci a mis notre trouble-fête en défaut. Il ne favoit plus quelle manœuvre faire pour rompre*

mes mesures. Tandis qu'il reste interdit & pensif, il se voit entraîner hors du Sénat par les Magistrats & par les Sbirres mêmes, qui courent en foule entourrer le vendeur de truites. Hé! Messieurs, leur dit-il alors en courant après eux, écoutez du moins le Héraut de la Lacédémone: *il vient pour vous proposer l'alliance & les secours de Sparte.* Cléon parle ainsi, mais tous lui ferment la bouche en criant d'une voix unanime: vraiment, les Lacédémoniens ont bon nez; ils sentent déjà nos fritures; ils recherchent notre alliance, à cause du bon marché de nos anchois & de nos truites: mais nous n'avons pas besoin d'auxiliaires, puisque notre dessein est de cultiver la paix. En parlant de la sorte, les Magistrats ont dissous l'assemblée du Peuple; & chacun aussi-tôt a sauté de banc en banc pour courir aux boutiques des Harangères qui, à l'exemple du Villageois, avoient baissé le prix de leur poisson. Et moi, pour affriander les Athéniens, je me suis hâté d'acheter toutes les ciboules du marché, pour en faire présent d'une poignée à chaque acheteur, qui ne manquoit pas de me remercier & de me combler de bénédictions pour cet assaisonnement gratuit. C'est ainsi qu'avec trois oboles de menus poireaux, j'ai régalé toute l'assemblée des Comices.

L E C H Œ U R.

C'est avoir tout fait pour le mieux, & en homme

Tome I.

Cc

402 *LES CHEVALIERS,*

heureusement inspiré. Tu as fait voir qu'un renard pouvoit rencontrer un plus renard que lui ; tu as opposé aux ruses , aux flatteries de Cléon , des ruses , des flatteries plus insinuanes que les siennes. Prépare-toi présentement à un nouveau combat ; surpasse-toi toi-même cette fois-ci ; & sois sûr d'avance que nous te seconderons de tout notre pouvoir.

AGORACRITE.

Le voici , le voici le Paphlagon ! il nage dans le peu d'eau qui lui reste. Il y élève le plus de vagues qu'il peut. Il voudroit bien la troubler au point qu'on n'y vît plus clair. Il s'avance couvert du masque de l'effronterie.



S C È N E I I.

CLÉON, AGORACRITE, LE PEUPLE
personnifié, LE CHŒUR.

CLÉON.

TA perte est résolue ; & , si je n'y parviens , si
je n'y employe toute l'imposture dont je suis ca-
pable , puisse-je périr de tous les genres de supplices !

AGORACRITE.

Tu as éprouvé que tes menaces font mon diver-
tissement ; que tes jactances pleines de fumée me
font rire , que je danse & que je me roule dessus.

CLÉON.

Je te dévorerais tout crud. Oui , j'en jure sur
ma vie , & sur la protection de Cérés.

AGORACRITE.

Songe à remplir cette menace , & n'y manque
pas ; sans quoi je te réduis en poussière , que je
mettrai dans ma coupe , & que je boirai d'un seul
trait. Si je ne te tiens parole ; je veux crever com-
me un boeuf.

Cc ij

CLÉON.

Par les honneurs où j'ai été élevé à Pylos, je fais serment de t'annihiler.

AGORACRITE.

Puisse-je bientôt te voir hisser plus haut encore, pour la dernière fois !

CLÉON.

Par l'Olympe & ses habitans ! je ne mourrai point sans t'avoir vu empalé.

AGORACRITE.

Tu perds le sens. Seroit-ce d'inanition ? ou veux-tu que je te régale ? Que faut-il pour te restaurer ? la caisse publique ?

CLÉON.

Parle plus bas, ou je t'arrache les entrailles avec mes ongles.

AGORACRITE.

Moi j'employerai les miens à t'enlever la portion qu'on te sert au Pritanée.

CLÉON.

Pour avoir raison de toi, je te traînerai en jugement devant le Peuple.

AGORACRITE.

C'est toi-même qui y seras conduit par moi, & mes accusations prévaudront sur les tiennes.

CLÉON.

Misérable ! le Peuple fait-il la moindre attention à ce que tu dis ? Tandis que moi pour en faire mon jouet , je n'ai qu'à ouvrir la bouche.

AGORACRITE.

Il paroît que ta présomption te fait regarder le Peuple comme ton mouton privé.

CLÉON.

C'est que je fais lui présenter la pâture qui lui est propre.

AGORACRITE.

Tu repais le Peuple ; mais tu fais comme les mauvaises nourrices , qui sucent les trois quarts de la bouillie qui est dans la cuiller , avant de la présenter au nourrisson.

CLÉON.

Mon industrie est telle qu'à ma voix le Peuple se dilate de joie ou se resserre de tristesse.

AGORACRITE.

Ce n'est donc pas sans cause que je suis quelquefois constipé , & quelquefois tout le contraire.

CLÉON.

Où vas-tu ? au Sénat ? C'est pour la dernière fois que je m'y suis mesuré avec toi. N'espère plus.

406 LES CHEVALIERS,

m'y faire outrage. C'est devant le Peuple que je t'assigne.

AGORACRITE.

J'accepte le défi. Voici le Peuple en personne. Va au-devant de lui ; je n'y mets aucun empêchement.

CLÉON.

Sortez , Pere , sortez. Venez prendre l'air ici , cher petit Peuple.

AGORACRITE.

Cher petit Peuple , venez à nous.

LE PEUPLE.

Quels cris entends-je ? Ne quitterez vous point cette porte. C'est assurément vous , méchantes gens , qui avez enlevé le rameau d'olivier qui la décoroit.

CLÉON.

Sortez , je vous prie , sortez ; & prenez connoissance des injures qu'on me fait.

LE PEUPLE.

C'est toi , Paphlagon ? De quoi , de qui te plains-tu ?

CLÉON.

De ces jeunes gens-ci , qui m'accablent de coups , par rapport à vous.

C O M É D I E.

407

L E P E U P L E.

Pour quelle raison ?

C L É O N.

Parce que suis l'ami du Peuple , & que je lui
suis attaché comme un amant à sa maîtresse.

L E P E U P L E à *Agoracrite*.

Et toi , qui es-tu , je te prie ?

A G O R A C R I T E.

Je suis en amours , le rival de cet homme.
Oui , Peuple , je te chéris , je t'aime , je rêve
depuis long-tems aux moyens de t'être utile ; c'est
une émulation que je partage avec tous les hon-
nêtes gens. Mais ni eux , ni moi , ne pouvons te
faire le bien que nous voulons. Cléon y met em-
pêchement. A dire le vrai , c'est ta faute , car tu
ressembles prodigieusement aux filles de mauvaise
vie. Tu fais affront aux hommes honnêtes pour
t'attacher , pour te prostituer à des allumeurs de
lanternes , à des cordiers , à des corroyeurs.

C L É O N.

Voilà les injures que m'attirent mes bienfaits
envers le Peuple.

L E P E U P L E.

Quels sont ces bienfaits ? Parle.

Cc iv

CLÉON.

N'est-ce pas moi qui ai relevé le Général des troupes devant Pylos, & qui lui ai ainsi ravi la gloire de chasser les Lacédémoniens d'un poste dont la conquête ne m'a coûté que la peine de m'embarquer.

AGORACRITE.

Je puis donc aller de pair avec lui ; car je suis en état de prouver que dans la même époque, je suis entré furtivement chez un Potier de terre, chez qui j'ai dérobé une marmite de fayance qu'il avoit pris bien de la peine à façonner.

CLÉON.

Je vous en prie, cher petit Peuple, assemblez promptement les Comices ; & soyez juge entre nous, qui de nous deux vous aime le plus,

AGORACRITE.

Oui, jugez promptement cette question ; pourvu que ce ne soit point dans le Pnyx,

LE PEUPLE.

C'est cependant le lieu où l'assemblée a coutume de se tenir. Ainsi je n'irai point ailleurs.

AGORACRITE.

Foin de moi, si ce Vieillard se rend dans cet endroit : car autant est-il sage chez lui, autant

déraisonne-t-il dès qu'il est assis sur ces bancs de pierre. Il y ressemble à ces enfans qui , la bouche béante , vont fucer la figue que les faiseurs de tours ont soin de leur tenir haute.

S C È N E I I I.

LE CHŒUR, CLÉON, AGORACRITE,
LE PEUPLE.

LE CHŒUR à *Agoracrite.*

ALLONS, voici l'instant de couper le cable, Lance-toi en mer, & fais usage de toutes les ressources de ton esprit. Fournis-toi d'argumens supérieurs à ceux de ton antagoniste. Souviens-toi que c'est un Caméléon. Change comme lui de couleurs, Epuise-toi en moyens ingénieux. N'attends pas qu'il vienne contre toi à l'abordage ; mais préviens-le en lui présentant la proue, & en effaçant le flanc.

C L É O N.

Je commence par invoquer la Déesse Minerve, conservatrice de cette Ville ; je la révère & la conjure de m'accorder sa protection, comme il est vrai que j'ai bien mérité de mes Concitoyens, après toutefois trois (*) virtuoses bien connues, Lyficle,

(*) Trois Courtisanes,

Cynna, & Salabakkha; comme il est vrai qu'en ne faisant rien de juste, ni rien de bon, je n'en ai pas moins une bonne table au Pritanée; comme il est vrai enfin que j'execre ce Boudinier, & que je suis prêt à me colleter avec lui. Oh! si cette dernière imprécation n'est sincère, je consens que ma propre peau soit mise en lanjères dans la boutique même où j'ai été corroyeur.

A G O R A C R I T E.

Et moi, mon cher petit Peuple, si je ne te suis tout affidé & tout dévoué, je consens à être haché menu comme chair à pâté, & cuit en guise d'andouilles. Oui, cher Peuple, si tu refuses de prendre confiance en moi, j'aime autant que mes petits boyaux servent à faire des grillades & du fromage de cochon; j'aime autant qu'on me saisisse par ce que j'ai de plus sensible, avec des tenailles bien crochues & qu'on me traîne ainsi au Céramique.

C L É O N.

Et comment y auroit-il un autre Citoyen, très-cher petit Peuple, qui pût prétendre à la gloire de vous aimer plus que moi, moi, dis-je, qui pour gagner votre faveur, vous ai montré tant d'argent dans votre fisc; opération à laquelle je suis parvenu, en extorquant celui-ci, en égorgeant celui-là en faisant une foule d'injustices & d'exactions privées, & ne comptant pour rien le

droit des Particuliers, pourvu que je me rendisse agréable à la Commune.

AGORACRITE.

Ne voyez-vous pas, mon cher Populo, qu'il n'a rien fait en cela que de trivial? Pour moi, non-seulement j'en ferai autant que lui; mais même je suis homme à voler tous les boulangers plutôt que de vous laisser manquer de galettes. Mais quant à l'amour qu'il prétend vous porter, je me fais fort de vous démontrer que c'est une chimère, & que Cléon ne cherche qu'à se *chauffer* (*) à vos dépens. C'est ainsi qu'il croit pouvoir en agir avec vous, sans égards pour les lauriers que vous avez remportés sur les Médes, à la glorieuse journée de Marathon, victoire qui nous a acquis le droit de parler si haut parmi les Peuples de la Grèce. Il vous néglige, vous méprise, & souffre que vous soyez assis aux Comices sur la pierre dure. Quelle indignité! Levez-vous, cher petit Peuple, & permettez que je mette des coussins sous votre croupe, afin que vous ne l'usiez point sur les canapés (**) de Salamine.

(*) Proverbe Attique.

(**) On entrevoit que Cléon avoit fait construire des bancs de pierre de Salamine, à l'usage du Peuple assemblé aux Comices.

412 LES CHEVALIERS,

LE PEUPLE.

Quelle affection, quelle prévenance me marque cet homme-ci ! Qui peut-il être ? Il faut assurément qu'il soit de la race d'Harmodius, mon immortel libérateur. Oui, l'attention dont il s'avise en ce moment est le modèle des attentions. Voilà un acte vraiment beau, vraiment populaire.

CLÉON.

O Citoyen d'Athènes, combien une légère flatterie à su vous allécher !

AGORACRITE.

Peux-tu parler d'allécher le Peuple, toi qui l'as leuré avec des appas de beaucoup moindre valeur ?

CLÉON.

Allez, Peuple ; s'il est quelqu'un qui vous aime avec plus d'acharnement que moi, je veux perdre ma tête à ce défi.

AGORACRITE.

Toi, l'ami du Peuple ! Toi qui depuis huit ans n'en as aucune pitié, toi qui souffres qu'il se loge, la plupart du tems, dans de vieux cuiviers, dans de vieilles tourelles, ou dans des cavernes ; & qui loin de l'aider dans sa détresse, n'as point honte de le traire jusqu'à défaillance. Bien plus ; oses-tu nier qu'étant à la tête des troupes, tu as par ta

faute éloigné la paix, en repoussant les Ambassadeurs qui venoient en traiter, & en chassant avec violence des Comices, ceux de nos Concitoyens qui nous exhortoient à transiger ?

C L É O N.

Sans doute, ô Peuple, j'ai agi de la sorte; & cela, pour vous procurer l'empire de la Grèce. Car les Oracles des Dieux vous le promettent authentiquement : le Peuple Athénien doit, à trois oboles par tête, prononcer ses jugemens en pleine Arcadie; mais pour mériter cette faveur des Destins, il doit auparavant s'exposer à toutes les extrémités qu'entraîne la guerre, pendant lesquelles ce sera à moi de trouver quelque moyen juste ou injuste de lui procurer, non pas cinq oboles par tête, mais deux ou trois tout au plus.

A G O R A C R I T E.

Par Jupiter ! tu te fancies fort peu que le Peuple Athénien domine ou non en Arcadie; ton véritable objet est de piller la République, & de te faire adjuger les premiers postes. C'est parmi les tems d'orage, que tu les brigues, ô mortel d'une astuce perverse ! Ta politique est de chaperonner le Peuple comme un oiseau de chasse, afin que, privé de la vue & tenu dans un besoin continu, il soit réduit à se tourner vers toi, la bouche

414 LES CHEVALIERS,

béauté. Mais quand je lui aurai rendu la visière libre, qu'il aura goûté des fruits de la paix, qu'il aura renouvelé connoissance avec ses légumes, & qu'il aura recommencé à parler figue & raisin, il comprendra de combien d'avantages tu le privois en l'engageant dans une milice désastreuse. Alors ce même Peuple, qui est aujourd'hui ta dupe, reviendra féroce contre toi; il te fera passer par le sévère suffrage; & tous les mensonges, tous les Oracles dont tu te prévaux & dont tu le berces pour l'heure, il t'en demandera un compte rigoureux.

C L É O N.

Athéniens, pouvez-vous bien entendre tranquillement les invectives, les accusations qu'on se permet contre moi, qui puis dire avoir procuré à cette République plus de biens que les armes victorieuses de Thémistocle?

A G O R A C R I T E.

- » O Cité d'Argos! tu l'entends (*),
- » Le mot qu'à préféré sa bouche.

Toi, pervers, te comparer à Thémistocle! à celui qui a trouvé notre Cité vuide, & qui l'a repeuplée; à celui qui a construit le port du Pirée;

(*) Vers d'une Tragédie grecque.

à celui, qui loin de nous retrancher les anciennes distributions de poissons, nous en a gratifié de nouvelles! Et toi, quels sont tes titres envers nous? de nous avoir réduits à la besace pour fournir à l'entretien des places fortes? & tu oses, avec tes Oracles insensés te mettre en parallèle avec le grand Thémistocle; toi, impudent, toi, pendard! Eh! qu'a-t-il de commun avec toi? N'a-t-il pas été banni de sa Ville ingrate, tandis que, toi, tu regorges de biens dans le Pritanée, à côté de l'élite des Citoyens.

C L É O N.

N'est-il pas bien révoltant pour moi, cher petit Peuple, d'être exposé à toutes ces injures de la part d'un tel vaurien, parce que je vous aime uniquement.

L E P E U P L E.

Tais-toi, méchant; épargne à mon oreille tes flatteries ordinaires. Je m'apperçois enfin que depuis long-tems tu me prends pour dupe.

A G O R A C R I T E.

Soyez certain, ô Peuple! que cet homme est le plus pervers sujet de la République. Il n'en est point de plus filou, de plus vorace; il dévore, à lui seul, la moitié des épices des jugemens.

Tu ne porteras pas loin cette impudence, voleur insigne. Je t'épierai si bien que je te surprendrai en flagrant-délit, la main dans quelque coffre-fort.

AGORACRITE.

Que murmures-tu? que balbuties-tu, vrai fléau de l'Attique? Je renonce à la protection de Cérés, au souffle même de la vie, si je ne prouve aux Athéniens que tu t'es laissé corrompre par ceux de Mitylène, & que tu as reçu d'eux mieux de quarante mines.

LE CHŒUR.

Courage, Agoracrite. Ton zèle m'a été aujourd'hui d'une grande utilité. Je te dois mille éloges pour l'éloquence que tu as montré contre Cléon. En continuant ainsi, tu deviendras le plus considéré des Grecs, l'homme de la République. Nos Alliés te regarderont comme le chef de la Grèce. Toutes les Puissances maritimes te confieront le trident. Avec cette arme terrible, tu feras toutes les concussions que tu voudras; tu rançonneras qui bon te semblera; tu feras la terreur de toutes les côtes. Tout ce que je te demande, c'est de ne point abandonner la poursuite de cet homme-ci, & puisqu'il prête le flanc, de bien profiter de l'avantage qu'il a commencé à te donner sur lui. Avec les
poumons

poumons que je te connois, tu finiras par le réduire au silence.

CLÉON.

O mes bons gens ! il s'en faut bien, par Neptune, que je sois réduit là. Une action parle pour moi, avec laquelle je puis fermer la bouche à tous mes ennemis. Oui, tel sera mon ascendant, tant qu'il subsistera un seul des boucliers que j'ai rapportés de Pylos.

AGORACRITE.

Sois plus retenu sur l'article de ces boucliers, qui sont une vraie matière à sédition, puisque tu les as suspendus dans les temples sans prendre la précaution d'en retirer les brassières, comme eût dû faire un Général, ami du Peuple. Sachez donc, Athéniens, que le procédé dont il se vante, est une manœuvre criminelle, par laquelle il s'est précautionné contre vous, en cas que vous vinssiez à le poursuivre en justice. Ne voyez-vous pas qu'il a à ses ordres tous les jeunes compagnons, tant corroyeurs, qu'apothicaires, & vendeurs de fromages. Ils ont fait avec lui une ligue offensive & défensive. Du moment qu'ils vous verront montrer les dents à Cléon & procéder contre lui à l'ostracisme, ils se glisseront de nuit dans les temples, en enlèveront ces boucliers, dont ils ne seront pas plutôt

418 LES CHEVALIERS,

armés, qu'ils enfonceront vos magasins de bled ;
& viendront vous mettre à contribution.

LE PEUPLE.

Oh ! que je suis à plaindre ! Quoi ? ces boucliers
ont leurs courroies ! Scélérat , comme tu abusois ,
comme tu te jouois de ma confiance !

CLÉON.

Malheureux vieillard , ne dites rien de tel , &
ne vous figurez pas pouvoir jamais trouver un
meilleur ami que moi. C'est moi seul qui ai éteint
les conspirations sans nombre dont vous étiez me-
nacé. Aucune n'a pu m'échapper. J'ai été l'œil de
votre Ville ; rien de clandestin ne s'y est passé , que
je ne l'aie découvert , & que je n'aie aussi-tôt sonné
l'alarme.

AGORACRITE.

Tu as en cela imité la conduite de ceux qui pê-
chent aux anguilles. Tant que le lac est tranquille ,
la pêche est ingrate ; mais quand ils ont troublé
l'eau , & amené à la surface la vase stagnante du
fond , alors ils prennent les poissons par centaines.
C'est ainsi que tu as agi avec notre Cité , tu as
commencé par y troubler tout , pour y piller à ton
aise. Mais puisque tu as l'audace de te dire ami
de la Commune , réponds un peu à cette question :
du tems que tu faisois un si gros commerce de

cuirs, as-tu jamais fait présent au Peuple d'une
paire de souliers ?

LE PEUPLE.

Non, certes ; non, par Apollon !

AGORACLITE.

Vous voyez présentement sur quel ami vous avez
eu la duperie de compter. Il n'en sera pas ainsi
de moi ; j'aurai soin de vous acheter ce qui vous
manque, une bonne chaussure ; tenez, en voici
une de rencontre, dont je vous fais présent.

LE PEUPLE.

A ce que je puis juger, vous aimez réellement
le Peuple, & vous ne voulez pas qu'il ait des en-
gelures.

CLÉON.

Voilà une reconnoissance bien étrange, pour
une chetive paire de semelles ; & ce présent vous
a bientôt fait oublier les obligations insignes que
vous m'avez, pour avoir appaisé des émeutes fe-
crettes, en faisant condamner à mort Gryttus l'es-
féminé.

AGORACRITE.

Voilà une singulière conspiration, dans laquelle
tu ne peux citer que des Ganimèdes. La Cité t'a
une belle obligation, d'avoir flairé ces Messieurs

d'assez près , pour appaiser à tems une conjuration Cynédienne. Dis le vrai , tu craignois qu'avec l'âge quelqu'un d'eux ne devint Orateur ; tu faisois d'avance la guerre à tes accusateurs futurs. Mais revenons au Peuple. Quand tu l'as vu tremblottant de froid , au cœur de l'hiver , lui as-tu seulement mis un gillet sur les épaules : au lieu que , moi , je lui fais présent de ce manteau.

L E P E U P L E.

Certes, Thémistocle lui-même n'a rien imaginé de mieux pour moi , tout recommandable qu'il m'est par ses services , & sur-tout par la construction du Pirée.

C L É O N.

Ah ! malheureux que je suis ! cet homme cherche à me perdre par d'infemales ruses.

A G O R A C R I T E.

Dis , par les tiennes propres. Ce sont tes mœurs que je t'emprunte. Je fais comme ces buveurs qui au sortir d'une orgie , s'en retournent chez eux sur les semelles (*) de leur voisin.

(*) Les Anciens se couchoient sur des lits pour prendre leurs repas , & quittoient alors leur chaussure , qu'ils reprennoient en sortant de table. Cet usage , sur-tout après une boisson immodérée , donnoit lieu à des méprises. Tel étoit venu avec des souliers à lui , qui s'en retournoit avec ceux d'un autre convive. C'est à quoi fait ici allusion Aristophane.

CLÉON.

Tu as beau faire ; tu ne me surpasseras jamais en flatteries. Voici une tunique dont je fais présent au Peuple , pour t'obliger à t'aller pendre.

LE PEUPLE.

Fi ! quelle infection ! va toi-même aux corbeaux , avec ta tunique , qui sent à pleine gorge le cuir de corroyeur.

AGORACRITE.

Rejetez-la promptement , & soyez bien sûr qu'il ne vous l'a passée au col , que dans l'intention de vous étrangler. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il vous dresse des embûches. Vous rappelez-vous les racines de Silphion , qu'il vous a procuré à si bas prix ?

LE PEUPLE.

Le fait m'est très-présent.

AGORACRITE.

A quelle intention pensez-vous qu'il vous ait fait si bon marché de cette denrée ? sinon pour qu'il n'y eût aucun de vous, Messieurs les Chevaliers, qui n'en fîssiez emplette ; aucun de vous à qui la vertu carminative & laxative de cette plante ne se fit sentir ; aucun de vous qui pût échapper à la guerre civile qu'occasionneroit entre vous ce même effet quand vous siégeriez ensemble dans la salle aux jugemens.

422 *LES CHEVALIERS.*

LE PEUPLE.

C'étoit assurément son but ; & je me rappelle qu'un certain Mime m'en a donné avis dans le tems.

AGORACRITE.

Comment , ô Athéniens ! avez-vous pu faire usage de cette drogue sans en rougir , vous rappelant que l'odieux calomniateur Pyrrhandre avoit fait jouer la même manœuvre , pour vous en imposer.

CLÉON.

Quelles futiles blâterations tu mets en jeu contre moi !

AGORACRITE.

C'est qu'il a été ordonné par la Déesse Minerve que je te vraincrois , même en futilités.

CLÉON.

Pour te faire voir qu'il n'en fera rien , je promets au Peuple de lui faire donner régulièrement un bon potage , même les jours où il restera oisif chez lui.

AGORACRITE.

Et moi , je lui donne dès ce moment cette boëte , toute remplie d'un excellent onguent propre à mettre sur les ulcères de ses jambes (*):

(*) Par les jambes du Peuple , Agoracrite entend ceux

COMÉDIE.

423

CLÉON.

Et moi je me charge de le rajeunir, en lui arrachant jusqu'au dernier cheveu blanc.

AGORACRITE.

Cher petit Peuple, acceptez cette patte de lièvre pour nettoyer la chassie de vos yeux.

CLÉON.

Vous sentez-vous enrhumé du cerveau? mouchez-vous sur ma manche.

AGORACRITE.

A moi, je vous conjure, à moi seul cette faveur.

CLÉON.

Je fais, je fais présentement comment me venger de ce scélérat. Je lui donnerai le commandement d'une vieille trirème, sur laquelle il ne trouvera aucune provision que celle qu'il jugera à propos d'y faire porter à ses frais. J'aurai soin que ce bâtiment fasse eau de tous les côtés, & que la voile même soit toute pourrie.

LE CHŒUR à *Agoracrite.*

La fureur où tu l'as réduit lui trouble la sens.

sur lesquels la confiance des Athéniens se repose, & principalement Cléon. Le mot dont il se sert signifie *le gras de la jambe*. Sarcasme de plus contre le trésorier Cléon.

424 LES CHEVALIERS.

Il ne lui échappe plus que de vaines & impuissantes menaces, Que ton feu s'accroisse en proportion de l'inertie du sien. Acheve de l'éteindre, & d'ôter à son foyer épuisé le peu qui lui reste d'aliment.

C L É O N.

Tu ne peux échapper à ta perte prochaine. Je vais mettre ton nom sur la liste de ceux que j'accuse de s'être enrichis aux dépens du Fisc,

A G O R A C R I T E.

Je ne te ferai plus de menace; mais bien cette imprécation: Puisses-tu, quand tu viendras te présenter à l'assemblée pour parler en faveur des Milesiens qui t'ont promis un talent de récompense, y arriver le ventre farci de teuthides (*), & la tête remplie d'idées lucratives: de façon toutefois qu'elle te tourne avant que tu ne te sois mis à manger le premier morceau, & que confondant le plat de poisson avec le plat aux pièces d'or, tu avales assez de celles-ci pour venir crever sur la place!

(*) La *teuthis* est un poisson de la classe des seches, & donnant une encre fort noire. Aristophane suppose comiquement que Cléon fait son ragout de ces poissons atramentaires; parce qu'à l'exemple de la seche, cette homme aime à troubler l'eau.

COMÉDIE. 425

LE CHŒUR.

Cette imprécation a pleinement mon aveu ; j'en atteste Jupiter , Apollon & Cérés.

LE PEUPLE.

Ce vendeur d'andouilles me paroît évidemment un des meilleurs Citoyens de cet âge , & tel qu'on n'en trouve pas beaucoup de semblables pour une obole. O toi , Paphlagon , qui m'as trompé en te disant zélé pour moi , rends-moi mon anneau , car tu n'auras plus l'administration de mes affaires.

CLÉON.

Je vous le rends donc ; mais sachez que si vous m'ôtez la conduite de l'État , mon successeur sera encore plus pervers que moi.

LE PEUPLE.

Ce n'est point là mon anneau ; je ne reconnois point l'emblème. Mais peut-être ai-je de mauvais yeux.

AGORACRITE.

Voyons. Quel étoit l'emblème dont vous vous serviez habituellement ?

LE PEUPLE.

Celui d'un Peuple fier : un dragon prenant son essor.

428 LES CHEVALIERS,

AGORACRITE.

C'est ce que je vais faire à l'instant.

LE PEUPLE à Cléon.

Et toi, produis les tiens.

CLÉON.

Les voici, je les avois sur moi.

LE PEUPLE.

Par Jupiter ! voilà deux hommes expéditifs.

LE CHŒUR.

Heureuse pour nous, heureuse pour nos défendants la lumière du jour, si toutefois cette Ville parvient à se délivrer de l'inique Cléon. Ce n'est pas que l'autre jour en allant au *Digma* (*), pour un procès, je n'aie entendu certains vieillards des plus difficiles, qui convenoient que sans Cléon la Ville manqueroit de deux instrumens très-commodés, qui sont un pilon & un (**) mortier.

En vérité, je m'étonne comment la muse (***) grognarde de ce Cléon a jamais séduit personne : car les enfans même qui vont à l'école ne veulent chanter que sur le mode Dorique, appelé aussi le

(*) Bureau des Consignations.

(**) Pour dire que Cléon n'a procuré à la République que bien des sueurs & de la peine.

(***) Muse est ici pour éloquence, discours, &c.

mode présent (*). Je ne doute donc nullement que le maître de luth ne chasse au plutôt avec colère cette muse fâcheuse, puisque les écoliers refusent absolument de rien apprendre, si ce n'est sur le ton Dorique.

FIN DU SECOND ACTE.



(*) En grec, l'épithète de *Dorique* peut également signifier ce qui concerne les Doriens, ou ce qui concerne les dons, les présents; c'est ce qu'il a fallu faire sentir dans la traduction,



ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

CLÉON, AGORACRITE, LE
PEUPLE, LE CHŒUR.

CLÉON.

Vous voyez mes oracles, Messieurs. Eh ! bien, vous ne les voyez pas tous.

AGORACRITE.

Vous voyez, vous voyez quel flux d'oracles aussi de mon côté. Eh ! bien, Messieurs, ce n'est pas tout.

LE PEUPLE.

Qu'apportes-tu là encore ?

CLÉON.

Des oracles.

LE PEUPLE.

Est-ce ton reste ?

C L É O N.

J'en ai encore plein une cassette à la maison.

A G O R A C R I T E.

Et moi, j'en ai plein un grenier & deux grands dortoirs.

L E P E U P L E.

Souffrez l'un & l'autre que je voie de qui sont vos oracles.

C L É O N.

Les miens sont du fameux Devin Bacis.

L E P E U P L E à *Agoracrite*.

Et les tiens ?

A G O R A C R I T E.

De Glanis (*), le frère aîné de Bacis.

L E P E U P L E.

De quoi traitent-ils ?

A G O R A C R I T E.

Des Athéniens & des lentilles (**); des Lacé-

(*) Personnage controuvé par Aristophane qui lui donne le nom du plus subtil d'entre les poissons ; car le Glanis dé-garnit l'hameçon, sans s'y laisser prendre.

(**) Aristophane assemble & assimile à dessein les Athéniens & les lentilles ; les Lacédémoniens & les jeunes thons pour reprocher à Cléon la mauvaise chere qu'il fait faire à ses Concitoyens, mise en parallele avec la bonne chere que font leurs voisins les Spartiates. Et, par la même occasion, le Poëte inspire à sa Cité de la jalousie contre Sparte.

432 LES CHEVALIERS,

démoniens & des jeunes thons ; des mauvaises mesures du marché , de toutes choses enfin. En voici un que je tiens en réserve , & qui vous fera sentir sa dent.

LE PEUPLE.

Racontez-moi plutôt des oracles qui me chatouillent agréablement , comme par exemple : *que métamorphosé en aigle , je planerai au haut de l'Empire.*

CLÉON.

Prêtez donc attention ; ouvrez bien l'oreille.

» Descendant d'Erectée , voici ce que t'annonce
» Apollon : voici l'Oracle sorti de son sanctuaire ,
» & des trépieds sacrés. Garde-toi de réformer
» le chien aux dents de fer , le chien vigilant , qui
» tour à tour t'aboyant & te mordant , te rendra
» un signalé service. Si tu le congédies , il faudra
» qu'il périsse ; car les corbeaux de l'Attique croa-
» sent en foule sur sa tête.

LE PEUPLE.

Par Cérés ! je n'y comprends rien. Quel rapport un chien & des corbeaux peuvent ils-avoir avec Erectée ?

CLÉON.

Le chien , n'est autre que moi , qui aboie si souvent pour vous. Apollon vous exhorte donc à conserver votre chien.

AGORACRITE.

AGORACRITE.

Croyez qu'Apollon ne peut vous conseiller rien de tel. Mais ce dogue enragé ne ronge pas moins les oracles, que vos portes. Voici, voici le véritable oracle qui le concerne !

LE PEUPLE.

Parle, je te prie : & cependant je vais tenir en main une pierre, par forme d'amulette, pour que cet oracle touchant un chien aussi hargneux, ne me morde pas dangereusement.

AGORACRITE.

» Prends garde, ô fils d'Erectée, à ce Cerbère
 » vorace & voleur, qui te flatte de la queue quand
 » tu es à table ; mais qui épie ta première distrac-
 » tion pour te dérober un bon mors. Bientôt il se
 » cachera de nuit dans sa cuisine, pour y lécher
 » ton porage & les provisions que te fournissent
 » les îles.

LE PEUPLE.

Par Neptune ! Glanis prédit plus vrai que son frère.

CLÉON.

Ami Peuple, commencez par entendre : & puis ensuite jugez :

» D'une femme naîtra dans cette Ville un lion,
 » qui pour la défense de ces remparts, fera une

434. *LES CHEVALIERS,*

» rude guerre aux mouchérons. Conservez - le
» avec foin ; & dressez , pour sa fauve-garde , des
» murailles & une tour , où vous ne ménagerez ni
» le bois ni le fer.

LE PEUPLE à *Agoracrite.*

Entends-tu cette énigme ?

AGORACRITE.

Le sens m'en échappe entièrement.

CLÉON.

Il est pourtant bien clair : Apollon vous enjoint
de me conserver ; car pouvez-vous nier que je ne
sois le lion d'Athènes.

LE PEUPLE.

O comment est-il possible que je me sois si tard
aperçu de tes dents & de tes griffes ?

AGORACRITE.

En vous débitant une énigme , le traître vous en
cache le vrai mot ; le voici : quand Apollon vous
conseille de le garder par le bois & par le fer....

LE PEUPLE.

Et bien ? que faut-il entendre par-là ?

AGORACRITE.

Sachez , ô Peuple ! que c'est d'un bois percé

pour cinq cloux (*) que l'Oracle veut parler.

L E P E U P L E.

Voilà un ordre vraiment divin, & dont l'exécution me ravira d'aïse.

C L É O N.

Croyez plutôt à cet Oracle-ci : » La corneille
» est un oiseau de malheur ; n'écoutez point ses
» croassemens : mais fiez-vous au présage de l'éper-
» vier, dont les ferres vous ont procuré tant de
» coracins (**) de Sparte.

A G O R A C R I T E

Oracle pour Oracle :

» Pensez-vous, ô postérité de Cécrops, que
» le Paphlagon ait rien fait de grand, pour s'être
» tiré heureusement d'un hasard où l'avoit jetté son
» ivresse ? Et quand sa conduite seroit autre chose
» qu'une heureuse imprudence, quel seroit son
» mérite d'avoir fait son devoir ? Celui d'une
» femme qui remplit la tâche que son mari lui a
» donnée, & qui n'ose la refuser, crainte de cor-
» rection.

(*) Dont deux pour les mains, deux pour les pieds, & le cinquième, ou clou de grace, pour la gorge du patient.

(**) Genre de poissons.

C L É O N.

Ne vous rappelez - vous point , qu'Apollon consulté par vous vers ce tems-là , vous avoit répondu :

» Va te poster devant la porte.

Cette porte , c'est Pylos , dont le nom sans contredit indique une porte.

L E P E U P L E.

Il me reste du doute sur cette interprétation.

A G O R A C R I T E.

C'est qu'il s'en offre une autre bien plus juste & bien plus claire : Apollon vous conseilloit de vous poster devant la porte des bains, ce Dieu prévoyant que Cléon en enleveroit les vases.

L E P E U P L E.

Cet ennemi public veut donc que je ne me baigne plus!

L E C H Œ U R.

Sans contredit , puisqu'il nous enleve nos baignoires & nos aiguières.

A G O R A C R I T E.

Écoutez présentement l'Oracle qui m'a été donné concernant la flotte; donnez-moi toute votre attention.

L E P E U P L E.

Je deviens tout oreilles pour celui-ci. (*à part.*)
Grands Dieux ! faites que cet Oracle s'adresse à
mes troupes de marine, & leur annonce un pro-
chain payement.

A G O R A C R I T E.

» Descendant d'Ægée (*), prend garde au
» Cynalópêx (**); apprends à connoître son astuce,
» la vitesse de ses pieds; ses manœuvres nocturnes
» couvertes, innombrables.

L E P E U P L E.

Je ne connois d'autre *Cynalópêx*, que Philo-
strate (***).

A G O R A C R I T E.

Ceci toutefois ne le regarde pas; mais bien vos
brigantins & bâtimens de transport, que mon an-
tagoniste ne cesse de vous demander. Le Dieu
prophétique vous enjoint de les garder sous votre
main, & de ne point les livrer au Paphlagon.

L E P E U P L E.

Comment me persuaderez-vous que *Cyna-*

(*) Ce descendant d'Ægée, c'est le Peuple d'Athènes.

(**) *Cynalópêx* signifie renard à peau de chien.

(***) C'étoit un Athénien, à qui, par jeu, on donnoit le
sobriquet de *Cynalópêx*, ou *renard-peau-de-chien*.

438 LES CHEVALIERS,

lôpér, ou *renard-peau-de-chien* est synonyme de *trirème* (*).

AGORACRITE.

Pourquoi non, si la vitesse est commune à la trirème & au chien ?

LE PEUPLE.

Mais Apollon fait ici un assemblage du chien & du renard.

AGORACRITE.

C'est que ce Dieu s'est cru fondé à nommer métaphoriquement renards les soldats de notre flotte, d'autant que, dans nos contrées, nous les nourrissons de raisins secs.

LE PEUPLE.

Je comprends; mais nous avons bien des renards à nourrir, & bien peu de provisions de raisins.

AGORACRITE.

Je me charge, à moi seul, de les en ravitailler pour trois jours. Ainsi, libre de ce soin, écoutez cet autre Oracle-ci :

» Du côté de Cyllène (**) à la manchotte main,
» Vient le danger qui plus te presse.

(*) Galère à trois rangs de rames.

(**) Cyllène étoit entr'autres lieux une ville d'Arcadie, ce nom est rapporté ici à la racine *killos*, *manchot*. Le Poète

L E P E U P L E.

Quelle peut-être cette manchotte-là ?

A G O R A C R I T E.

Apollon, certes, a clairement désigné la main du Paphlagon.

C L É O N.

Voilà comme vous êtes dans l'erreur, car il n'a voulu parler que de celle de Diopithès (*). Allez, cher Peuple, n'écoutez point ces Oracles controuvés ou à double sens. En voici un de votre goût, & qui ne vous paroîtra point équivoque; un Oracle des plus vrais, & qui vole déjà dans les contrées les plus lointaines:

- » Athènes, aigle deviendra,
- » Et sur la terre régnera.

A G O R A C R I T E.

Celui-ci, dont je suis porteur, est plus remarquable encore & plus attrayant pour vous :

- » De la terre dominateur,
- » Tu régneras encor sur l'onde ;
- » Sur la côte Erythrée en délices féconde,

joue sur le mot à son ordinaire, & forge une topographie fictive & ridicule, pour en venir à la main de Cléon.

(*) Capitaine Athénien, adjoint de Nicias.

440 LES CHEVALIERS ;

» Des cuisiniers Médois, l'art pour toi si flatteur,
» N'inventera plus rien, que pour te faire honneur.

C L É O N.

Ecoutez bien ce songe de Bacis :

» En rêve j'ai vu la Déesse
» Sur Athènes verser santé, joie & richesse.

A G O R A C R I T E.

O Peuple ! écoutez plutôt ce qu'a songé Glanis :
» J'ai vu la Sagesse en personne s'envoler de ces
» murs (*) vers le Ciel ; & sa chouette se perchant
» au haut des mêmes murs sur un pied, verser de
» l'autre, à plein arrosoir, de l'ambrosie sur le
» Peuple, ambrosie qui s'est changée un saumure-
» à-l'ail, pour Cléon, quand son tour d'être arrosé
» est venu.

L E P E U P L E.

A merveilles ! à merveilles ! Je tiens ce Glanis
pour le plus savant des inspirés. Et puisque tu es
son favori, je me recommande à toi pour la con-
duite de mes vieux ans. Je me remets à l'école,
& te choisis pour mon Pédagogue.

(*) Trait de satire contre les Athéniens. Le Devin dit
que la Déesse de la sagesse s'est envolée d'Athènes, & non
pas qu'il l'a vue y entrer.

C L É O N.

N'en faites rien ; & restez là , je vous prie , jusqu'à ce que je vous apporte des grains & la fourniture journalière de votre table.

L E P E U P L E.

Jen'y tiens plus , quand j'entends parler de grains , depuis que , sur cet article , Thuphane & toi , vous m'avez indignement trompé.

C L É O N.

Je vous parle de farines toutes prêtes & mises en sacs.

A G O R A C R I T E.

De mon côté , il s'agit de biscuits macérés , & d'une excellente matelote , mais sans vous faire attendre. Mettez-vous à table ; & mangez.

L E P E U P L E.

Et bien , courez tous les deux remplir vos deux dernières intentions , afin que celui dont le zèle m'agréera le plus , reçoive de moi la surintendance de mon Conseil.

A G O R A C R I T E à Cléon.

Je te préviendrai , assurément.

C L É O N.

C'est plutôt moi qui te devancerai.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, LE PEUPLE.

LE CHŒUR.

SOUVERAIN de l'Attique; ô Peuple glorieux & respecté! Ton nom fait trembler tes ennemis. Il n'est point de Roi aussi redouté au dehors. Mais chez toi, quelle pitié! tu te laisses flatter, amadouer, traiter en dupe. Un Orateur monte-t-il à la Tribune? te voilà ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles pour l'écouter. Mais c'est une statue sans ame, sans discernement, un véritable automate qui écoute.

LE PEUPLE.

Il n'y a nul bon sens sous vos cheveux, de dire que j'ai perdu l'esprit. Sachez que je n'ai qu'un délire feint. Je m'amuse à considérer les vols qu'on me fait chaque jour; je suis dans ses progrès le voleur; je le mets en place de piller plus à son aise & plus authentiquement mon Épargne. C'est un sac de contrebande auquel je donne le tems de se remplir, mais que je suspends ensuite par le fond, pour le secouer & battre, jusqu'à ce qu'il ait tout restitué.

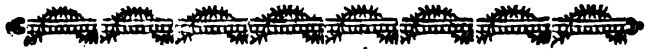
L E C H Œ U R.

Ainsi faisant, vous ferez bien : oui, c'est surtout en exécutant ce projet, que vous reviendrez des mauvais bruits qui ont couru sur votre sagesse. Oui, Peuple, je vous approuve de nourrir avec prédilection ces Pensionnaires de la Commune, pourvu que quand vous manquerez de vivres, vous immoliez à vos besoins la mieux engraisnée de ces oyes, pour vous procurer un bon souper.

L E P E U P L E.

Voyez comme ma politique les investit, ces rusés déprédateurs qui se croient assez fins pour me tromper. Je les observe en clignant l'œil, comme pour ne point voir ce que je vois parfaitement. Et quand ils pensent s'être bien repus à mes dépens, je vais chercher, dans ma corbeille aux suffrages, un violent émétique qui soulage complètement leur conscience.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CLÉON, AGORACRITE, LE PEUPLE,
LE CHŒUR.

CLÉON.

VIENS, viens sans tarder au magasin de Macarie (*).

AGORACRITE.

J'y provoque ta rencontre, ô méchant, s'il en fut !

CLÉON.

Peuple, me voici préparé à m'épuiser en bienfaits envers toi.

AGORACRITE.

Et moi, ô Peuple ! je suis mille & mille fois disposé à t'en couvrir.

(*) C'est-à-dire au magasin de félicité ; car macarios en grec signifie heureux. C'est encore un lieu de la création d'Aristophane, comme le pays de Cocagne de Rabelais.

C O M E D I E.

445.

L E P E U P L E.

Et moi, qui attends depuis mille ans l'effet de semblables promesses, fachez que ma patience est à bout, & que je commence à prendre en exécration tous les prometteurs.

A G O R A C R I T E.

Vous n'avez donc qu'un parti à suivre.

L E P E U P L E.

Lequel ?

A G O R A G R I T E.

Ouvrez-nous la lice, afin que nous courrions en votre présence.

L E P E U P L E.

C'est bien dit. Partez d'un même tems.

A G O R A C R I T E.

Nous voici lancés.

C L É O N.

Je ne te laisserai point prendre d'avantages sur moi.

L E P E U P L E.

L'émulation que deux rivaux témoignent pour mon bien, doit produire de deux effets l'un : ou ils feront mon bonheur, ou ils acheveront ma ruine.

CLÉON.

Acceptez d'abord ce banc (*), que je vous offre.

AGORACRITE.

Qu'est-ce qu'un banc sans table ? En voici une que je vous présente le premier.

CLÉON.

Ne foyez pas indifférent pour ce gâteau d'orge falé, & cuit à point, que je vous rapporte de Pylos.

AGORACRITE.

Soyez-le encore moins à ces croûtes (**) de fine pâte, creusées en cornets, que Cérès a elle-même façonnées de sa main d'ivoire ; ses doigts y sont encore marqués.

LE PEUPLE.

O propice Déesse ! que vous avez donc de grands doigts !

CLÉON.

Voyez la belle couleur de cette purée aux pois. C'est Pallas elle-même qui l'a enlevée pour vous, à la prise de Pylos.

(*) Allusion aux bancs de pierre des assemblées.

(**) C'étoient des pains creusés, dont on ôtoit la mie, & qui, par ce moyen, servoient de vase à boire, puis de croûte trempée.

A G O R A C R I T E.

Peuple, Cérès vous regarde attentivement ; ne la négligez point , quand elle vous présente par moi ce potage au jus.*

L E P E U P L E.

Voyez, Messieurs, où j'en étois réduit, & comme ç'en étoit fait de cette Ville, si la Déesse elle-même ne nous eût réservé un potage.

C L É O N.

Voici un tronçon que la Déesse guerrière a encore enlevé pour vous.

A G O R A C R I T E.

Voici un cochonneau entier cuit dans son jus, & auquel on n'a retranché ni son foie, ni sa fressure, ni sa haute, ni sa basse panse.

L E P E U P L E.

C'est une mère propice, qui n'a point entièrement oublié son petit *populo* (*), & qui vient à tems lui présenter la mamelle.

C L É O N.

La Déesse dont l'armure est décorée d'une gor-

(*) Chez les autres Auteurs *peplos* est un petit fruit laitueux. C'est peut-être delà que s'est formé notre mot *populo*, & plus anciennement le mot *populus*.

448 LES CHEVALIERS,

gone, vous ordonne de vous régaler de cette gâlette, pour vous donner plus de force à manier la rame.

AGORACRITE.

Sans égard pour ce qu'il vous propose, agréez ce mets-ci.

LE PEUPLE.

A quoi bon ce fromage de porc ?

AGORACRITE.

Ce mets solide, & d'honnête poids, vous servira à lester la galère. C'est une attention qu'a eu pour vous Cérès. Elle y joint ce brouet pour vous rafraîchir du travail ; elle a fait la dose assez forte, pour que vous puissiez y revenir à trois fois.

LE PEUPLE.

O triple mesure, la meilleure, la plus sage des inventions de Cérès !

AGORACRITE.

Minerve Tritogène (*) s'est mise de la partie : elle vous offre chacun de ses dons, à mesure triplée.

CLÉON.

Prenez cette part de gâteau.

(*) C'est-à-dire *Minerve engendrée à trois fois*, comme si elle avoit coûté trois efforts ou trois éternuemens à Jupiter.

AGORACRITE.

AGORACRITE.

Préférez de ma main ce gâteau tout entier.

CLÉON.

Mais, dis-moi, où prendras-tu des lievres, pour en faire une fourrure au Peuple? As-tu, comme moi, de cette denrée?

AGORACRITE *à part.*

La peste m'étouffe! je me trouve embarrassé; car où trouverai-je des peaux de lievres? Allons, mon astuce, seconde-moi. Tirons-nous de là par quelque invention comique.

CLÉON.

Vois-tu ma provision de peaux?

AGORACRITE.

Elle m'inquiète peu. Voici une troupe de lievres que mon bonheur m'amène, & dont j'aurai bientôt les peaux.

CLÉON.

De quels lievres veut-il parler?

AGORACRITE.

De ces Envoyés étrangers, chargés de sacs d'argent destinés à corrompre ici quelqu'un.

CLÉON.

Où donc les voit-il?

AGORACRITE.

Que t'importe? Et de quel intérêt te sont ces Envoyés? (*Ici Agoracrite enlève les sacs d'argent.*)
O mon cher petit Peuple ! les belles peaux de lievres que je vous apporte !

CLÉON.

Malheureux que je suis ! c'est mon bien qu'il vient de ravir.

AGORACRITE.

Par Neptune ! ton exemple est bon à suivre, & je me conduits ici comme tu t'es conduit à Pylos.

CLÉON.

Comment as-tu, dis-moi, conçu l'idée d'un tel vol?

AGORACRITE.

» Vous (*) m'inspiriez, grands Dieux ! & mes mains ont agi.

CLÉON *confoné.*

Pour le coup, je sens que je périscrite.

AGORACRITE.

Tout coriace que tu étois, te voilà enfin réduit au vrai point de cuisson. C'est le dernier mets que j'avois à présenter au Peuple; rien ne manque plus à ton assaisonnement.

(*) Parodie de quelque vers tragique.

LE PEUPLE.

Retire ce mets ; il me répugne , quelque gré que je sache d'ailleurs au cuisinier qui me l'a apprêté.

CLÉON.

O trop infortuné Paphlagon , d'avoir trouvé un homme plus impudent que toi !

AGORACRITE.

Pourquoi , cher Peuple , ne prononcez-vous pas qui de nous deux sert le mieux votre goût ?

LE PEUPLE.

Les Spectateurs se doutent assez de quel côté me porte mon inclination secrète.

AGORACRITE *au Peuple , à l'oreille.*

J'ai un conseil à vous donner ; c'est de nous dérober subtilement à l'un & à l'autre notre valise ; la mienne comme celle du Paphlagon ; de les fureter en grand silence , & de vous assurer par vos propres yeux de ce qui reste dedans. Je vous promets qu'après cet examen vous ferez à portée de porter entre nous deux un jugement éclairé.

LE PEUPLE.

C'est bien dit ; voyons cela , & trouve bon que je commence par toi. (*Le Peuple fouille ici la valise d'Agoracrite.*)

AGORACRITE.

Et bien ? qu'est-ce , cher petit Peuple ? Ne voyez-vous pas qu'il ne reste rien là , & qu'il n'y pouvoit rien rester , puisque je vous ai donné sans réserve tout ce que je possédois ?

LE PEUPLE.

Voilà sans contredit une valise honnête & patriotique.

AGORACRITE.

Visitez présentement celle du Paphlagon. Et bien ? qu'en dites-vous ?

LE PEUPLE.

Juste-ciel ! que de biens y sont encore accumulés ! que de gâteaux le Paphlagon a mis en réserve ! Il ne me donnoit que les miettes & les rognures.

AGORACRITE.

Telle a toujours été sa conduite. Dans tous les postes que vous lui avez confiés , il a toujours fait deux parts de profits ; la plus forte pour lui , & la moindre pour le Peuple.

LE PEUPLE.

Ah ! voleur ! ah ! scélérat ! tu dépouillois ton maître alors même qu'il te décernoit des couronnes & des récompenses.

CLÉON.

Si j'ai volé ma Cité, c'étoit pour son propre avantage.

LE PEUPLE.

Rends-moi cette couronne, que j'en gratifie à l'instant celui-ci.

AGORACRITE.

Allons; couronne bas, coquin insigne.

CLÉON.

Non ferai-je; car un Oracle d'Apollon Pythien m'autorise à la garder, jusqu'à ce que je sois vaincu; & cet Oracle désigne clairement ce vainqueur.

AGORACRITE.

Si tu dis vrai, c'est moi, nommément moi; qu'Apollon t'a désigné.

CLÉON.

Je veux convaincre ta présomption; & te rendre juge toi-même si c'est toi que sa réponse concerne. Premièrement, réponds à cette question: Dans ton enfance quels furent tes précepteurs?

AGORACRITE.

Les coups de poings que je recevois dans les cuisines où je m'introduisois furtivement.

454. LES CHEVALIERS.

C L É O N.

» Qu'ai-je entendu, grands Dieux! & de quelle terreur
» Commence à me remplir cet Oracle funeste.

Poursuivons; envoyé aux Ecoles, à quels exercices fus-tu dressé?

A G O R A C R I T E.

A voler, à parjurer, à regarder effrontément
en face le témoin même de ma faute.

C L É O N.

» O (*) trépieds d'Apollon! quels revers me me-
» nacent!

Et parvenu à l'âge adulte, quels furent tes ta-
lens, tes mœurs?

A G O R A C R I T E.

Pour art, pour talent unique, j'exerçai la chair-
cuiterie.

C L É O N.

Et pour mœurs?

A G O R A C R I T E.

Je fréquentai des filles de joie.

(*) Tous ces *à part* de Cléon sont des tirades d'anciennes
Tragédies, comme on l'a déjà pu remarquer.

C L É O N.

- » O disgrâce , ô Génie , à me nuire acharné !
- » Qu'a-t-il dit ! ce mot seul... Oh ! pourquoi suis-je né ?
- » Un espoir cependant m'est resté.... mais unique.

Parle , en quels lieux avois-tu coutume d'exercer ton art de boudinier ? Etoit-ce au marché d'Athènes , ou bien au marché de Pylos.

A G O R A C R I T E.

Dans Pylos même , au quartier des chairs salées.

C L É O N.

- » Qu'ai-je oui , malheureux ? l'oracle est accompli.
- » Prophane , poursuivi par un Démon contraire ,
- » Qu'on étende sur moi le voile funéraire.

Adieu donc ma couronne ; adieu vous qu'à regret je quitte. Un autre va vous avoir en sa puissance ; non pour avoir été plus voleur que moi , mais pour avoir eu plus de bonheur.

A G O R A C R I T E.

- » Grand Jupiter , je te la cède :
- » Reçois cette couronne ; elle est due à ton aide.



SCÈNE III.

AGORACRITE, LE CHŒUR, LE
PEUPLE.

LE CHŒUR.

HEUREUX vainqueur, reçois mes félicitations ;
& sache que jamais je n'oublierai que par zèle pour
moi, tu t'es mesuré avec un adversaire tel que
celui-ci.

AGORACRITE.

Je vous demande une bien foible récompense,
c'est la place de Phanus, le Greffier des jugemens.

LE PEUPLE,

Je désirerois savoir ton nom.

AGORACRITE.

Je me nomme Agoracrite, comme qui diroit
Juge dans l'assemblée publique. En effet j'ai été élevé
dans la place des Comices, & c'est là que j'ai pris
mes grades.

LE PEUPLE.

Que chacun révère le docteur Agoracrite. Je
prendrai moi-même à honneur d'être son Client ; je

livre à ce Juge, pour son coup d'essai, le Paphlagon à faire pendre.

A G O R A C R I T E.

Cher Peuple, fiez-vous à moi. Je prendrai soin de vous comme il faut ; & vous forcerai d'avouer que vous n'avez jamais vu personne d'aussi zélé pour la Cité des Kékhéniens (*).

L E C H Œ U R.

Que puis-je faire de plus louable, que de commencer ou de finir la journée par un hymne en l'honneur de Neptune, dompteur de chevaux ; cela ne vaut-il pas mieux que de tancer Lyfistrate (**); ou que d'affliger, de gaîté de cœur, l'infortuné Thumas ; sans pitié pour la faim qui le tourmente au temple de Delphes, où il s'est réfugié ; ni pour les larmes amères qu'il répand aux pieds d'Apollon, dont il embrasse le carquois, & de qui seul, peut-être, il attend un secours dans l'extrême besoin où il est réduit.

Il n'y a rien d'odieux dans la satire qui s'exerce contre les hommes pervers : mais on fait gré au Critique équitable qui met dans la balance une faute

(*) Par ces *Kékhéniens* ou Citoyens béants, le Poète désigne les Athéniens, accoutumés à lui pardonner ces libertés satyriques.

(**) C'étoit un parasite.

& sa punition. Ah ! certes, si ce Thumas, qui n'est point irréprochable, étoit considérable par son rang ou sa naissance, l'intérêt que je lui porte nem'eut point donné l'assurance de rappeler ses malheurs à votre souvenir.

Il n'est personne qui n'estime Arignote. Son talent pour toucher le luth & pour en donner leçon, est connu de tous ceux qui ont lu le catalogue musical, & qui savent seulement accorder un instrument : mais il a pour frere Ariptrade, le plus scélérat personnage de l'Attique, & qui semble s'étudier à devenir chaque jour pire qu'il n'étoit la veille. S'il n'y avoit à lui reprocher que de s'être écarté des mœurs dont son aîné lui donne l'exemple; s'il se contentoit d'être un libertin ou même un vaurien achevé comme tant d'autres, j'eusse affecté de l'ignorer. Mais qu'il ait inventé de nouvelles turpitudes, de nouvelles abominations, c'est ce qui me force à vous révéler son commerce avec Ænikhus; c'est ce qui me contraint de vous le déferer, comme l'être le plus impur, depuis les pieds jusqu'à la tête. Oui quiconque ne le regardera pas comme un personnage à fuir, & sur-tout comme une langue profane & toute souillée, ne boira jamais avec moi dans une même coupe.

J'ai passé des nuits entières dans l'insomnie, à me demander d'où pouvoit naître l'insatiabilité de Cléonyme. Car on m'a raconté que flairant les

culsines des plus riches Citoyens d'Athènes, il ne sortoit d'une table que pour se remettre à une autre; qu'en un mot, il est la terreur de tous les buffets: & que, quelquefois, il s'est fait dire par des maîtres de maison: Cléonyme allez-vous-en, je vous conjure; je vous demande grace au moins pour la table.

On m'a fait un autre conte. On prétend que nos trirèmes (*) ont eu ensemble une conférence: que l'aînée de toutes a dit à ses cadettes: avez-vous oui parler, mes sœurs, de ce qui se passe à la Ville? Un bruit se répand que, de cent que vous êtes, une doit être détachée en pleine mer, pour aller jusqu'à Carthage, & ramener sur son bord le Citoyen le plus vicieux, le plus corrompu, le plus pervers, Hyperbolus enfin: commission bien dure ou plutôt intolérable pour d'honnêtes & chastes vierges telles que vous. Surquoi la plus pudibonde d'entr'elles & qu'on assure être vraiment pucelle, a pris ainsi la parole: daignent les Dieux détourner de moi cette disgrâce. Non, non, jamais je ne fléchirai sous le commandement d'un tel Chef. Je consens plutôt à moisir de vétusté dans le port, & à y devenir la proie des vers perce-bois. Mais que Nauphanès, fils de Naufon, ne s'avise pas non plus de vouloir me commander. Je consens, si je

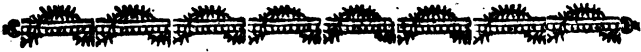
(*) Galères à trois rangs de rames,

460. *LES CHEVALIERS;*

le souffre, à passer pour une trirème de mauvais bois, & mal goudronnée. S'il falloit me soumettre à une condition aussi humiliante, je crois que je préférerois celle de conduire les proscrits au tombeau de Thésée; ou les morts aux bûchers consacrés aux Euménides. Non, mes sœurs, ne souffrons point qu'Hyperbolus en nous donnant la loi, se joue ensuite des franchises de l'Attique. Qu'il navigue seul comme il pourra, sur-tout qu'il navigue droit à sa perte; & périssent avec lui jusqu'aux chaloupes où il vendoit des lanternes.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.





ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGORACRITE, LE CHŒUR.

AGORACRITE.

PORTEZ-VOUS l'un à l'autre des paroles joyeuses. Fermez la porte de l'assemblée. Abstenez-vous de tout témoignage juridique. Fermez généralement tous les tribunaux, quelque passe-tems agréable qu'y trouve ordinairement cette Ville. Voici de nouvelles prospérités; il convient que le théâtre retentisse des louanges d'Apollon.

LE CHŒUR.

Génie tutélaire des Isles sacrées, lumière propice d'Athènes, tu ne viens jamais sur ces bords, que précédé de la renommée de tes bienfaits. C'est pourquoi tu trouveras sur tous les chemins qui conduisent à cette Ville, des autels & des sacrifices qui fument encore en ton honneur.

AGORACRITE.

Messieurs, je viens d'opérer une métamorphose.

462 LES CHEVALIERS,

De perverti qu'il étoit, le Peuple est devenu bon entre mes mains. En un mot, je l'ai recuit (*) entièrement.

LE CHŒUR.

Où donc l'as-tu laissé ? ô mortel fertile en inventions admirables !

AGORACRITE.

Couronné de violettes, il habite toujours la Ville antique de Minerve.

LE CHŒUR.

A quels signes connoîtrons-nous qu'il est changé,

AGORACRITE.

Aux mœurs qu'il pratiquera désormais, & qui feront celles qu'il avoit au tems d'Aristide & de Miltiade. Vous allez vous en convaincre. J'entends du bruit à ces portes ; elles s'ouvrent. Jetez des cris d'étonnement, & de joie à l'aspect de l'ancienne Athènes, habitée par le Peuple le plus célèbre, le plus glorieux, & réellement le plus merveilleux de la terre.



(*) *Recuit*, pour *refait* ou *refondu*. C'est un Chaircuitier qui parle.

SCÈNE II.

LE PEUPLE, LE CHŒUR,
AGORACRITE.

LE CHŒUR.

JE vous reconnois, ô Athènes l'antique, Athènes la couronnée, Athènes la bien-aimée ! Ville florissante, montrez-nous le Peuple-Roi qui commande à cette terre & à toute la Grèce.

AGORACRITE.

Reconnoissez-le à la cigale d'or qu'il porte en ornement, & plus encore aux rayons de splendeur qui entourent sa tête ; à son vêtement qui n'a rien de souillé, mais qui sent au contraire la myrrhe & les parfums des sacrifices.

LE CHŒUR.

Gloire & joie au Souverain des contrées Helléniques. Nous te félicitons, ô Peuple vraiment digne d'habiter ces murs, & des trophées que t'a valu la journée de Marathon.

LE PEUPLE.

Viens à moi, ô le plus chéri des hommes ; approche, mon cher Agoracrite. Quelles obligations ne t'ai-je pas de m'avoir ainsi refondu !

AGORACRITE.

C'est moi qui vous ai rendu ce bon office. Mais hélas ! pour en connoître toute l'étendue , il faudroit que vous pussiez connoître quel vous étiez , & ce que vous faisiez , avant cette transformation. C'est alors que vous conviendriez qu'à l'exemple des Dieux , j'ai fait en ce jour un miracle.

LE PEUPLE.

Que faisois-je donc ? Dis-le moi sans détour. Donne-moi une idée du personnage que j'étois alors.

AGORACRITE.

Premierement : si quelqu'un , vous haranguant dans l'assemblée des Comices , venoit vous dire : cher petit Peuple , le zèle , l'amour que j'ai pour toi sont sans bornes ; il n'y a que moi qui prenne tes intérêts à cœur , & dont la prévoyance veille à ton agrandissement : cet Orateur n'avoit pas plutôôt débité cet impertinent préambule que vous vous rengorgiez d'un sot orgueil , & que vous vous mettiez à sauter de vaine joie.

LE PEUPLE.

Qui , moi ?

AGORACRITE.

Et ce charlatan ne s'en alloit jamais sans vous avoir leuré , & sans l'avoir fait impunément.

LE

COMÉDIE. 465

LE PEUPLE.

Que dis-tu ? J'étois moqué de la sorte , & fans m'en appercevoir !

AGORACRITE.

Jé vous dis que ces gens-là faisoient de vos oreilles, ce que vous faites de votre bonnet ; ils les allongeoient ou les retrécissoient à volonté.

LE PEUPLE.

J'étois à ce point idiot & tombé en enfance !

AGORACRITE.

Par Jupiter ! vous faisiez bien pis. Si de deux Orateurs l'un vous conseilloit de construire une flotte à vous , & l'autre d'entretenir à grands frais une flotte de vaisseaux d'emprunt , & de vous mettre ainsi à la merci des étrangers & des mercenaires , ce dernier étoit écouté & le premier éconduit. Pourquoi baisser la tête ? Pourquoi minuter votre fuite.

LE PEUPLE.

Le repentir , la honte des fautes grossières que j'ai commises , ne me permettent plus de lever le front.

AGORACRITE.

Vous ne fûtes point coupable ; ôtez-vous ce scrupule. Laissez la honte & le repentir en partage à

466 LES CHEVALIERS,

ceux qui vous ont joué si indécement. Mais, dites-moi présentement; s'il venoit encore un de ces mauvais plaisans d'Orateurs vous dire: Il ne sera point fait de distribution de froment au Peuple, que tel bill (injuste) n'ait passé; quel parti feriez-vous à ce Harangueur?

LE PEUPLE.

Je le ferois monter sur la plus haute tour, pour le précipiter dans la mer; & à la suite de cette exécution, je ferois publiquement étrangler Hyperbolus.

AGORACRITE.

C'est juger équitablement, selon l'ordre & la Loi. Et dans le reste des affaires publiques, comment vous gouvernerez-vous?

LE PEUPLE.

Premièrement, j'ordonnerai que tous les rameurs de mes vaisseaux longs, soient payés en entier de ce qui leur est dû.

AGORACRITE.

Vous leur donnerez par là le moyen de s'acheter une partie de vêtement qui leur manque, & qu'ils ont usé sur leurs bancs.

LE PEUPLE.

De plus, tout Citoyen enrôlé, sera inscrit sur le catalogue; & s'il arrive une suspension d'armes,

il n'en pourra profiter , la guerre recommençant , pour s'enrôler de nouveau , & toucher un nouvel engagement ; mais il continuera d'appartenir invariablement au premier catalogue.

A G O R A C R I T E.

Ce décret-ci fera faire la grimace à Cléonyme.

L E P E U P L E.

Défenses seront faites à tout Citoyen imberbe d'assister aux Comices.

A G O R A C R I T E.

Où se tiendra donc Clisihène ? où se tiendra Straton ? adolescents mignons , parfumés d'essences , qui , siégeant dans l'assemblée , se disoient l'un à l'autre : » Quelle perte ç'eût été , si la mort » nous eût enlevé Phæax ? Quel jeune homme » accompli ! que ses membres sont bien tournés ! » à la danse , à la lutte , quelle grace dans tous ses » gestes ! Vient-il à parler ? quelle énergie dans » ses paroles ; quelle clarté , quelle véhémence » dans ses discours ! quelle adresse dans le feu de » la dispute , à préoccuper l'esprit de l'auditeur !

L E C H Œ U R *au Peuple.*

» Et vous ne ferrerez point la gorge à ce dans-
» gereux harangueur ?

LE PEUPLE.

Non , par Jupiter ! mais il peut ailleurs nous être utile. Nous l'enverrons en chasse sur mer , une chaîne au pied , avec ceux qui le préconisent , sent , & nous rendrons ainsi la liberté aux suffrages.

AGORACRITE *avec dérision.*

Mes beaux amis , venez présentement vous présenter aux assemblées avec un siège pliant , porté devant vous par un petit Eunuque , qui supplée lui-même le siège , quand vous le jugez à propos.

LE PEUPLE.

Je ne puis me lasser d'admirer mon bonheur , d'être rappelé à mon ancienne constitution.

AGORACRITE.

Vous pourrez vous dire vraiment fortuné , quand je vous aurai mis en main un bon traité de paix , signé pour trente ans. (*Fouillant dans la valise de Cléon.*) Venez , montrez - vous au jour , traité désiré.

LE PEUPLE.

Grand Jupiter ! qu'il est avantageux ! Que les Dieux nous sont propices , de nous accorder une paix de trente années ! Mais de quelle main tenez-vous ce précieux contrat ?

A G O R A C R I T E.

Est-ce que le Paphlagon ne l'avoit pas caché au plus profond de sa valise, pour vous priver de tous les avantages d'un tel traité ? mais j'ai su l'en tirer, & vous en mettre en possession.

L E P E U P L E.

Mais quel châtement me conseillez-vous d'infliger au Paphlagon, pour m'avoir fait tant de maux.

A G O R A C R I T E.

Le plus rude qui me vienne en idée, c'est de lui donner à exercer ma profession, de lui donner le privilège exclusif de la chaircutterie ambulante, art pénible, qui consiste à mêler de la chair de chien dans du hachis d'ânon ; à s'enivrer nuit & jour avec des femmes de mauvaise vie ; à se prendre de querelle & d'injures avec elles, & à boire de l'eau qui a servi aux bains.

L E P E U P L E.

C'est bien dit. Vous avez trouvé le vrai supplice qui lui convient. C'est aux filles débordées, c'est aux garçons baigneurs à faire justice du Paphlagon, & à en délivrer la République.

En récompense de ce dernier conseil, viens, que je t'instale Pensionnaire au Pritanée. Occupe-y la place que cette peste publique y occupoit. Passe par ici, que je te revête moi-même de la

470 *LES CHEVALIERS,*

Barrachide (*). Et quant à ce pervers, que quel-
qu'un de vous se charge de l'inaugurer dans sa
nouvelle profession, & de le produire en public
en accoutrement de costume, pour la satisfaction
de tous les étrangers qui ont à se plaindre de
lui.

(*) Ou robe couleur de grenouille.

FIN DU PREMIER VOLUME.

E R R A T A.

PAGE 26, Personnages (de la Comédie des Nuits.)

lisez, SOCRATE.

STREPSIADE, &c.

PHIDIPPIDE, &c.

Page 66, Il survient Tourbillon ; *lisez* : Il survient tourbillon.

Page 85, STREPSIADE.

Eh ! qu'ai-je affaire moi , de toute cette engeance ?

S O C R A T E.

Cela me rendra-t-il le bled que j'ai perdu ?

Non. Mais ces notions.

Lisez :

Eh ! qu'ai-je affaire moi de toute cette engeance ?

Cela me rendra-t-il le bled que j'ai perdu ?

S O C R A T E.

Non. Mais ces notions , &c.

Page 88, Philozène ; *lisez* : Philoxène.

Page 94, la Lune est mon engagement.

lisez : la Lune , & mon engagement , &c.

Page 119, Garde toi de jamais l'appeller Japét.

Lisez : Garde toi de jamais l'appeller Japet.

Page 129, (dans la note) le mot *vade...* pour le mot *chorus* ;

lisez : le mot grec *KHOREI* (*vadé*), pour le mot grec *KHOROS* (*chorus*).

Page 168, tous ses pervers ; *lisez* : tous ces pervers.

Page 211, (dans la note) Théâtre Stellenique ; *lisez* : Théâtre Hellenique.

Ibid. Hégélokhe prononça *video felem* ; *lisez* : Hégélokhe prononça de manière la phrase grecque dont *video serenitatem* est la traduction , que le sens parut être : *video felem* ;

472

Page 216, circuits magiques; *lisez*: circuits magiques.

Page 259, (dans la note) Dramatique; *lisez*: Dramatiques.

Ibid. du Plutus; *lisez*: des Nutes.

Page 289, obscures; *lisez*: obscurs.

Page 363, Ah! s'il est un seul, &c. *lisez*: (à part.) Ah! s'il est un seul, &c.

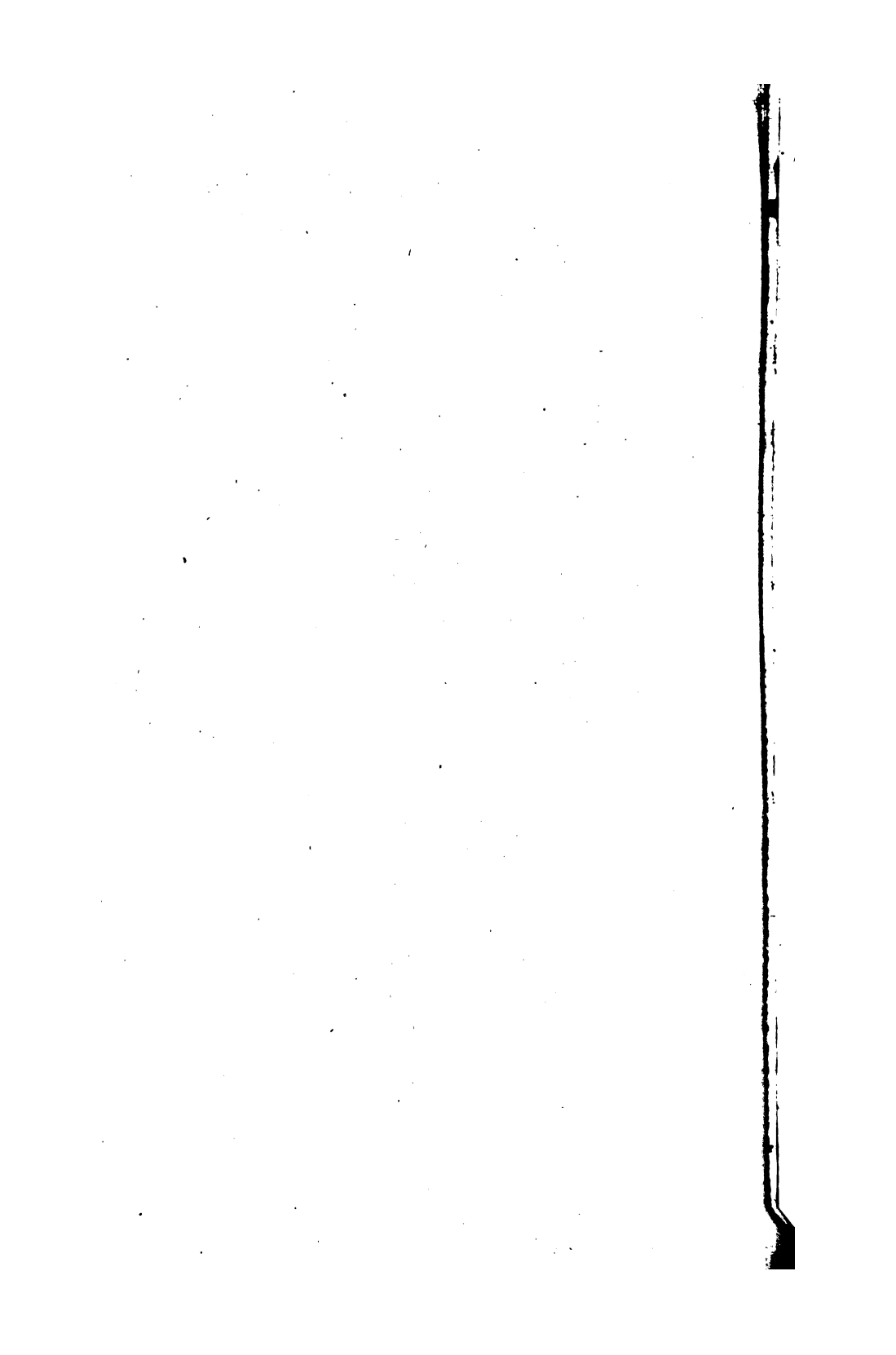
Ibid. Gardez-vous de mépriser, &c. *lisez*: (à Agoracrite.)

Gardez-vous de mépriser

Ibid. Comblent de gloire; *lisez*: Comblera de gloire.

Page 369, & que tu l'aies supplanté; *lisez*: & que tu ne l'aies supplanté.





i 20

UNS 158 g. 6



